

La violence de vivre
suivi de
Catharsis, création et propagation de l'espoir

Catherine Mongenais

Thèse soumise à la
Faculté des arts
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Catherine Mongenais, Ottawa, Canada, 2017

Résumé :

Cette thèse en création littéraire comporte d'abord un roman jeunesse : *La violence de vivre* centré sur Katharos, un jeune homme tourmenté par son passé. Au fil des pages, ce personnage principal vivra une chute morale. Le roman narre un destin semblable à celui de toute autre personne ayant traversé l'humanité : c'est l'histoire de la rencontre d'une âme avec la douleur, des choix qui résulteront de cette rencontre et de leurs effets. Néanmoins, c'est également un roman qui montre les fréquentations, les amitiés ainsi que les liens familiaux du personnage et à quel point ces gens qui l'entourent peuvent ajouter à ses souffrances ou alors faire germer en lui force et espoir.

Le deuxième volet de la thèse porte sur la question de l'écriture en tant qu'instrument pour produire une catharsis chez le lecteur. Cette deuxième section est divisée en deux chapitres : le premier portant sur la théorie aristotélicienne de la catharsis, le second analysant *La violence de vivre* sous la lunette de la catharsis. Ainsi, ce volet théorique cherche, d'une part, à définir la catharsis selon Aristote et les éléments qui participent à la construction de cette notion; d'autre part, à déterminer si *La violence de vivre* parvient à déclencher ou non une catharsis pour ses lecteurs.

Somme toute, il n'y a qu'une énigme au cœur de cette thèse. Comment peut-on, en création, employer l'écriture pour transformer le lecteur? Plus particulièrement, peut-on diriger cette catharsis du lecteur de manière à lui prodiguer de l'espoir?

Remerciements :

J'aimerais dire merci à ma famille et mes ami·e·s pour leur soutien : merci de m'avoir écoutée vous raconter mes histoires et mes recherches, merci pour vos sourires, votre patience, vos encouragements et votre compréhension. J'aimerais particulièrement remercier tous ceux qui ont pris le temps de lire et commenter *La violence de vivre*.

Un merci tout spécial à ma directrice de thèse, Lucie Hotte, qui a su être une guide et conseillère humaine, attentive, professionnelle et inspirante.

Merci enfin à Jane, sans qui Katharos n'existerait sûrement pas et merci du fond du cœur à Louise-Marie, qui a fait vivre mon personnage en images.

Cette thèse est dédiée à tous les
Christophe qui ont marqué ma vie.

Première partie : La création

La violence de vivre

Chapitre 1 – Un fantôme sur la peau

Il venait de se lever. Il s'était planté devant son miroir après avoir distraitement enfilé une chemise à carreaux et une paire de pantalons foncés. Il se passa vite la main dans les cheveux pour aplatir la touffe dressée qui lui donnait un air de chien mal léché, puis il procéda au rasage routinier. Comme tous les matins, Katharos leva le menton, révélant la cicatrice qui le traversait vers la gauche. Malgré ses yeux accablés de sommeil, il parvint à percevoir la longue ligne blanche, croisée par une deuxième marque. C'était donc un « x » imparfait qui se cachait sous le menton de Katharos et dont un des bouts s'allongeait audacieusement pour rejoindre son visage sans oser s'approcher de sa bouche.

Il y a longtemps que Katharos s'était habitué à cette trace du passé sur sa peau; toutefois, à chaque nouvelle rencontre qu'il faisait, il lui fallait voir encore les airs étonnés des gens qui lui demandaient inévitablement ce qui lui était arrivé pour avoir une cicatrice comme ça. C'est une question à laquelle il ne répondait jamais vraiment; c'est-à-dire qu'il marmonnait vaguement le mot « accident » avant de détourner le sujet pour ne pas avoir à élaborer. Il y a parfois des souvenirs qu'il vaut mieux ne pas éveiller.

L'esprit toujours à demi endormi, Katharos entendit un bruit retentissant. Une minute s'écoula avant que sa tête ensommeillée ne se rende compte que le bruit venait de la porte d'entrée. Il annonçait un visiteur. Le balafre posa machinalement son rasoir sur le bord de son lavabo avant d'entreprendre la courte traversée de son appartement pour aller répondre. Le corps freiné par la paresse des samedis matins, Katharos avait le pas lent. On sonna à la porte une seconde fois tant il prenait son temps.

Lorsque le jeune homme ouvrit la porte, c'est un rire qui entra en même temps que le vent du dehors. Katharos connaissait bien la voix basse et tranquille qui faisait résonner ce rire

discret : c'était celle d'un bon ami. D'ailleurs, cet ami n'hésita pas à se moquer gentiment de l'allure de celui qui avait ouvert la porte :

« Eh! T'aurais pu finir de te raser avant de venir Katharos : tu fais pas mal dur! J'ai tellement attendu que ça ne m'aurait pas dérangé de rester là encore quelques minutes... Je pense que ta voisine me trouve de son goût. »

Il se retourna pour exhiber un sourire jovial à la voisine d'en face qui sirotait un thé en robe de chambre. Il eut tout juste le temps de la voir sourire elle aussi, entre les rideaux fleuris de la grande fenêtre : il entra chez Katharos et, trop vite déjà, la porte se fermait sur l'image de la jolie jeune dame qui rougissait. Katharos secoua la tête en riant à son tour :

– Oh, à ta place je m'essayerais pas avec celle-là : elle s'accrocherait trop. Elle a trois chats et elle tricote : tsé, ce genre de fille-*là*.

– Mon cher monsieur Laflamme, il faut pas s'imaginer qu'on connaît le cœur du monde à cause de quelques indices extérieurs. Y a des personnes qui cachent des potentiels exceptionnels. De toute manière, j'aime bien ça les mitaines tricotées moi : c'est chaud l'hiver. Et ça me rappelle ma grand-mère.

« Justement! », s'exclama Katharos en agrandissant les yeux et faisant un geste impatient des mains pour souligner l'évidence de la chose, ce qui fit rire son ami à nouveau.

Ce dernier décida de clore ce sujet et d'en ouvrir un autre :

– Pis! C'est une soirée qui t'a gardé debout tard hier soir ou quoi?

– Pourquoi tu dis ça?

– Parce que t'es pas vite vite sur tes patins ce matin; alors, je devine que t'as veillé.

– Pas vraiment, je suis juste encore endormi. C'est pas surprenant : il est ben trop de bonne heure! À cette heure-ci, tout le monde dort le samedi.

– Pas ta voisine! Ha! Ha! Et puis, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt.

– *Whatever man.*

Secouant la tête en souriant, Katharos se disait que Christophe ne perdrait jamais cette attitude absurde de vieux sage philosophique qu'il se donnait en citant des proverbes de grands-mères. Son ami était une cause désespérée... une cause désespérée qui avait hâte de repartir pour aller déjeuner : « Bon bon, envoye, *let's go*, va te nettoyer la face : j'ai faim! »

Katharos retourna donc à son poste, devant le miroir. Plus réveillé à présent, il comprenait pourquoi Christophe avait ri en le voyant tout à l'heure. C'est vrai qu'il avait l'air tout à fait insolite avec son visage à demi couvert de mousse, sa chemise boutonnée de travers et ses yeux pochés. Sa fierté n'en fut pas du tout touchée. Il en fallait plus pour atteindre Katharos qui, en fait, s'amusait de l'image qu'il produisait. Ainsi, le ridicule remédia au risible et le miroir fut témoin de grimaces et de bouffonneries des plus loufoques tandis que le jeune homme reboutonnait sa chemise, terminait plus convenablement son rasage et se brossait les dents.

Au moment où Katharos venait de faire le constat de sa drôle d'allure dans la glace, Christophe, de son côté, avait tourné en rond deux fois dans la cuisine, les mains dans les poches et les yeux au plafond. Il s'était ensuite installé sur une chaise de bois qui donnait sur une fenêtre où on pouvait observer les couleurs de l'aube. Christophe souriait à la perspective du jour qui l'attendait. La lumière sereine de l'aurore se levait pour répondre à la bonne humeur de son spectateur.

Si Katharos, qui sentait toujours un grand besoin de bouger, se serait sûrement impatienté à s'asseoir et à fixer les couleurs du ciel, Christophe lui, savait les admirer. En fin contemplateur qu'il était, Christophe passait son temps à dire que la nature est le plus beau des tableaux. Ce matin, l'astre matinal offrait une œuvre d'art digne d'émerveillement par ses teintes d'orange et de rouge qui s'emmêlaient harmonieusement à l'horizon.

Quand Katharos revint dans la cuisine, Christophe se leva : « Bon, on va pouvoir manger... enfin! » Katharos ne prit pas la peine de répondre à la taquinerie de son ami; après tout, le rouquin commençait à avoir faim lui aussi. Tous deux sortirent. Christophe étirait la tête pour tenter d'apercevoir à nouveau la charmante voisine, mais il n'y avait plus personne derrière les rideaux. Katharos, lui, se frottait les yeux à la lumière du soleil, maugréant contre l'horaire trop chargé de bénévolat de Christophe, qui ne lui permettait de voir son ami qu'à des heures où il aurait franchement préféré dormir. Christophe lui donna un coup de coude amical : « Se lever le matin c'est le défi le plus grand de la journée des fois... mais, courage Katharos! Dans pas trop longtemps tu boiras du café! » Katharos roula d'abord des yeux sans répondre, mais il se mit ensuite à sourire malgré lui : la bonne humeur de son ami le gagnait. Et puis, il estimait que Christophe disait vrai : la perspective du café qui l'attendait était réjouissante en effet.

En marchant dans les rues tranquilles qui appartiennent aux heures matinales, Christophe et Katharos gardaient le silence. Le premier était satisfait de cette belle journée qui commençait. Son bonheur était complet puisqu'il sentait contre lui cette brise rafraîchissante qu'il aimait tant. Les yeux distraits par un avion qui passait, il ne remarqua pas que Katharos, de son côté, avait le regard accaparé par une jeune femme qui portait une ravissante robe blanche et qui, par son air sérieux et son pas pressé, était vraisemblablement une femme occupée. Après avoir lacé son soulier, question de se retourner discrètement pour admirer encore un instant la robe qui s'éloignait, Katharos se mit à siffler dans l'air léger de ce magnifique matin d'été.

Un « Bonjour » enjoué résonna soudain à l'intention de Katharos. Ce dernier se retourna juste à temps pour entrevoir la passante qui l'avait salué. Un sourire naissait sur le visage de Christophe. Katharos lui, roulait déjà des yeux : bien entendu, il fallait, comme

d'habitude, que ce soit celles qu'il trouvait de son goût qui soient les mêmes qui disparaissaient à toute vitesse, vaquant à leurs occupations, alors que les autres, qu'il ne remarquait même pas, venaient le saluer de leurs voix mielleuses. Ça faisait plusieurs fois que ça lui arrivait en compagnie de Christophe cette semaine. Celui-ci leva un sourcil rieur, en souriant de plus belle. Ce regard plein de sous-entendus, Katharos le connaissait bien. C'était une expression qui disait : « Bon bon Katharos, tu t'énerves pour rien. » Le concerné ne s'occupait pas tellement de ce que le sourcil de son ami lui disait en silence. Katharos trouvait la situation ironique :

« Encore! Ça fait au moins trois fois cette semaine. Pourquoi il faut toujours que ce soit celles qui ne m'intéressent pas qui me parlent? ...Non non, regarde-moi pas comme ça. Tu sais qu'elle n'aurait pas été mon genre. »

« Elle n'était pas si laide que ça... »

« Pas si laide que ça! T'as-tu vu ça cet ensemble brun-là? Ça faisait sérieux pis poigné : elle ressemblait à une mite qui serait pas capable de s'envoler. Et le bout de la jupe s'étendait large et bouffi comme un parapluie à moitié ouvert. En tout cas, je sais pas trop comment c'est censé être beau, mais moi ça m'impressionne pas trop. »

Christophe pencha la tête vers le bas et ferma brièvement les yeux comme chaque fois qu'il tentait de retenir un rire. Bientôt cependant, le rire s'échappa légèrement de son être pour s'envoler dans le matin. Katharos ne savait pas si son ami riait de la comparaison avec le parapluie ou du ridicule d'une réaction si animée face à un évènement tout à fait anodin; mais le balafre eut tôt fait d'imiter la voix de Christophe; même que son grand rire couvrit le sien. Ils continuèrent donc à marcher avec entrain tandis que cette mélodie de l'humour leur servait de compagne.

Quand Christophe riait, c'était tous ses traits qui riaient : même ses yeux prenaient une forme joyeuse et, tout à coup, ses yeux devenaient des sourires. Personne n'aurait su décrire cet heureux phénomène. Comment dire? Christophe savait porter trois sourires à la fois : un sur les lèvres et deux dans les yeux. Et quand il souriait ainsi, tout s'éclairait autour de lui. Qui aurait pu retenir son propre sourire en en voyant d'aussi francs?

On ne pouvait s'empêcher de sourire en compagnie de son ami : Katharos le savait. Christophe portait la joie et la propageait partout; il la soufflait sur les visages comme souffle le vent qui fait danser les arbres dans l'été, il la glissait dans les cœurs comme se glisse la lumière du soleil qui se lève sur la plaine, et pourtant, Christophe n'était pas le charmeur des deux.

De cette paire singulière, c'était plutôt Katharos que les filles trouvaient séduisant. Elles étaient d'abord attirées soit par la cicatrice de son menton qui le dotait d'un air guerrier, soit par sa façon cavalière de marcher. Elles venaient à lui sans qu'il n'ait cherché à leur plaire ou peut-être, au fait, était-ce précisément parce qu'il ne leur prêtait pas attention qu'elles approchaient. Elles aimaient en lui la douce brûlure de ses yeux gris, le rude reflet roux de ses joues quand une barbe naissante cherchait à dissimuler son visage à jamais blessé, sa solide carrure élancée qui leur semblait prometteuse ou alors, l'amère berceuse de sa voix basse, qui savait raconter des histoires, s'éteindre en murmures et rire trop fort.

Ne sachant que faire de ces filles qui venaient à lui, Katharos les dirigeaient vers son ami, qui lui, savait mieux leur parler. Si Christophe était souvent celui qu'on remarquait en second, il n'en était pas moins observé par ce curieux auditoire féminin. Une fois découvert, il était apprécié et, habituellement, mieux aimé. On contemplait son sourire, on se plaisait à voir son regard à l'air candide et sage à la fois et on aimait bien se confier à cette oreille qui savait tout écouter à cœur ouvert.

Les deux amis se dirigèrent vers un petit restaurant qui leur était familier. Katharos l'appréciait pour ses crêpes. Christophe lui, aimait bien y venir parce qu'il connaissait tous les employés, même le concierge – surtout le concierge – avec qui il se plaisait à discuter. Le vieil homme de 73 ans avait pratiqué la médecine dans son jeune temps et Christophe, qui étudiait présentement en médecine, écoutait les histoires de patients, de remèdes oubliés et de salles d'urgence mal équipées. Quand Katharos l'avait appris, il avait lancé qu'il trouvait absurde qu'un ancien docteur prenne sa retraite pour se mettre à pratiquer un métier tel que celui de concierge, Christophe l'avait gentiment réprimandé : « Médecin ou concierge, quelle différence, finalement? Ce n'est pas ce qui compte : ce n'est pas la profession qui fait la personne, mais la personne qui fait la profession. Tant que le travail est bien fait, quelle importance? Toutes les tâches sont importantes. Et personnellement, je préfère cent fois un concierge qui fait bien son métier à un médecin qui ne sait pas pratiquer. » Katharos avait roulé des yeux : « Bon bon, pas besoin de me faire la morale. » Christophe avait répliqué doucement : « Tu me connais mieux que ça » et Katharos avait baissé les yeux, presque penaud. Il comprenait parfaitement à quoi son ami faisait référence. Le père de Christophe avait été ébéniste : il n'avait pas pratiqué un métier à revenu élevé et sa famille n'avait pas vécu dans un grand confort financier. Christophe avait toujours été reconnaissant et respectueux envers son père et toute autre personne qui travaillait à des boulots qui n'étaient pas toujours appréciés par la société. Il affirmait toujours que ces métiers-là avaient une grande valeur. Katharos savait déjà tout ça. C'est pour ça qu'il avait baissé les yeux et serré ses poings : il avait légèrement honte et il se frustrait lui-même de ne pas savoir être un ami plus attentif. Il savait que le père de Christophe comptait beaucoup pour ce dernier.

Aujourd'hui, cet épisode, c'était du passé. Justement, le concierge, Mathias de son prénom, enfonce sa casquette sur son crâne dégarni en saluant les deux jeunes hommes d'un

geste amical. Sa ronde du matin était terminée, le restaurant avait ouvert ses portes depuis 40 minutes, c'était l'heure où Mathias partait faire sa ballade journalière en bicyclette. Katharos lui avait souri. Christophe lui avait demandé comment se portaient ses petits-enfants. Mathias avait souri lui aussi en répondant que la plus jeune, Mélanie, venait d'apprendre à faire du vélo et qu'il avait rendez-vous avec elle demain pour une randonnée dans un parc, suivie d'un pique-nique. Le sourire caché sous la moustache du vieux Mathias rayonnait de fierté.

Il sortit ensuite du restaurant, laissant les deux compagnons à leur déjeuner. Katharos était attablé devant une assiettée digne d'un festin de mardi gras : bacon (l'essentiel pour lui!), crêpe (la spécialité du resto), petites patates (qu'il estimait cuites à point), fruits (il fallait bien faire attention à sa santé), œufs (tournés, comme il les aimait), toasts et jus d'orange. Il était comblé. Il avait déjà avalé la moitié de son énorme crêpe garnie d'une quantité douteuse de sirop d'érable, alors que Christophe lui, avait tout juste eu le temps de mordre une première fois dans un petit pain encore chaud, tout juste sorti du four.

De loin, Marthe, la cuisinière, les observait discrètement par la petite fenêtre carrée qui ornait sa porte. Depuis le temps que cette curieuse paire d'amis venait à son restaurant! Chaque fois qu'elle les voyait arriver, elle mourait d'envie d'aller prendre place à leur table, ne serait-ce que dix minutes, pour aller écouter parler le beau Christophe. Elle enviait les serveuses qui, elles, pouvaient jaser avec Christophe autant qu'elles voulaient. Évidemment, la plupart des serveuses se pâmaient devant son compagnon roux, mais Marthe préférait le second, qu'elle trouvait doux et discret. Elle aimait sa façon de savourer le pain qu'elle faisait. Il le prenait presque avec tendresse, le séparait en quelques morceaux puis le dégustait en trois bouchées. Aucun autre client ne mangeait le pain comme lui. Marthe sursauta, constatant que les saucisses qu'elle avait sur le feu noircissaient dangereusement. Elle reprit le contrôle de sa cuisine, tandis que le haut de ses joues rougissait légèrement. La cuisinière avait honte de s'être

laissée distraire aussi facilement. Intérieurement, elle se reprocha d'avoir été ridicule : de un, on ne rêve pas ainsi en travaillant! De deux, et toutes ses amies le lui auraient dit : on n'admire pas un client qui mange du pain, c'est absurde. Marthe s'affaira dans la cuisine, tournant un œuf à gauche et faisant sauter une crêpe à droite. Bien qu'elle s'agitait de plus en plus devant ses fourneaux pour les clients, qui commençaient à se faire plus nombreux, elle surveillait cependant avec attention les petits pains qui doraienent lentement à la chaleur du four. Ils seraient bientôt prêts. Comme d'habitude, elle en donnerait un à sa sœur, qui était serveuse, pour que cette dernière le glisse à Christophe lorsque celui-ci allait partir. Si Christophe, comme il le faisait ordinairement, levait la tête pour jeter un coup d'œil dans la cuisine et sourire à Marthe, elle se sentirait tout à fait remerciée et heureuse. Ravie d'avoir contribué au bonheur d'un client, elle passerait le reste de sa journée à chanter en travaillant.

À sa table, celui qui avait été observé mangeait tout en questionnant son ami :

« Pis ta semaine? »

« Pas grand-chose : travaillé. Toi? »

« Pas grand-chose : étudié. »

Un instant de silence suivi : Christophe termina une pêche. L'assiette de Katharos elle, semblait être près d'un aspirateur tant les patates qu'elle contenait disparaissaient vite. Christophe prit une gorgée d'eau avant de demander : « Et hier? Ton vendredi soir, ça s'est bien passé? » Katharos posa sa fourchette, hésita cinq secondes avant de hausser les épaules et de se remettre à manger : « Bof, rien de spécial vraiment. »

Or, sous la table, les jambes du balafre s'étaient mises à branler. Christophe sourcilla et continua également à manger en silence, pensif. Lorsque la serveuse passa, Katharos commanda un double expresso.

Katharos marchait seul, sur un pont de son voisinage. Bientôt, il serait à la maison. Christophe était parti étudier. En repensant à son ami, Katharos sentit un remords sillonner son esprit. Il lui avait menti. C'était la première fois qu'il cachait ainsi la vérité à son ami. Il était sorti hier soir. Il avait veillé, jusqu'aux petites heures du matin, avec de vieilles connaissances. Une bande du secondaire qu'il n'avait pas vue depuis quelques années. D'anciens compagnons, les mêmes avec qui il avait fumé pour la première fois, les mêmes avec qui il avait appris à faire tourner un poignard dans les airs et le rattraper par le manche, sans se couper.

La musique battait dans les oreilles du grand Katharos par le biais d'écouteurs noirs. Il jeta un coup d'œil du haut du pont. Les mètres s'étendaient sous ses pieds. Il regarda vers le ciel où quelques oiseaux voltigeaient. Il fixa enfin l'horizon et fut pris d'un vertige soudain. Un frisson lui parcourut l'échine. Pourquoi ressentait-il ce vertige? Était-ce l'emprise du son qui sortait de ses écouteurs? Le deuxième café, un mocaccino, qu'il avait avalé d'un trait ce matin? Le gouffre sous ses pieds? Son rêve de la semaine passée?

Il repensa à sa sœur. Dans son rêve, elle était assise par terre, dans la poussière. Aux alentours, des inconnus passaient. Katharos s'inquiétait en regardant sa sœur. Il lui tendait la main, mais elle ne le regardait pas. Il la suppliait de se lever et de venir avec lui. Or, elle s'entêtait et se tournait vers la direction opposée. Alors, il se fâchait et lui commandait de se mettre debout et de le suivre. Sa voix était imprégnée d'urgence, sauf qu'elle ressemblait à sa voix d'enfance : elle n'avait pas l'autorité qui se dégageait de son ton habituellement bas et rauque. Sa sœur criait, colérique, se repliait davantage vers le sol et lui disait de partir. Ainsi lui, résigné, se tournait, s'éloignait sans rien dire et il l'abandonnait sans se retourner, sans lui dire au revoir, sans même l'avertir qu'elle allait être en danger prostrée au sol comme ça, seule

dans la poussière, en proie à n'importe qui, aux ombres qui passaient et aux gens louches qui se promenaient. Katharos partait en lâche qui ne sait pas accomplir son devoir.

Il se souvenait de s'être réveillé haletant, tremblant, cherchant sa sœur des yeux en vain, dans le noir. Il secouait la tête en se rappelant qu'il avait ensuite laissé quelques larmes couler sur la teinte de roux qui assombrissait ses joues.

Il fut tiré de ses souvenirs par une présence : près de lui, une fille passait sur le pont. La jeune femme était en jeans et ses cheveux glissaient dans son dos comme une promesse de douceur. Katharos eut envie de la suivre. Il n'y alla pas.

S'il la suivait, il y aurait une suite aux choses. Il allait soit tomber amoureux – et il n'avait ni le temps ni l'envie d'être amoureux – soit se lancer dans une histoire compliquée, entremêlée d'émotions, d'amours passagères et de cœurs brisés – il n'avait ni l'envie de sentir son cœur éclater ni le goût de jouer avec celui de quelqu'un d'autre. Valait mieux ne pas bouger. S'il la suivait, il allait devoir lui parler, la convaincre qu'il était intéressant, voire la séduire, peut-être. S'il la suivait, il s'ensuivrait des sorties au restaurant, des promenades sentimentales, des conversations où il cacherait sa vie passée, des présentations potentielles aux parents, des « je t'aime » qui parlent au début; des « je t'aime » qui se fanent avec l'habitude, des soirées à regarder des films ou à contempler le soleil qui se couche au loin. Katharos ne voulait pas sauter dans une histoire dont il connaissait déjà l'issue. Pourquoi blesser inutilement un cœur innocent? Pourquoi déployer tant d'efforts pour rien?

Avait-il l'esprit prévenant ou simplement l'âme emplie de paresse? Toujours est-il qu'il détourna le regard sans même se donner la peine de soupirer. Désenchanté, indifférent, il promena à nouveau ses yeux vers l'espace qui sombrait sous lui en abîme; vertige qui plaisait à la tiédeur de son cœur. S'il avait suivi cette fille, il lui aurait tout donné. S'il ne la suivait pas

par contre, il la rayait de sa mémoire : pourquoi gaspiller des pensées qui pouvaient être employées à autre chose? Un extrême ou l'autre, Katharos était ainsi fait.

Les extrêmes, c'était bien la norme dans sa famille. Sa sœur, avec ses sentiments extrêmes, en était un reflet. Ses parents aussi connaissaient bien les extrêmes. Ils vivaient avec passion : amoureux passionnés, ils avaient connu une relation pimentée de flammèches, d'éclairs et de caprices enflammés, dans un amour dont l'attachement était presque démesuré. Ennemis passionnés, ils vivaient maintenant une rupture ponctuée de cris, de menaces et de verres brisés. Le couple avait toujours tangué entre l'amour et l'agressivité. Il semblait dorénavant plonger vers la déchirure complète, mais encore aujourd'hui, quand on voyait la mère en présence du père de Katharos, on ne pouvait deviner si elle allait embrasser son ex-conjoint ou le gifler. De son côté, monsieur Laflamme toisait celle qui avait été sa compagne de vie pendant 19 ans. Son regard dur et fier – le même qu'il avait légué à son fils – était impénétrable. Vivre aux extrémités donc, voilà ce qui dirigeait leurs choix, que ce soit en amour, en haine, dans leurs relations, leurs émotions ou le façonnement toujours en mouvement de leurs personnalités.

Au pôle de l'originalité, les parents de Katharos n'avaient pas négligé d'infuser cette particularité à leur progéniture en dotant leurs enfants de noms inhabituels. Qui d'autre que sa mère, admiratrice de la Grèce, connaisseuse de l'Antiquité et amatrice de poésie, aurait pu songer à baptiser son fils d'un mot grec comme « Katharos »? Qui, sinon son père, aurait eu l'excentricité de nommer sa fille Sarabi? Lorsque le film *Le roi lion* était paru, le nom de la sœur de Katharos avait semblé moins étrange aux gens. Pourtant, à cause de cela, Sarabi n'avait jamais aimé *Le roi lion*. Ainsi, même tout petits, Katharos et sa sœur étaient déjà destinés à vivre dans les extrêmes. Katharos n'avait jamais su si celle qui était son aînée aimait ou non son propre nom. Il savait cependant qu'elle se faisait souvent appeler Sarah. Sarah,

c'était plus facile à expliquer; ça passait mieux lorsqu'on faisait des présentations. Katharos aussi, pour lui faire plaisir, lui donnait souvent ce surnom. Éventuellement, on n'avait presque plus entendu le nom « Sarabi » : l'aînée était devenue Sarah.

Le jeune homme regarda une dernière fois du haut du pont vers le bas, avant de se remettre à marcher d'un bon pas. L'héritage familial dictait qu'il fallait sauter à pieds joints du haut de ce pont, ou alors, le traverser avec détermination. Il ne fallait pas s'arrêter et se laisser bercer par le doute. Il fallait toujours éviter d'être indécis. On était toujours maître de ses actions, que ce soit dans le choix de tout abandonner et faire flamber son existence ou d'écraser la fatalité en régnant, souverain sur son sort.

En arrivant chez lui, Katharos alla se changer. Il allait rejoindre Franz et les autres encore ce soir. Après les avoir revus hier, il avait drôlement envie de les retrouver. Ces gars-là savaient s'amuser. Ils savaient faire oublier les ennuis et la monotonie de la vie.

Chapitre 2 – Un duel d'honneur

Le samedi suivant, Katharos sortait une bouteille de whisky. Franz venait de le texter : « 20 heures, ça marche pour toi? » « *Sure!* M'a être prêt. » Katharos se fit à manger. Il engloutit son assiettée en regardant la télé, écouta distraitement les nouvelles, puis vérifia ses courriels. Il reçut un texto de Christophe qui lui demandait s'il voulait le rejoindre pour déjeuner le lendemain matin. Le jeune homme jeta un coup d'œil distrait à son écran en se disant qu'il répondrait plus tard. À 19 h 50, la longue voiture noire de Franz était garée devant chez lui.

Katharos y entra sans dire un mot. Franz monta le son de sa musique et la basse se mit à battre plus fort dans le fond de la voiture. Katharos laissa filer derrière lui les lumières de la ville éteinte. Il tâta la poche de son manteau d'ébène, le cuir rebondi le rassura : il n'avait pas oublié ses clefs. La bouteille de whisky déjà entamée roula légèrement. Katharos la stoppa du bout du pied. Bientôt la voiture brillante – plus étincelante qu'un soulier bien ciré – de Franz se stationna près de quelques autres : la vieille bagnole de Chad, le *truck* de Zyan et la flamboyante décapotable dernier cri de Shawn.

Lorsque Franz sortit de son auto, son long corps droit sembla se déplier dans un mouvement prompt. Katharos comprenait pourquoi on l'avait doté du sobriquet « Franz » : le jeune homme aux cheveux blonds bien coiffés avait l'air d'un Allemand typique; une caricature trop bien dessinée. Non loin de là, quatre autres les attendaient en fumant. Le nez de Katharos se plissa légèrement en inspirant la forte fumée.

Shawn se détacha du petit groupe pour accueillir les nouveaux arrivés : « Salut Franz. Katharos. » Chaque nom avait été accompagné d'un bref mouvement de tête. Shawn avait la voix posée et autoritaire. C'était un peu le chef de la bande celui-là. Il avait beau être court, il était si bien bâti que personne n'eût voulu le contrarier de peur d'avoir à faire face à

ses poings terribles. Près de lui se trouvait Chad, avec son éternelle casquette délavée et ses deux dents de droite à demi cassées. Chad énervait un peu Katharos : il riait trop et souvent aux mauvais moments. C'était quelqu'un qui semblait pris d'un mal-être, comme s'il n'était jamais certain s'il devait rire ou être sérieux, comme s'il ne savait que faire de sa propre peau, comme s'il ne savait trop s'il avait grandi ou s'il était encore ado. Toutefois, il était rapide et Katharos se souvenait que cette qualité l'avait déjà sorti du pétrin plusieurs fois par le passé.

Zyan remarqua la bouteille de Katharos et il se leva de la caisse sur laquelle il était assis. Émergeant de l'ombre, cette grande armoire à glace était impressionnante à voir. Katharos avait toujours admiré cet ami pour sa force et son sang-froid. Zyan ne parlait pas beaucoup, mais il agissait. Quand il frappait, on ne se relevait pas vite. Mason, l'anglophone, parla pour son compagnon : « *Hey Katharos, is the bottle for us?* » Puis il fixa Katharos de son regard perçant : « *You know... you have a strange name, Katharos. It's kinda long for nothing. I can hardly pronounce it. We should find you a nickname. K... K... Hey! That's sounds fine actually : why don't we just call you Kay?* » Chad souriait. Zyan se tourna vers Shawn, qui acquiesça d'un signe de tête silencieux. Franz interrogea Katharos du regard. Ce dernier haussa les épaules, indifférent. Il n'avait jamais beaucoup aimé les surnoms, mais il se fichait de comment on l'appelait ici. Tant qu'on le laissait en paix. Si les autres préféraient l'appeler Kay parce que Mason trouvait son nom trop long, ils avaient beau le faire s'ils le voulaient. Cela lui importait peu. D'ailleurs, la plupart d'entre eux avaient des sobriquets. Aujourd'hui encore, Katharos ignorait le véritable nom de Zyan, par exemple.

Katharos leva le goulot de la bouteille à ses lèvres. Mason s'exclama : « *Great! That's the spirit! Let's drink to that, Kay!* » Kay, donc, tendit son whisky à Shawn. Trois doigts se saisirent de la bouteille, dont l'un qui portait la fameuse bague de Shawn. Katharos n'avait jamais vu Shawn sans l'anneau d'or qu'il portait fièrement à son majeur : ce n'en était que

plus frappant lorsqu'il balançait son poing dans la figure d'un rival ou qu'il faisait le doigt d'honneur.

La bande continuait à boire et fumer en silence quand Kay vit quelqu'un paraître au loin. La silhouette approchait sous la lumière nébuleuse des réverbères. Bientôt, il put reconnaître la figure d'une femme. Aucun autre que lui ne broncha. Katharos semblait être le seul à avoir remarqué la présence qui venait à eux. La femme fixa ses yeux sur lui et il se rappela l'avoir déjà vue quelque part.

Le mardi qui venait de passer, Shawn lui avait dit de venir les rejoindre. Katharos avait aperçu la femme cette journée-là. Il tenta de reconstituer la scène. Que s'était-il passé au juste? Il ferma les yeux pour réfléchir.

Ce mardi-là, après avoir été averti par Franz que Shawn voulait le voir, l'architecte avait téléphoné à son patron prétextant une migraine pour ne pas aller travailler. Franz avait dit qu'il passerait à 11 h 30. Cependant, il était venu chez Katharos 40 minutes plus tôt. Un coup de klaxon avait prévenu le balafre, qui était descendu aussitôt. « Une ben bonne chose que j'étais prêt! Ha! Ha! T'es pas mal de bonne heure. » Franz n'avait pas ri. Il avait distraitement soufflé un « désolé » froid tout en tournant le volant de sa voiture noire pour repartir sur-le-champ. Puis le chauffeur blond s'était concentré intensément sur la route, comme si c'était un jour de grande tempête hivernale, où on ne voyait rien à l'extérieur. Sauf qu'il faisait beau soleil et qu'il n'y avait rien d'inquiétant dehors. Katharos se posa la main droite sur le menton, frôlant sa cicatrice de son annulaire. Pourquoi Franz était-il si préoccupé? Le comportement singulier de son compagnon ne présageait rien de bon. Ça lui laissa dans le ventre l'étrange impression qu'une menace planait. Il se tourna vers Franz, le questionnant du regard. Franz vit l'inquiétude sur le visage de Katharos et il répondit posément : « On a besoin

de toi. » Katharos comprit qu'il n'en saurait pas plus pour le moment. Ce serait sûrement à Shawn de tout expliquer, le temps venu.

La voiture s'arrêta dans un quartier que Katharos ne connaissait pas. Franz et Katharos, armés de leurs lunettes fumées, traversèrent quelques rues en silence. L'urgence transparaisait dans les pas pressés de Franz. Ils cognaient sur le sol dans une cadence rapide et constante. Katharos tenta une question : « Est-ce qu'on est en retard? » Franz haussa un sourcil. Sa voix fut plus placide que ses pas : « Je ne suis *jamais* en retard. »

Quand Franz ouvrit la porte d'une petite maison coincée entre deux grands immeubles, Katharos y découvrit, attablés près de quelques bières, Shawn, Zyan, Mason et Chad. Tous levèrent la tête vers ceux qui venaient d'entrer. Katharos pouvait lire l'urgence sur les visages. Qu'est-ce qui se passait? L'angoisse poussait au fond de son ventre à mesure qu'il la lisait dans le comportement des autres : il mourait d'envie de savoir ce qui les rongait tous. Seul Shawn était demeuré imperturbable. C'est d'ailleurs lui qui prit la parole le premier. « Franz. Katharos. Bonjour. » Katharos rétorqua un « salut » qu'il voulait calme, souhaitant qu'on ne devine pas l'impatience qui le tenaillait.

Shawn s'adressa à Katharos : « Chad aurait besoin que tu lui rendes un petit service. » Chacune des têtes de la bande se tourna de Shawn à Katharos. On tenta de lire son expression : l'homme à la cicatrice était-il méfiant ou défiant? Le gris de ses yeux durs et perçants sembla luire : « Quel genre de service? »

Les têtes guettaient maintenant Shawn. Celui-ci fit signe à Franz et à Katharos de s'approcher. Tous deux prirent place à la table. Shawn tendit une bière à Franz et Mason versa un verre de rhum à Katharos. Ce dernier accepta le verre et le vida d'un trait.

Shawn se leva ensuite. En un regard, Katharos comprit qu'il devait le suivre. Shawn se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur l'arrière de la maison qui, elle, donnait sur l'arrière

d'un petit bistro. Katharos sentait les yeux de ses compagnons fixés sur lui, mais il ne se retourna pas pour confirmer son pressentiment. Shawn pointa vers la grande fenêtre du bistro, où on pouvait apercevoir quelques clients parsemés à quelques tables plus ou moins éloignées. Le restaurant n'était visiblement pas très occupé. Shawn questionna Katharos :

« Tu vois à droite là-bas, celui qui a la tête rasée? »

« Oui. »

« Ça c'est Steve. Steve a fait quelque chose d'impardonnable à la sœur de Chad. Normalement, Chad réglerait ses comptes lui-même. Ou bien alors c'est nous qui ferions ça pour lui. Le problème c'est que Steve traîne avec les gars de la *Sniper Squad*, une gang... rivale, si tu veux. Il nous reconnaîtrait facilement et on ne veut pas risquer inutilement une dispute qui pourrait escalader dangereusement, tu vois? Alors on a pensé à toi. Tu n'aurais pas besoin de lui casser quelque chose : seulement le sonner; lui arranger le portrait; juste assez pour lui faire peur; l'avertir. »

Katharos ne voulait pas se lancer dans une affaire sans comprendre ce qu'elle impliquait. De la fenêtre, il désigna Steve du menton et demanda : « Qu'est-ce qu'il a fait? »

Chad se leva, s'avança vers Katharos, se mit sur la pointe des pieds, lui chuchota quelque chose à l'oreille, puis sortit son cellulaire pour montrer la photo d'un visage amoiché : celui de sa sœur. Les yeux du grand roux s'agrandirent. Comment pouvait-on frapper ainsi une fille? Estomaqué, révolté, Katharos serra les poings. L'horreur et la rage qu'on lisait sur les traits du nouvel arrivé firent sourire Shawn. Franz, pour sa part, attendait, impassible, le verdict de son ami. L'homme aux cheveux blonds ne tenait jamais quelque chose pour acquis : il attendait toujours de voir les faits. Une fois ceux-ci produits, il se prononçait, il réagissait.

Katharos pourtant, ne répondit pas tout de suite : « Est-ce que la police est au courant? » Mason expliqua, ironique : « *The cops ain't exactly our friends just now.* » Katharos

comprenait mieux. Il ne répondait toujours pas. Encore debout, Chad croisa les bras et serra sa casquette dans sa main gauche, attendant la décision du concerné. Katharos jeta un autre coup d'œil à l'endroit du détestable Steve : celui-ci terminait un plat qu'on percevait mal de loin, mais qui, à la façon dont il mangeait avec ses doigts, devait être des côtelettes de porc. Shawn reprit la parole : « Tous les mardis, Steve vient manger ici. Nous avons demandé à Franz de venir te conduire pour l'heure à laquelle il arrive habituellement, sauf qu'aujourd'hui, Steve s'est pointé plus tôt que d'ordinaire. D'ici quinze minutes, il sera probablement sorti. Si tu acceptes, on peut te montrer vite où l'attendre pour que tu puisses faire la job. Mais il faut décider vite. »

C'était une question de deux ou trois minutes. Katharos n'avait pas le temps de s'attarder en débats intérieurs. Chad semblait broyer sa casquette entre ses doigts. Zyan renifla. Mason planta son regard dans celui du rouquin : « *What if it was your sister man, would you go?* » Katharos fronça les sourcils, fâché. Franz se leva en reculant quelque peu : il était le seul à bien connaître Katharos. Il savait que sa sœur n'était pas un sujet à aborder avec lui. Les yeux du balafre foudroyaient Mason. Katharos murmura lentement entre ses dents : « *Who gave you permission to talk about my sister, man? You don't know a thing about her, man. Don't you ever talk about my sister again, man.* » Cette fois, ce fut Zyan qui se leva, dépliant son corps massif, raidissant ses énormes épaules et faisant craquer ses doigts. Shawn, d'un mouvement de l'index, le fit reculer pour laisser de l'espace à Katharos. Il n'y avait plus que Mason qui était assis à la table à présent. Ce dernier leva les bras en signe de capitulation. « *Whatever you want... Katharos.* » Or son sourire plein de sarcasme soulignait une évidence : il savait qu'il venait de toucher une corde sensible.

Katharos se tourna vers Chad : « C'est quoi le nom de ta sœur? »

Dix minutes plus tard, Katharos attendait Steve dans une ruelle, le dos appuyé contre une vieille clôture. Les gars lui avaient assuré que Steve passerait ici. Katharos n'était pas inquiet. Il savait qu'il n'était pas seul. La bande, à sa manière, l'accompagnait. Shawn et Chad étaient à la fenêtre d'un appartement non loin de là : ils pouvaient tout voir de leur position. Franz était allongé, tapi sur le toit de ce même immeuble, revolver en main au cas où les choses tourneraient au vinaigre. La précision de son tir avait une réputation sans pareil! On racontait que Franz pouvait atteindre une abeille à cinq mètres s'il le voulait. Katharos était tranquille donc, puisqu'il était bien entouré. Mason était caché derrière une benne à ordures, prêt à surgir à n'importe quel moment. Il avait hâte de voir si Katharos avait du sang froid et s'il était aussi fort que Franz le racontait. Seul Zyan était absent. Il était resté dans la maison pour confirmer que la cible se dirigeait bien vers le guet-apens, tel que prévu.

Bientôt, une ombre parut au loin. Katharos savait que c'était Steve qui avançait : il le sentait dans son sang, il le sentait par ses nerfs agités, il le sentait par le frémissement de ses doigts, qui mouraient d'envie de bouger. Et pourtant, il ne bougea pas. Katharos demeura figé contre la clôture délabrée. Il guettait la lente démarche de Steve qui approchait. À chaque pas qu'il entendait, Katharos se retenait de bondir vers celui qu'il surveillait.

Ce monstre d'homme méritait une leçon, mais une leçon bien apprise : Katharos ne pouvait pas se permettre de gaffe. Il ne devait pas se lancer au mauvais moment. Il devait attendre. Aucune erreur ne lui était permise. Il allait agir quand il sentirait son adversaire suffisamment près. Katharos lui ferait mordre la poussière. D'ailleurs, il se sentait comme dans un western, à attendre, dans un crescendo d'intensité, que le duel commence, que chaque cowboy se fasse face, le regard voilé par l'ombre de leurs chapeaux, et que le plus rapide dégaine; que le plus habile tire et atteigne son farouche opposant. Sauf que Katharos n'avait

ni revolver, ni chapeau : il ne portait que ses lunettes fumées. Il n'avait que ses poings sur lesquels compter. Le duel n'en serait qu'amplifié.

La ruelle était calme. Katharos baissa les yeux vers sa montre qui, reposant dure et métallique contre son avant-bras musclé, semblait en souligner la force. Le soleil qui plombait fit reluire la large vitre de l'objet. Plus que quelques mouvements de cette aiguille et Katharos affronterait le candidat qu'on lui avait présenté de loin.

Lorsque Steve fut à la hauteur de Katharos, ce dernier fut leste sur ses pieds : pas contre pas, il effectua un déplacement circulaire pour faire face à son adversaire. On eût dit un lion qui attendait le moment propice avant de s'élancer, crocs ouverts, pattes premières, contre sa proie. Steve n'était pas d'humeur à rire. Il grogna : « *Outta my way.* » Katharos hissa la lèvre gauche en demi-sourire. Il fit un pas vers Steve. Celui-ci le fixa avec hargne : « *What do you want?* » Son ton était impatient. Katharos glissa ses lunettes dans la poche de sa chemise. Il regarda l'homme dans les yeux. Il se redressa les épaules et le dos, d'eux deux, il était visiblement le plus grand. Puis, Katharos fit craquer son cou.

Le premier coup fonça avec force contre la mâchoire de Steve. Une bouffée de satisfaction monta en Katharos lorsqu'il sentit les jointures de ses doigts s'imprimer dans la gueule de ce détestable agresseur. Ni l'un ni l'autre n'eurent le temps de réfléchir : déjà, le poing du grand roux s'abattait une seconde fois contre Steve pour l'atteindre dans les côtes. L'homme à la tête rasée perdit pied et tomba maladroitement au sol. Katharos, bien qu'il y eût songé, n'asséna aucun coup de pied à cette bête d'homme : il ne frapperait qu'un opposant debout.

Steve se releva lentement. Il semblait plus alerte et c'était tant mieux : Katharos préférait un adversaire alerte. Pour le faire durer un peu, il fallait jouer le combat à deux. L'art

de se battre ne s'apprenait pas seul : ça, Katharos le savait depuis des années. Il le savait si bien qu'il avait oublié quand, au juste, il l'avait appris.

Enivré par l'adrénaline qui vibrait en lui, Katharos frappa une nouvelle fois avant de recevoir un coup à son tour. Après tout, comme le disait Christophe, c'est quand on donne qu'ensuite on reçoit, n'est-ce pas? Katharos ne plia pas sous la douleur : il ne la sentait qu'à peine. Steve se lança contre lui et l'empoigna par la chemise. Katharos riposta par un solide coup d'épaule au visage de l'assaillant, faisant tomber au sol quelques gouttes de sang qui venaient du nez de son adversaire. Le poing du balafre rencontra les tripes de Steve, lui conférant une seconde visite au plancher. Levant la tête, Steve reluqua l'homme qui l'avait frappé. Une lueur envenimée fit briller les yeux de celui qui ressemblait à un animal irrité.

Triomphant d'aise, Katharos ne fut pas suffisamment à l'affût. Il négligea de remarquer l'arme de Steve. De justesse, Katharos aperçut la lame aiguisée du couteau qui filait vers lui. D'un bond vers la droite, il évita qu'elle n'aille se loger dans son cou : la lame plongea plutôt vers sa poitrine, pour filer contre elle, près de son épaule. Ce ne fut pas profond, seul un effleurement qui dessina une marque en perçant la peau, mais le couteau arracha un « humph » rauque à la gorge de sa victime malgré tout. Katharos prit quelques pas de recul tandis qu'un sourire de malice se peignait sur la face de l'homme cabré qui attendait en brandissant une lame maculée de sang.

Katharos se jeta contre Steve sans réfléchir. Tous deux tombèrent à terre en un bruit sourd. Le couteau roula de la poigne de son maître. Katharos sentit à nouveau quelques coups qui l'assaillaient d'un peu partout, mais il ne s'en occupa pas. Il se concentra à frapper, lui aussi. Son poing retrouva, jubilant, la mâchoire de l'ennemi. Il y trouva tant de délices qu'il s'acharna à y revenir une fois après l'autre, encore et encore, jusqu'à ce que Steve, une dent en moins, le supplie : « *Enough!* »

Alors seulement, le rouquin se leva en donnant un coup de pied à la lame qui l'avait entaillé pour que Steve ne puisse pas rejoindre son couteau et se mettre à nouveau de mauvaises idées dans la tête. Il entreprit ensuite de déboutonner sa chemise et de l'ôter pour constater l'ampleur des dégâts. La camisole blanche qu'on voyait à présent était tachée de sang. Ce n'était pas ce qui ennuyait Katharos : « Une si belle chemise! Tu l'as fripée en l'empoignant, mais c'tait pas assez. Y a aussi fallu que tu fasses un trou dedans... dommage. » Katharos vit que Steve ne le comprenait pas. Il reprit donc : « *You messed up my shirt, Steve. But that's alright: I messed up your face, so I guess we're even.* » Katharos s'accroupit près de sa victime pour s'assurer qu'elle le comprendrait bien : « *Does the name Claudia sound familiar?* » Prenant une pause pleine de momentum, il scruta le visage de Steve. Comme l'homme à la tête rasée ne répondait pas, son adversaire continua : « *I think it does.* » Katharos se releva d'un bond, fit une boule de sa chemise et la jeta à ses pieds, à quatre centimètres du nez de Steve, qui saignait encore. « *But just in case, let me be clear, asshole: you better never hit a girl again.* » Le message était on ne peut plus clair. Katharos n'avait pas eu à élever la voix : la puissance de ses poings avait témoigné de son autorité.

Le vainqueur se retourna ensuite en sifflant. En s'éloignant, il entendit Steve déguerpir derrière lui. Mason vint rejoindre son compagnon en le félicitant d'un bras sur le dos. Il offrit une cigarette que Katharos accepta. Ce dernier inspira la fumée en la savourant pleinement : elle avait le goût amer de la victoire, succulente et brûlante à la fois. Il ferma les yeux pour bien profiter d'une nouvelle bouffée de sa cigarette. Il n'avait pas fumé depuis quelques années et il souhaitait profiter pleinement de cette récompense qu'il se permettait. En ouvrant les yeux, le bleu de son regard rencontra un visage qui l'observait. Une femme le fixait de haut.

Debout près de Shawn, elle était postée près de la fenêtre à droite de Chad et derrière Shawn, qui lui, était assis. Le long cou de la femme était attrayant par sa grâce. Katharos

souhaita mieux observer cette femme fascinante, au regard profondément empreint d'arrogance. Toutefois, celle-ci, se sachant remarquée, haussa les sourcils, décida de tourner les talons et Katharos se heurta à son indifférence.

La bagarre avec Steve avait eu lieu mardi. La blessure à la poitrine de Katharos guérissait bien. Katharos se souvint qu'il avait été fier en voyant que Shawn le félicitait et Chad le remerciait. Or, la femme n'était pas revenue. La bande, depuis cette journée-là, semblait avoir intégré Katharos, désormais Kay, comme un des leurs. Et voilà que Kay revoyait maintenant la fameuse femme qu'il avait entrevue la dernière fois.

Chapitre 3 – Jeux d'enfants, pacte de grands

La femme fraya son chemin entre les ombres des lampadaires. Elle se dirigeait vers eux. Katharos la détailla du regard, mais détourna vite les yeux quand il vit qu'elle l'observait aussi. Elle avait souri avec provocation, comme si elle invitait le jeune homme à approcher, comme si, l'insolence aux lèvres, elle le mettait au défi. Bien qu'elle fût certainement attirante, Katharos sentait qu'il devait se méfier d'elle. Il eut le réflexe de reculer, sauf qu'il se souvint qu'il était assis. C'est ainsi qu'il avait simplement choisi d'esquiver le regard qu'il venait de rencontrer pour la deuxième fois.

Le jeune homme sentait son cœur battre avec nervosité. Si les pas de Steve ne l'avaient pas du tout ébranlé mardi passé, ceux-ci avaient un tout autre effet. Captivants, ils serpentaient près des caisses et de la fumée avec nonchalance. La femme, qui était debout tandis que les autres de la bande étaient assis, parut grande, superbement souveraine. Elle eut le culot de venir s'arrêter à quelques mètres de celui qui s'était détourné d'elle à peine quelques instants plus tôt. Katharos sentit ses bras s'immobiliser, tendus. Elle était cependant plus près de Shawn. Ce dernier la salua sans trop lui porter attention : « Hey. » Il désigna ensuite le balafré du menton : « Ça c'est Kay. Un nouveau. » La femme, du haut de sa parfaite et imposante grandeur, jeta, presque avec dédain, un regard à l'endroit du roux; ce coup d'œil, elle l'avait lancé comme elle aurait pu lancer quelques sous à un mendiant, sans le prendre en pitié. Katharos avait les mains qui tremblaient. Lui-même ne comprenait pas tout à fait pourquoi.

La jeune femme fit encore quelques pas pour se glisser derrière Shawn. Elle lui souffla quelque chose à l'oreille. Katharos fut surpris de remarquer qu'une sorte de jalousie grandissait en lui. Il enviait Shawn d'être si près de la femme. Sans trop savoir pourquoi il le désirait tant,

il songea qu'il aurait voulu être l'oreille qui entendait les mots de cette femme. Il aurait voulu sentir ce souffle dans son cou. Ses poings se serrèrent autour de la bouteille qu'il tenait.

Tout en parlant, la femme gardait les yeux ouverts. Elle leva son visage vers Katharos et lui, pris au dépourvu, détourna encore une fois le regard. Les jambes de Katharos bougeaient avec nervosité : il avait l'étrange impression qu'elle savait. Cette femme savait qu'il était troublé par elle.

Lorsqu'elle eut terminé de dire ce qu'elle chuchotait à Shawn, ce dernier hocha de la tête et se leva pour la suivre. Quand elle fut partie, Katharos n'osa pas demander aux autres qui elle était. Pour se distraire, il sortit son cellulaire. Il avait manqué trois appels de Christophe. Son ami était sûrement inquiet : habituellement Katharos répondait toujours aux appels.

Il posa son front et l'une de ses mèches rousses au creux de sa main gauche. Que faire? Il ne pouvait pas voir Christophe cette semaine. Katharos avait encore quelques bleus, dont un au visage. Il pouvait prétexter un accident à ses collègues au travail; toutefois, Christophe le connaissait, il ne se laisserait pas bernier par des histoires. Il devinerait vite qu'une bagarre avait été la cause de ces quelques petites blessures de guerre. D'ailleurs, étudiant en médecine, Christophe faisait également du bénévolat à un hôpital auprès du médecin qu'il suivrait l'an prochain dans le cadre de ses études : Christophe en avait vu bien d'autres! Katharos donc se dit qu'il ne pouvait pas le voir. Il lui envoya un texto : « Eilles, désolé. Je n'avais pas mon cell avec moi. Je ne peux pas aller au resto demain, je suis pas mal occupé, mais on se reprend la semaine prochaine, ok? » Dès qu'il appuya « envoyer », il fronça les sourcils. Sous son air contrarié se cachait un double remords. D'abord, il avait menti, une nouvelle fois. Ensuite, il avait vu l'heure : deux heures du matin. Il était bien trop tard... Katharos prit une longue

lampée d'alcool pour se réchauffer un peu la gorge et chasser ses pensées sombres. Il espéra que la femme de tantôt reviendrait, mais il ne la revit pas cette soirée-là.

Le lendemain, il se rendit à une plage où il devait rencontrer Franz. Il avait retiré ses souliers. Les pieds sur cette plage, Katharos fut envahi d'une multitude d'images et de sensations : ses sens et sa mémoire travaillaient de pair pour éveiller en lui un monde endormi. Ils évoquaient le passé et soudain, Katharos se souvenait des après-midis où, tout petit, il avait passé des heures avec son père et sa sœur à construire des châteaux de sable. Ses pieds avaient alors foulé un sable semblable à celui-ci.

Il se souvint aussi du son de la pluie qui martelait paisiblement le toit du chalet d'été de sa famille tandis que ses yeux avalaient avidement les dessins de BD : à un âge où il ne pouvait pas même lire, il faisait tourner les pages pour découvrir les aventures colorées du capitaine Haddock et de Tintin, qui, lui, était moins drôle que son compagnon, mais que le petit bonhomme roux tolérait néanmoins. Restait enfin l'odeur du sable mouillé, qui vient après la pluie, quand on ose mettre le nez dehors.

Katharos entendait encore la voix de Sarah qui résonnait dans le soir pour lui raconter des histoires et tenter de l'endormir. Lui, pour faire plaisir à sa grande sœur, fermait éventuellement les paupières, sauf qu'il restait longuement éveillé, songeant aux chevaliers, aux dragons, aux cosmonautes, aux extraterrestres, aux repères de brigands, aux voitures de course et aux navires abordés par de féroces corsaires aux sabres tranchants qui voguaient maintenant dans son esprit et étourdissaient ses pensées.

Lentement, le petit s'endormait. Les histoires semblaient dans son subconscient. Les images des récits projetées par sa sœur se transposaient dans l'imagination du cadet et passaient au domaine du rêve tandis que le visage tranquille du petit Katharos, qui ne connaissait pas encore la brûlure des cicatrices, s'abandonnait à son oreiller et que ses petits

pieds cessaient de se débattre dans les draps parsemés de grains de sable. Les ravages du temps avaient transformé l'enfant en homme et Katharos songeait amèrement que la seule chose qu'il préférait aujourd'hui, en comparaison avec cette période d'insouciance, était la couleur de ses cheveux, qui était plus foncée qu'à l'époque où le soleil, peut-être, les dotait d'une couleur plus pâle.

Si, aujourd'hui, la texture du sable de cette plage lui rappelait son enfance, Katharos songea que les vagues, elles, n'en portaient pas la même saveur paisible. Elles s'échouaient, violentes et bruyantes sur le rivage. Elles se fracassaient contre les rochers que Katharos voyait non loin de là. Au fait, il se dirigeait vers cette direction. La plage formait comme un croissant et, à son tournant, le sable cédait la place à de petits cailloux. Bien que Katharos sentît les pointes de quelques roches plutôt aiguisées sous ses pieds, il choisit de ne pas remettre ses souliers. Malgré la morsure des petites roches pointues et le froid des galets, il avait l'impression d'être plus libre de cette façon.

Franz l'attendait, assis parmi les cailloux de cette plage bruyante. Il fumait. Il tendit une cigarette à Katharos. Celui-ci s'assit à son tour et, fermant les yeux, il prit le temps de savourer la cigarette et d'apprécier la forte brise qui passait dans ses cheveux. Devant eux, les vagues semblaient en colère : elles se déchaînaient, plus que tantôt, contre les récifs et les rochers. On aurait dit qu'un orage se préparait. Si c'était le cas, il n'y avait pas de tonnerre pour le moment. Le bruit des vagues et le fort vent faisaient toutefois un vacarme impressionnant.

Katharos, en se levant, questionna son compagnon : « *So, what's up?* » Franz se leva tranquillement et répondit : « Tu te souviens quand je t'avais dit que je t'apprendrais à tirer quelques années passées? J'ai jamais eu la chance de le faire, on s'est perdus de vue. Mais j'me suis dit qu'aujourd'hui, si ça te tente, je pourrais te montrer. » « *Alright, sure.* » Franz se

mit à marcher un peu plus loin. Il tendit un revolver à Katharos tout en empoignant le sien. Il pointa vers l'eau : « Avec un temps comme aujourd'hui, c'est parfait. Personne ne se promène ici et personne n'entendra les coups avec tout ce bruit. On peut se pratiquer. »

Après une heure de tirs, Franz estima que son apprenti était prêt. Il le félicita :

– Excellent! Tu vises pas pire pour un débutant.

– Les jeux vidéo, je suppose...

– Ha! Ha! Ha! Ben en tout cas, une couple d'autres pratiques comme ça et tu pourras dire que tu sais tirer je pense. Tu peux garder le fusil. Je te montrerai où acheter tes balles.

Katharos le remercia, ensuite se figea quand Franz ajouta : « Tsé la fille de hier? Ça l'air qu'il faudrait qu'elle te parle. En fait, c'est parce que Shawn avait quelque chose à te dire, mais là Shawn est super occupé fait que c'est elle qui va te passer le message pour lui. Vers six heures, dans le parc juste à côté de l'édifice où tu travailles. Ça marcherait-tu pour toi ça? »
« Ok. »

Un frisson traversa Katharos. Il leva légèrement le bras, exposant sa montre. Six heures viendrait trop tôt. Six heures n'arriverait pas assez vite... Six heures devenait soudain un moment de destin. Un chiffre sur une montre, un rendez-vous mentionné au passage, un souffle du temps... Comment pouvait-on perdre pied pour si peu? Katharos avait l'impression de sombrer comme si le sol se dérobaient sous lui. Il se demandait s'il valait mieux être heureux ou nerveux. L'anticipation et l'attente : voilà deux maîtresses de l'âme qui savaient la saisir, l'étourdir et la faire vibrer à la fois, tout en narguant de dards piquants chacune des pensées qu'elles tenaient emprisonnées.

À 5 h 45, Katharos arriva au parc. Il se balada nonchalamment, les mains dans les poches. L'endroit était calme : paisible même. L'homme aux cheveux roux sortit une cigarette d'un paquet neuf. Il imagina le visage désapprobateur que ferait Christophe quand il

apprendrait que son ami avait recommencé à fumer. Katharos décida de s'arrêter près d'un arbre. Une marguerite poussait au pied de l'arbre. Il fit attention de ne pas marcher sur la fleur.

En appuyant son dos à l'arbre, Katharos laissa une vague de souvenirs le submerger. Le sentiment familier du tronc qu'il sentait contre sa tête et la vue des rayons de soleil qui perçaient à travers les feuilles, faisant scintiller le feuillage de différentes teintes de vert et saluant Katharos au passage, lui rappelèrent d'abord de bons souvenirs. Il repensa à la cabane dans l'arbre, bâtie par son père. De l'intérieur, par la petite fenêtre de bois, on pouvait aussi voir les lueurs du soleil se peindre sur le feuillage. Sarabi avait raconté à Katharos que c'étaient les elfes qui avaient donné des feuilles aux branches pour que celles-ci puissent porter la lumière des rayons et faire passer les messages du vent.

La famille de Katharos habitait une maison en périphérie de la ville. Leur cour arrière donnait sur des bois. Il suffisait de parcourir un petit sentier pendant trois ou quatre minutes pour arriver à la cabane dans l'arbre. Il fallait ensuite monter l'échelle de corde qui menait à sa porte.

Enfants, Katharos et son copain Sam escaladaient les échelons pour entrer dans ce lieu de rencontre. Ils y rejoignaient souvent Sarah. La grande sœur de Katharos se plaisait à leur enseigner l'art d'espionner et d'enquêter. « Pour être détective, les gars, il faut être discret et surtout, il faut avoir l'œil ouvert. » Munis d'un petit télescope, d'une paire de jumelles, d'une loupe et de casquettes de détectives, Sam et Katharos retournaient vers la maison, se promenaient dans le quartier et tâchaient d'être attentifs aux moindres détails louches : une voiture qui avait deux antennes, un chat qui avait perdu un bout de sa queue, un voisin qui lavait sa voiture alors que cette dernière était déjà toute propre, les filles tressées de la maison d'en face qui riaient quand ils passaient, le petit Colin qui transportait toujours une boîte orange dans le panier de son tricycle, la maison de M. Anselme et de Mme Hortense qui avait toujours

les rideaux fermés. À la fin de l'après-midi, juste avant de devoir souper, Sam et Katharos retournaient vers la cabane, où ils trouvaient habituellement Sarah en train de lire, pour lui dicter leur rapport de mission. Elle les félicitait avec des bonbons, des histoires ou de petits trésors comme des roches brillantes, des biscuits que Maman venait de faire, des bandes dessinées de Lucky Luke ou des Legos. Un jour, elle leur avait même fabriqué des cartes de membre pour leur société secrète de détectives privés, SSKD (**S**am, **S**arah et **K**atharos, **D**étectives). Sarah savait rendre les jeux prenants, vivants et toujours remplis de surprise. Elle était douée pour la créativité. Elle était la reine de l'inattendu.

Sauf qu'accompagnant la mémoire de cette cabane surgissaient d'autres souvenirs, plus sombres, plus douloureux. Souvenirs de ce qui aurait dû être un soir orageux, mais qui avait été une après-midi ensoleillée; souvenirs d'une dernière goutte d'espoir qui s'était transformée en gorgée d'amertume empoisonnée; souvenirs d'une brûlure du cœur; souvenirs d'une profonde souffrance; souvenirs d'une blessure qui ne s'était jamais cicatrisée; souvenirs qui poussaient parfois Katharos à boire... tard le soir... pour oublier. Or, boire n'était pas la bonne tactique pour lui – surtout pas le soir – parce que l'alcool embrouillait ces ombres de la mémoire, mais elle ne les dispersait pas. Et quand le sommeil venait, c'était au tour des rêves de le tourmenter. Les ombres venaient hanter son subconscient pour faire remonter le cauchemar d'une réalité passée.

Christophe était le seul à savoir tout ce qui s'était passé la journée où tout avait changé pour Katharos. Personne d'autre ne détenait l'histoire en entier; pas même ses parents. Katharos n'avait jamais dérogé : il n'avait jamais répondu aux questions, il avait toujours gardé emmuré en lui le secret de ces ombres qui le poursuivaient. Christophe était le seul à porter une part de ce fardeau qui était son secret, car Katharos le savait digne de confiance. S'il avait

parlé à Christophe, c'était parce que Katharos avait l'impression que son ami allait pouvoir le comprendre. Et, en effet, il avait trouvé de la compassion dans les yeux de cet unique confident.

Un jour, Christophe lui avait dit que le poids de la douleur pouvait parfois servir à faire grandir, mais Katharos, la rage dans le regard, lui avait répondu : « Pas cette douleur-là. » Sa voix avait été froide. Elle se voulait hostile. Christophe ne s'était pas laissé intimider. Inlassable dispensateur d'espoir, il posa une main sur l'épaule de son ami. De temps en temps, les gestes s'avèrent être mieux que les mots pour montrer du soutien.

Ainsi, Katharos avait pu, en la partageant, se libérer en partie de l'emprise qu'avait la souffrance sur lui. Alors pourquoi la sentait-il encore si forte aujourd'hui? Il avait envie de hurler. Il aurait souhaité secouer les gens autour, dans l'habitude que constituaient leurs lamentables journées, pour leur enseigner ce que lui avait dû apprendre « *the hard way* » : la famille n'était pas un havre de paix, l'amour n'était qu'une fable mensongère, la beauté de la vie était passagère et que dire des rêves qu'on nous dit de suivre jusqu'au bout? Chimères! La vie était un misérable taudis où le soleil se pointait parfois, dans le noir de ses jours et où on ne trouvait qu'une certitude : on allait inévitablement souffrir sous son toit.

La tête toujours appuyée contre le solide tronc et les yeux fermés serrés, Katharos sursauta en entendant une voix siffler à ses côtés : « Kay, c'est ça? Ponctuel, à c'que je vois. » Katharos s'était redressé. La femme qui venait d'arriver fit serpenter ses jambes pour approcher davantage. Katharos s'éclaircit la gorge pour demander : « Toi comment tu t'appelles? » Elle s'arrêta, planta son regard dans celui de Katharos et laissa le silence planer un instant tandis qu'elle l'examinait avec intensité. Elle semblait l'évaluer. Un des bras de la femme ondula vers le tronc d'arbre, où il se posa. Ayant terminé son inspection de Katharos, elle releva deux pupilles narquoises vers son visage. On aurait dit que ses yeux parlaient à

Katharos pour le narguer, pour voir s'il oserait approcher. Enfin, il apprit son nom :
« Vanessa. »

Puis, sans avertissement, le ton des mouvements changea subitement. Celle qui avait semblé vouloir le séduire en sifflant quelques mots entre ses dents, en glissant vers lui, en habillant son regard d'ardeur, devint tout à coup désintéressée. Comme si le fait de devoir s'abaisser à jaser avec Katharos la lassait, elle soupira : « Shawn voulait que je vienne te parler. Est-ce qu'il t'a dit pourquoi? » Ses yeux, qui avaient été brillants quelques secondes auparavant, venaient de se promener autour, avec indifférence. Katharos haussa les épaules en secouant la tête pour faire non. Vanessa se passa une main dans les cheveux avant de continuer :

– Il m'a dit que tu travaillais près d'ici. C'est vrai?

– Oui.

– Tu fais quoi?

– Architecte.

– Et si je te disais que je pouvais radicalement augmenter ton salaire, ça te tenterait?

Les sourcils froncés de Katharos se haussèrent. Il joua la carte de la méfiance prudente :
« Il faudrait que je fasse quoi? » Vanessa laissa sonner dans l'air un rire insolent. Était-elle amusée ou agacée? Elle rétorqua d'un ton flegmatique : « Shawn a une proposition pour toi. Tu sais te battre. Pour tirer tu peux te débrouiller et, avec un peu d'aide de Franz, ton tir sera décent bientôt. Tu pourrais travailler comme garde de sécurité pour nous et avoir un salaire comme t'en a jamais vu. Pas mal simple, non? »

Elle vit qu'il hésitait. Une lueur parut sur le visage de Vanessa. Katharos songea qu'elle aurait pu faire carrière à hypnotiser les gens. Lui, du moins, avait du mal à ne pas la regarder.

Pourtant, un malaise étrange l'envahissait chaque fois que leur regard se croisait. Elle tentait de deviner pourquoi il hésitait :

– Tu pourras garder ton travail d'architecte bien sûr. C'est plus discret comme ça de toute manière. Tu pourrais travailler pour nous certains soirs et les fins de semaines. C'est plutôt flexible en fait.

– « Discret »? Qu'est-ce que ça veut dire? Garde de sécurité pour quoi? Qu'est-ce qu'il fait Shawn? C'est du trafic de drogues?

– Non, c'est un trafic un peu plus... spécialisé. Shawn est à la tête d'une petite organisation... particulière.

– Une organisation qui fait quoi?

– De la prostitution.

Il recula d'un pas. Elle sembla presque heureuse du tournant que prenaient les choses : convaincre devenait un jeu, peut-être parce que ça ressemblait drôlement à la séduction; il suffisait d'être persuasive. Toutefois, malgré le salaire alléchant, Katharos ne pouvait accepter de conclure une telle entente. Il songea que s'il disait oui et que Christophe apprenait ça, son ami serait horrifié. Vanessa ne lui permit pas de refuser son offre :

« Je ne sais pas à quoi tu penses, mais ce n'est probablement pas comme tu l'imagines : Shawn s'occupe bien de son monde tsé. C'est presque *clean* en comparaison à d'autres places. Il fournit un endroit sécuritaire et bien gardé. Et personne n'est là de force : toutes les prostituées sont libres. Elles viennent par choix. » Elle lut encore énormément d'hésitation sur les traits de Katharos. Alors, elle ajouta : « Moi, je suis là par choix. Totalement par choix. C'est *mon* corps. Je peux en faire c'que je veux. »

Reptilienne, une des jambes de Vanessa fit un pas vers Katharos. Elle allongea le bras vers lui. Katharos sentit un ongle le frôler quand elle le débarrassa, en une chiquenaude, d'une

coccinelle qui s'était posée sur son épaule. À ce contact, il sentit un nouveau frisson lui parcourir le dos. Katharos continuait de regarder cette femme, sans trop savoir s'il devait la trouver belle, dangereuse ou inquiétante. Une chose était certaine : elle aguichait la curiosité. Elle abaissa la main pour la lui tendre : « *So*, est-ce que je te vois demain soir? » Captivé par le magnétisme de cette femme, Katharos accepta de lui serrer la main.

Triomphante, elle eut l'impertinence de rire de lui : « Franchement, je ne sais pas pourquoi tu hésitais. » Katharos laissa la dureté de son regard et le silence, là où elle attendait peut-être un rire, répondre à sa place. Vanessa se dota de contenance en reprenant, plus sérieuse : « Franz ira te chercher. »

Puis elle eut l'air distraite par les lèvres de Katharos. Il se rendit compte qu'elle observait autre chose que ses lèvres lorsqu'elle s'empara de la cigarette qui y était logée. « Fumer, c'est mauvais pour la santé, *ginger*. » L'arrogance se dessina dans son sourire. Elle leva la cigarette à ses propres lèvres, prit une grande inspiration, la souffla insolemment au visage de celui qui venait de lui secouer la main pour enfin tourner les talons en riant.

Quand elle fut éloignée, Katharos se posa le front dans la main. Il eut une demi-seconde d'alarme en songeant, désespéré, que le pacte qu'il venait de conclure faisait probablement de lui un hors-la-loi. Cependant, il fronça les sourcils en se reprochant d'être un poltron sans épine dorsale.

Avant de quitter le parc pour retourner chez lui, Katharos aperçut une fleur écrasée. C'était la marguerite qu'il avait contournée en arrivant. Il se dit que Vanessa avait dû la piétiner sans s'en rendre compte.

Chapitre 4 – La rose noire

Le lendemain matin, Katharos se rendit au travail, comme d'habitude. La routine lui parut encore plus banale que d'ordinaire. Mi-impatient, mi-angoissé, il sentait l'adrénaline monter en lui à la pensée de ce qui l'attendait. C'était ce soir que commençait son nouvel emploi. Il verrait sûrement Shawn, Franz et les autres. Et Vanessa, possiblement.

Au bureau, une nouvelle cliente l'énerva au plus haut point. Elle posait des tas de questions sans arrêt, dont l'une d'entre elles irrita particulièrement Katharos. « Oh! Dites-donc! C'est toute une blessure de guerre que vous avez là! Comment-avez-vous fait ça cette cicatrice-là?! » L'architecte joua la carte de l'accident. Malheureusement, la dame se fit persistante : mais encore, « quel genre d'accident? » Katharos inspira longuement pour ne pas perdre son sang-froid et répliqua : « Madame, je préférerais que ma vie personnelle demeure hors du bureau. » La dame s'empressa de se confondre en excuses : « Oh! Bien sûr, bien sûr. Je suis désolée, pardonnez-moi mon indiscretion! » Katharos fit un sourire forcé et la discussion se remit à tourner autour de la future maison de la dame. Évidemment, la cliente avait été froissée par la distance froide que Katharos lui avait imposée et elle le lui fit sentir dans son ton plus sérieux, austère parfois, et par ses yeux qui montraient désormais une certaine méfiance. Le jeune homme devina que, comme tant d'autres avant elle, la dame devait penser qu'il avait menti et que sa cicatrice provenait d'une bagarre ou d'un incident louche. C'était toujours la même histoire. Les gens s'imaginaient toujours pouvoir tout savoir au sujet de Katharos en flairant quelques indices extérieurs, parce qu'il paraissait se fondre à une certaine classe d'individus (le genre louche, probablement), parce qu'il était jeune et qu'il ne connaissait pas encore les vraies tribulations de la vie, parce qu'il avait une cicatrice et qu'il

avait donc l'air bagarreur, parce qu'il était roux et qu'on le devinait colérique. En vérité, on ignorait tout de lui.

Il s'arma de persévérance et de diplomatie pour s'occuper de cette dame indiscreète qui portait injustement soupçons et jugements. À son départ, une heure plus tard, il se permit enfin d'exprimer sa contrariété et son agacement en laissant échapper un long soupir et en se posant une main sur le front. Quelques minutes plus tard, son patron entra pour lui parler d'un nouveau projet de maisons qui seraient construites en banlieue; cependant, avant d'entrer dans les détails, il leva les yeux vers Katharos : « Pourquoi les gars parlent de ta cicatrice tout à coup? Avant que j'entre, ils m'ont demandé si je savais comment tu l'avais eue. » Katharos leva instinctivement les doigts vers les marques blanches qui traversaient sa peau. Sa seconde main se serra en poing sous son bureau. Plein de frustration, il supposa que sa cliente, en plus d'être fureteuse, était jacasseuse!

Ce fut une longue journée et il ne fut pas fâché quand son quart de travail s'acheva et qu'il put finalement quitter les lieux. Il marchait vers chez lui, son veston sur l'épaule et ses verres fumés sur le nez, lorsqu'il vit un adolescent qui se promenait avec un bouquet de roses. Visiblement, le piéton n'offrait pas souvent des roses : il les portait maladroitement et semblait mal à l'aise qu'on le vit avec des roses au bras. Et pourtant, ce n'est pas la démarche mal assurée de l'adolescent qui capta l'attention de Katharos. Ce dernier se mit à ralentir malgré lui. Le poids des souvenirs le rattrapait encore une fois.

C'était un soir d'avril. Sarabi avait reçu une rose. Katharos s'était avancé. Il devait avoir à peu près sept ans. À l'ombre de sa grande sœur, il observait l'unique rose. Il était presque gêné de regarder, sauf qu'il ne la quittait pas des yeux, fasciné par la fleur. Sa sœur lui avait fait signe d'approcher, l'encourageant en posant une main dans le dos de son cadet. Puis, elle prit ce qu'elle avait reçu entre ses mains. « Tu vois cette rose, Katharos? » Le petit

acquiesça de la tête. « La rose est souvent un symbole de féminité. Tu veux savoir pourquoi? Regarde, une rose, c'est beau. Ses pétales ont une beauté particulière, une certaine fragilité et un parfum. Tiens, tu peux sentir. » Katharos leva le nez pour respirer l'odeur de la rose. Il trouva la senteur particulière, un peu forte, peut-être. Il aurait préféré l'odeur du gâteau au chocolat et des pains qui sortaient du four quand Grand-maman en faisait. Toutefois, il respira une seconde fois. Bien qu'il préférât les odeurs sucrées, il se dit que Maman, par exemple, pouvait sentir comme les roses parfois. Que c'était une odeur de dame et il décida qu'ainsi peut-être, il pouvait aimer la respirer. Sarabi n'avait pas terminé la leçon : « Mais il y a aussi autre chose. Regarde sous la rose, tu peux toucher si tu veux. Il y a des piquants : des épines. La rose n'est pas toujours douce. C'est parce qu'elle a peur qu'on lui fasse mal. Alors, quand tu seras grand, promets-moi une chose : fais attention aux roses. » Katharos se mit à sourire. Sa petite voix rassura sa sœur : « Ben oui. Je fais toujours attention aux fleurs : Maman dit qu'il ne faut pas les écraser en marchant. Je passe à côté. » L'aînée ébouriffa les cheveux de son frère : « Oui oui, tu es un vrai petit gentleman. Un gentleman ne marche pas sur les fleurs. » Sarabi prit sa voix de conteuses d'histoires, une voix théâtrale qui raconta : « Un gentleman Katharos, ça porte une cape et un grand chapeau noir. Il marche avec une canne, parce que, même s'il n'en a pas besoin, il paraît élégant. S'il n'a pas de canne, il a un parapluie pour abriter les dames quand vient la pluie. Un gentleman, ça sait danser. Ou sinon, ça sait conter des blagues pour amuser les gens quand les autres dansent. Un gentleman a toujours un mouchoir dans sa poche (c'est pour consoler les roses quand elles pleurent). Les gentlemen travaillent fort à bâtir de grandes et belles maisons, avec un jardin qu'ils arrosent le matin pour que leur rose puisse pousser. Mais il y a des garçons qui ne sont pas des gentlemen. Ils ne font pas attention aux roses. Ils passent par-dessus les épines, ils respirent le parfum puis ils la laissent tomber, la laissent se faner. Une fleur fanée, lorsqu'elle est seule, c'est triste. Certaines

roses, quand on les a truquées comme ça, deviennent noires et perdent leur éclat. Ce sont les roses qui ont été senties trop souvent, brisées puis abandonnées. Seules dans l'ombre, elles deviennent sombres : elles perdent leur sens. Une rose noire ce n'est plus exactement une rose. »

Avec le temps, la rose que Sarabi avait reçue s'était asséchée. Elle s'était fanée, sauf que Katharos s'était dit que, cette fois, ce ne devait pas être triste puisque la fleur n'était pas seule : elle était en compagnie de sa sœur. C'est vrai : Sarabi la laissait sur son bureau, près de son miroir. Elle la voyait tous les matins, tous les soirs.

Quand, quelques années plus tard, Katharos avait lu *Le petit prince* à l'école, il devina que sa sœur s'était inspirée de ce livre-là pour son histoire de gentlemen et de roses. Pourtant, il n'y avait pas de rose noire dans *Le petit prince*.

Lorsque Franz passa le chercher ce soir-là, Katharos ne pensait guère aux roses. Il songeait à ce qu'il allait faire. Il songeait au fusil suspendu à sa ceinture : fusil qu'il aurait voulu arracher sachant qu'il n'était pas légalement en droit de le porter. Il songea aux textos de Christophe qu'il avait encore choisi d'ignorer. Il songeait à Vanessa qu'il allait revoir.

Katharos se tourna vers Franz : « Tu te souviens quand on était jeunes? On était en neuvième, je pense. On s'imaginait qu'on allait devenir des policiers et arrêter des bandits. Tu rêvais d'être un héros sur les couvertures des journaux. Moi je disais que j'allais être ton assistant, travailler dans l'ombre, faire le *dirty work* mais travailler avec toi pour ramener la justice. » Franz semblait concentré sur la route. Il répondit distraitement : « C'est toi qui imaginais. Moi je t'écoutais, parce que tu racontais bien. Toi tu avais besoin de raconter pour ne plus penser à ta sœur. » « Qu'est-ce qui nous est arrivé? » « T'as grandi. Tu n'as plus besoin de tant parler, de raconter. On a compris que le système est brisé. Que la justice c'est pas toujours la loi, le gouvernement et la police. »

La voiture se stationna. Franz entreprit de montrer les lieux au nouvel employé de Shawn. Il y avait d'abord le *Macy's*, un bar qui appartenait à un homme nommé Harry. Franz présenta son compagnon au barman : « Harry, Kay. Kay, Harry. Quand Harry n'est pas ici, c'est son gars, Jo, qui est là. » Harry avait une poignée de main ferme. Katharos n'arrivait pas à déterminer si l'homme, qui devait être dans la cinquantaine, semblait réellement soucieux, l'esprit préoccupé, ou s'il était simplement agacé par la mouche qui se promenait près de lui. Il avait des cernes sous les yeux, mais il avait l'air d'un bon gaillard. Katharos lui fit un sourire. Harry lui offrit un verre que Katharos allait accepter, si ce n'avait été de Franz, qui déclina pour lui : « On a du travail à faire. Bois pas sur la job, Kay. C'est une mauvaise idée. »

Franz le mena à l'arrière du bar. Il expliqua qu'ils avaient une entente avec le barman. Tant qu'ils ne le mêlaient pas à leurs histoires, que toute responsabilité lui était enlevée s'ils se faisaient pincer et qu'ils lui payaient un petit quelque chose, Harry acceptait que le bar serve d'alibi aux activités de la bande de Shawn. C'est-à-dire que Shawn, ses complices et ses prostituées pouvaient s'y promener sans crainte et emprunter librement le passage à l'arrière du bar. Le *Macy's* était un refuge, une jonction et un lieu qui servait à détourner les soupçons par l'illusion. Les clients entraient par le *Macy's*, payaient un des gardes de Shawn pour passer la porte arrière du bar et pénétraient le seuil d'une maison qui, vue de l'extérieure, paraissaient normale. Aujourd'hui, c'était Zyan qui montait la garde dans le bar. Il laissa passer Franz et Kay sans dire un mot.

En passant le seuil du repère de Shawn, Katharos retint son souffle. Puis, il le reprit, se sentant ridicule. Le premier étage avait une allure tout à fait normale : une cuisine, un salon, une salle à manger, personne n'aurait su deviner à quoi servait réellement cette maison. Franz expliqua que les planchers avaient une bonne isolation : on ne pouvait entendre ce qui se passait aux étages du dessus. Dans le salon, un homme était assis en fumant. Katharos ne

l'avait jamais vu avant. Il se présenta : « *I'm Rex.* » Rex avait une charpente solide et une barbe foncée bien fournie. Franz présenta le nouveau venu à l'homme, qu'il connaissait : « *This is Kay. He's new to the Game. Mind if I show him around?* » Rex fit signe à Franz que ce dernier pouvait faire à sa guise et montrer les lieux à Kay.

Franz et Katharos gravirent un escalier. Ils ouvrirent la porte qui menait au second étage et là, le jeune homme roux découvrit un monde bien différent de celui qu'il avait quitté à l'étage principal. Les murs, de couleur feu – sombres comme de la braise qui consume du bois avant de s'éteindre – étaient faiblement éclairés par de petites ampoules. La lumière basse révélait un couloir au bout duquel on pouvait lire une inscription sculptée dans un long cadre de bois : La Tentatrice. Katharos déglutit de nervosité. En marchant, il compta six portes vitrées. Les chambres occupées étaient dissimulées par un rideau, les autres laissaient voir une prostituée. Katharos s'efforça de ne pas les regarder. Au bout du couloir, il constata qu'il avait mal lu l'inscription. C'était écrit : La Cantatrice. Le premier couloir menait à un deuxième couloir, de sorte à former un long « L ». Il y avait encore six portes le long du second couloir. Franz le fit monter au troisième. Cet étage-ci était plus petit que l'autre. « Six chambres et une salle de toilette au fond. », résuma Franz.

Tous deux se retournèrent. Katharos vit Vanessa venir à lui : « Bonjour, Kay. Bienvenue chez la Cantatrice. » Elle avait ouvert les bras comme pour montrer qu'elle l'accueillait. Lui écoutait la voix, envoûté. Il regardait la figure qui passait, fasciné. Elle avait de ces jambes qui savaient danser quand elles marchaient. Elle avait de ces sourires qui parlaient : qui provoquaient la curiosité. Ses cheveux élégants par leur imperfection planifiée s'imposaient, impertinents. Son regard, vif, allumé, attentif à tout se voulait menaçant parce qu'il ne laissait rien d'intouché, alors qu'on ne pouvait pas l'approcher : si on avait le cran de

poser son regard dans celui-là, il se faisait scruter et, c'était inévitable, on devait éventuellement le détourner.

Elle vint tout près de Katharos et fit glisser une de ses mains sur l'omoplate de l'architecte. Un frisson parcourut le dos du jeune homme. Il aurait voulu secouer cette main trop audacieuse, mais au moment même, son téléphone se mit à sonner. C'était Christophe. Vanessa haussa un sourcil. Franz demanda si Kay devait prendre cet appel. Il fit non de la tête et éteignit la sonnerie. La femme fit monter sa main pour l'appuyer contre l'épaule de Katharos : « Contente que tu sois venu monsieur l'architecte de maisons. Que penses-tu de celle-ci? » Elle laissa échapper un rire acerbe. Vanessa n'attendait pas de réponse. Elle les quitta et descendit au deuxième.

Un homme sortit de la salle de toilette. Katharos reconnut Mason. « *Kay! Hey! Your first day man? Don't worry, at least you'll be here, and not on the tracks. Ha ha!* » Katharos sollicita Franz d'un coup d'œil interrogateur. Franz haussa les épaules : « C'est vrai que la maison c'est plus discret... La track c'est la rue où vont les filles. Faut ben vendre la marchandise quelque part... Y a tout un circuit : on change les rues pour éviter la police. » « *Those dogs!* » lança Mason. « Y en a combien des filles? Elles vivent toutes ici? », demanda Katharos. Mason éclata d'un rire gras et amusé : « *Live here? They come here, they don't live here.* » Franz compléta les explications de son compagnon : « Y a des rotations, disons. Mais personne ne vit vraiment ici. Pis c'est pas n'importe qui qui vient chez la Cantatrice. On en parle juste aux clients avec plus d'argent. »

Katharos remarqua le revolver de Mason. Franz, Zyan, Rex et maintenant Mason, ils en portaient tous un. Comment faisaient-ils pour marcher avec tant de désinvolture? Pour sa part, Katharos sentait que son fusil lui brûlait le côté, le démangeant de malaise. Il aurait préféré ne pas le porter. Il s'était promis de ne jamais s'en servir. De son index et de son

majeur, Franz fit signe à son protégé de le suivre : « J'ai encore une couple d'affaire à t'expliquer et ton *shift* commence dans une heure, viens. » En effet, la ronde de Katharos allait durer de minuit à 4 heures du matin; les heures occupées. Ensuite, Chad viendrait le remplacer.

Il y eut du va-et-vient cette nuit-là entre les heures prescrites. On avait affecté Katharos au deuxième étage. Il s'entraîna à faire face aux personnages qu'il croisait sans afficher d'émotion. Il voulait son visage froid et indifférent en tout temps. Il se dit qu'il devait apprendre à paraître presque cruel. De leur côté, les hommes qui venaient le payer pour marchander des corps n'étaient pas aussi indéchiffrables que lui. Parfois, c'étaient des yeux fuyants, peut-être honteux, qui glissaient leurs billets dans la main de Katharos sans le regarder et s'éloignaient rapidement vers une des portes. Parfois, c'étaient des visages arrogants ou las qui approchaient. Katharos trouvait que les premiers ressemblaient à des chiens blessés ou piteux tandis que les seconds paraissaient des tigres insolents, ou des porcs désabusés. Ceux qui avaient un sourire mauvais tentaient de négocier les prix. Katharos, néanmoins, ne se laissait pas impressionner. Il avait reçu l'ordre d'être catégorique : « *If you want to bargain, go on the streets sir.* » Les prix n'étaient pas modifiés, ici : ils demeuraient constants. Quand un client se montrait trop entêté, Katharos menaçait de faire appel à Shawn et, systématiquement, les hommes inclinaient la tête et payaient la somme. On n'avait pas envie de s'empêtrer dans les affaires de Shawn. Franz avait expliqué à Katharos que leur employeur était redouté, parce que de nombreuses légendes couraient à son sujet. On disait que Shawn pouvait faire disparaître qui il voulait, quand il voulait.

Katharos vit passer des hommes de tailles et d'habits variés. Il ne laissa jamais paraître qu'il était nerveux ou intimidé et, à sa grande surprise, il se fit respecter. Le seul moment où son expression faciale rigide se métamorphosa pour le trahir fut quand un client émergea de la chambre qui faisait face à l'architecte : Katharos entrevit le visage aux yeux vides et exténués

de la jeune asiatique qui venait de se prostituer. Il n'osa pas estimer son âge, de peur de deviner correctement. La porte se referma et Katharos, ignorant le conseil de Franz, sortit le petit flacon qui était dans la poche intérieure de son léger manteau de cuir. La gorgée qu'il avala ne parvint pas à le faire oublier.

Toujours est-il que, ce soir-là, Katharos transporta sur lui plus d'argent comptant qu'il n'en avait vu en un endroit de toute sa vie.

Chapitre 5 – Il n’avait pas les yeux verts

Il était tard. Katharos avait à peine dix ans. Il revoyait les yeux tristes de Sarah. Il revoyait sa figure des jours où elle semblait fatiguée. Cette figure que lui prenait pour une expression de lassitude, alors qu’en fait, Sarah se noyait dans la solitude. Et lui, Katharos, qui n’avait pu l’aider, qui n’avait pas même pu deviner le mal qui la prenait, il se perdait dans un gouffre d’absurde sans y trouver d’issue.

Il revoyait Sarah. Sarah avec ses cheveux droits, avec son regard qui parlait autant que ses paroles, avec sa voix qui pouvait raconter des histoires magiques aussi bien qu’elle pouvait étouffer des larmes en lisant des livres, parfois. Sarah, assise dans la cabane dans l’arbre. Elle s’assoit en tailleur, le dos contre le mur, pour lire. Katharos montait quelques marches et il la voyait. Souvent, elle ne remarquait pas même qu’il était là tant elle était concentrée. Alors, pour ne pas la faire sursauter, il redescendait doucement et remontait en s’assurant de faire du bruit. La tête du petit Katharos refaisait surface à l’entrée de la cabane et, si elle n’était pas trop absorbée par sa lecture, Sarah levait la tête pour lui sourire : « Allô! Quelles découvertes aujourd’hui? »

Parfois, quand elle n’était pas là, elle laissait des notes à l’endroit où elle s’assoit habituellement ou dans la petite boîte de bois qui leur servait de coffre au trésor. Un message pour dire bonjour, un dessin de dalmatien, une carte au trésor qui menait à une barre de chocolat cachée entre deux roches, une blague, ou encore, une rose dessinée à l’encre noire puisqu’il n’y avait qu’un stylo noir dans la cabane.

Et aujourd’hui, que disait-elle? Sarabi était assise dans la cabane. Elle tenait un livre entre les mains. Une mèche de ses cheveux droits et sombres lui couvrait le visage, un peu. Ses mains tremblaient, un peu. Elle le regarda droit dans les yeux : « Tu ne prends pas soin

des roses, Katharos? Pourquoi? Pourquoi? Tu ne veux pas les aider? Tu ne voulais pas m'aider, moi? »

Le lointain rugissement du tonnerre s'éleva dans l'air, tirant l'architecte de ses rêves. Katharos se leva. Ce lion pouvait bien faire tonner sa voix au loin et faire jaillir les éclairs de ses yeux contre la fenêtre de Katharos, ce dernier s'en fichait. Il se moquait du tonnerre et de la pluie qui cognait sur les toits et les fenêtres. Il sortit de sa chambre, se posa des écouteurs sur les oreilles et se servit un verre de whisky. Il savait qu'il ne parviendrait pas à se rendormir cette nuit. La pluie avait beau pleurer, il montait le son de sa musique : il refusait de l'écouter. Les souvenirs avaient beau grimper, il prenait une autre gorgée : il refusait de les laisser entrer. Le sommeil avait beau s'approcher, il forçait ses yeux à ne pas s'alourdir : il ne voulait pas retomber dans le royaume des cauchemars.

Ce matin-là, Katharos se regarda dans le miroir. Sa barbe de quelques jours n'arrivait toujours pas à couvrir complètement sa cicatrice. Il aurait voulu la cacher. Il en avait assez des questions indiscretes auxquelles il n'avait pas envie de répondre : depuis la cliente énervante de l'autre jour, de plus en plus de ses collègues lui posaient des questions. Heureusement que, chez la Cantatrice et au Macy's, on ne lui demandait rien. Chad s'était déjà chargé de répandre des histoires à son sujet. Katharos entendait parfois les gars murmurer dans son dos quand il passait. Il savait maintenant que sa réputation avait été scellée avant même qu'il n'arrive, par son duel avec Steve. À cause de cette bagarre, on le respectait. Les histoires de Chad avaient apparemment contribué à sa notoriété auprès de la bande de Shawn.

Certains croyaient que l'ancienne blessure lui avait été infligée par Shawn, lors d'une bagarre mais, comme Katharos s'était bien défendu, les deux étaient allés prendre un verre et étaient éventuellement devenus amis. D'autres avaient entendu que le X blanc qui marquait sa peau provenait plutôt d'une ex-amoureuse intense qui se serait mise un peu trop en colère. Les

plus crédules étaient convaincus que Katharos avait hérité de cette cicatrice en sautant une haute clôture alors qu'il se faisait poursuivre. Par qui? L'histoire variait : tantôt c'étaient Steve et d'autres *runners* du King, avant que Katharos aille personnellement donner une leçon à ce rival; tantôt c'était, au contraire, une vieille blessure acquise au secondaire tandis qu'il fuyait les enseignants les plus rapides de l'école; tantôt encore c'étaient des policiers... Katharos secouait la tête rien qu'à y penser... Chad racontait vraiment n'importe quoi. L'architecte ne comprenait pas qu'on puisse même croire ce minable.

Il vit son téléphone vibrer. C'était Franz. « Hey man. Tu viens-tu à soir? » « Yep. »

Katharos reposa son cellulaire sur la table et acheva de se brosser les dents. La vie était tellement monotone! Il aurait voulu tout casser. Il aurait voulu trouver une sortie de secours qui ne soit pas la mort. Et il n'en trouvait pas. Il cherchait partout et ne trouvait rien.

Il aperçut son téléphone qui s'était remis à vibrer. Christophe. Katharos vit le nom, ne regarda pas le message et éteignit l'écran. Il partit à la hâte pour le travail, s'arrêtant vite pour prendre un café. Une autre journée ennuyeuse l'attendait au bureau.

Il entra dans l'édifice d'un air dégoûté et il en sortit, à la fin de l'après-midi, revêtant une expression identique. Pas besoin d'être prophète pour prédire les journées au bureau : pour Katharos, elles étaient habituellement longues et ennuyeuses. Il alluma une cigarette. Il entendit une voix familière derrière lui : « Katharos! » En se retournant, l'interpellé vit Christophe. Un Christophe souriant malgré son regard préoccupé : « Salut! » Katharos recula instinctivement d'un pas; toutefois, il s'efforça de faire face à celui qui venait de survenir. Il leva trois doigts pour le saluer à son tour, en silence. Un remords lui frappa la poitrine : Katharos avait son cellulaire dans sa main. Il ne pouvait pas prétexter avoir égaré ou brisé son téléphone : voilà que Christophe savait très bien que son ami avait reçu tous ses messages et ses appels et les avait délibérément ignorés.

Sauf que Christophe n'adressa pas de reproches à Katharos : « Je suis content de te voir!! » et Katharos vit, avec étonnement, que les yeux de Christophe étaient tout à fait sincères. « Ça doit faire des semaines! » Puis, un air préoccupé refit surface dans son regard : « Est-ce que ça va? » « Oui, oui. J'ai deux jobs asteure, fait que j'ai pas beaucoup de temps dernièrement. » Christophe attendait que l'architecte en dise plus. Katharos se résigna à élaborer : « Les fins de semaines je travaille comme *bouncer* dans un bar, genre. » « Où ça? » « Au Macy's. » Les yeux de Christophe s'agrandirent légèrement : « Au Macy's? T'es sûr que c'est une bonne idée de... » Katharos l'interrompit avec impatience : « Oui. J'peux ben travailler deux jobs. C'est quoi le problème? » Christophe se tut et Katharos n'osa pas le regarder dans les yeux. Un vent de colère sifflait tout de même en lui : il ne comprenait pas pourquoi Christophe semblait alarmé. Il n'avait pas à faire un plat d'un simple emploi dans un bar. Qu'est-ce que ç'aurait été s'il lui avait avoué qu'il travaillait, plus spécifiquement, chez la Cantatrice? Finalement, Katharos rompit le silence : « Scuse, les gars au travail aussi posent des questions là; la cicatrice, les jobs, la cigarette... et j't'écœuré de me faire dire comment vivre ma vie. En tout cas, on parlera une autre fois : je suis pressé. Je rencontre quelqu'un dans 30 minutes. » Christophe, avec précaution, demanda : « Aimerais-tu de la compagnie pour marcher chez vous? » « Non, c'est bon, merci. Je m'en vais pas chez nous. » Christophe hocha la tête résigné et Katharos s'éloigna : « À la prochaine. »

Katharos posa ses écouteurs sur ses oreilles, mais il ne put ensevelir le reproche qui grondait en lui. C'était la troisième fois qu'il mentait à Christophe. Il n'avait pas de rendez-vous et il allait droit chez lui. Quel piètre ami il faisait! Mais il n'avait pas envie de subir un interrogatoire. Pas envie de se faire critiquer par Christophe.

Le soir tombé, Katharos se rendit au Macy's. Il emprunta le passage au fond du bar, sortit par la porte de derrière et entra chez la Cantatrice. L'établissement n'était pas très

achalandé cette nuit-là. À un tel point que Mason put terminer tôt son quart de travail : on n'avait pas besoin de deux gars à l'étage principal. Il monta au troisième, où Katharos montait la garde, et entra dans une des chambres pour acheter les services de cette marchandise vivante qu'on fournissait chez la Cantatrice.

Katharos était plus familier avec son travail à présent. Il savait reconnaître la plupart des filles, mais il évitait de leur parler. Il y avait Polska, celle qui ne parlait ni l'anglais, ni le français et dont on ne connaissait pas le nom; Mélissa, celle qui avait eu un bébé le mois passé et qui était revenue travailler une semaine plus tard; Andie et Jen, qui vivaient dans la rue et tant d'autres encore.

Katharos eut envie de s'endormir. La nuit était vraiment trop tranquille. Ce fut seulement lorsqu'il ne restait que 45 minutes à sa ronde qu'un peu d'action le tira de sa semi-somnolence.

Il entendit quelques bruits sourds suivis d'un cri qui perça la nuit. D'abord, il n'y prêta pas attention. Puis, il en entendit un second et un troisième. C'étaient des cris inhabituels. Trop douloureux. Ils se faisaient plus forts, plus urgents. Katharos décida d'aller voir ce qui se tramait. Il cogna à la porte d'où avaient semblé provenir les cris. Le silence se fit. Katharos donna deux autres petits coups à la porte. Aucune réponse. C'était mauvais signe. Il tourna la poignée. Elle était verrouillée. En sortant le trousseau de clés, il appela Franz. À bien écouter, Katharos constata qu'il entendait des pleurs derrière la porte. Bien vite, il vint à bout de la serrure et entra dans la chambre.

Devant lui, se trouvait Mason, assis sur un fauteuil. Ses yeux foudroyaient Katharos : il n'était visiblement pas content d'être ainsi interrompu. À ses pieds gisait une jeune femme. C'est elle qui pleurait. Elle faisait dos à Katharos, mais il put néanmoins apercevoir au moins une plaie à son bras et à sa tête. Près de la prostituée, au plancher, Katharos vit du sang. Il en

eut un haut-le-cœur, qu'il ne montra pas. De vifs souvenirs l'assaillaient, mais il se concentra sur la scène qu'il avait devant lui.

Katharos avait vu plusieurs prostituées avec des bleus, des cicatrices et des blessures, mais c'était la première fois qu'il était devant les faits alors que ceux-ci se produisaient. Sans compter que la situation s'avérait délicate puisqu'il n'avait pas devant lui n'importe quel John, mais Mason. Katharos ignorait ce qu'il devait faire. Il eut un instant d'hésitation. Il entendit des pas dans les escaliers et devina que Franz était en train de monter. Alors, l'architecte se ressaisit et jeta un regard sévère vers Mason : « Sors! » Si Mason eut un grognement de mépris, il décida néanmoins d'obéir. Il se leva et marcha lentement hors de la petite salle, s'assurant de garder sur l'indésirable visiteur un œil plein de haine. Quand Mason fut sorti, Franz arriva. Il aida Katharos à relever la fille blessée. Il semblait contrarié et Katharos eut l'impression que c'était pour une raison autre que les plaies ouvertes de la prostituée.

Bien que Katharos l'eût recouverte d'une couverture qui traînait dans la pièce, la jeune femme semblait grelotter et elle pleurait encore. Franz et Katharos prirent quelques moments pour la calmer avant de sortir pour lui permettre de se vêtir correctement. Franz alla chercher quelques pansements pour les blessures. La fille se soigna elle-même. Sa jambe semblait lui faire très mal également : elle prit appui sur Katharos pour descendre les escaliers vers l'étage principal. Katharos n'osait pas essayer de s'imaginer comment Mason s'y était pris pour la meurtrir ainsi. Quand le garde roux et la jeune femme arrivèrent en bas, Mason y était. Katharos sentit le bras de la fille se serrer davantage contre lui. Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit : Mason quitta la Cantatrice.

Dans le salon, Chad était écrasé sur un divan. Il avait l'air absent et ses yeux étaient injectés de sang. Katharos en déduisit qu'il avait dû inhaler quelque chose tout en « montant la garde ». La jeune femme hésitait. Katharos voyait qu'elle ne voulait pas partir : elle avait

les yeux rivés vers la porte par laquelle Mason était sorti quand elle demanda si elle pouvait rester ici quelque temps. Katharos questionna Chad : « Ça te déranges-tu si elle reste ici un bout? » Chad se tourna vers eux, « Mhm? » Il haussa les épaules : « *Whatever man*, comme tu veux. » Katharos aida la fille à s'asseoir sur le second divan et il remonta l'escalier pour retourner voir Franz. Il se rendit compte qu'il n'avait pas même demandé le nom de la blessée. Il arriva au troisième. Franz semblait toujours contrarié. Katharos l'interrogea :

– Qu'est-ce qu'il y a?

– Je sais pas si t'aurais dû faire ça... C'était Mason.

– Pis? Elle criait. Qu'est-ce que j'étais censé faire?

– Je sais pas moi, donner un avertissement.

– Il y avait une mare de sang par terre!

– « Une mare de sang »! T'exagères.

Franz redescendit. Katharos retourna dans la chambre pour aller nettoyer les dégâts. En revoyant le sang sur le plancher, il fut à nouveau envahi par de durs murmures de sa mémoire.

Il devait avoir dix ans. Il avait entendu d'étranges bruits dans la salle de bain. Le petit Katharos était entré sans frapper. Sarah s'était tournée brièvement et avait entrevu son frère. Elle portait un air absent et plein de douleur. « Sors Katharos. » Sa voix était froide, « Ça donne rien que tu sois là. Ça donne rien... Va-t'en. C'est pas important que tu sois ici. Lui aussi est parti. Mais c'est pas important. Je devrais pas trouver ça important : de toute façon, il n'avait pas les yeux verts! Il n'avait pas les yeux verts. C'est pas important qu'il soit parti. Pars Katharos. »

Katharos ne savait pas qui était parti et pourquoi cette personne qui n'avait pas les yeux verts semblait importante pour sa sœur bien qu'elle affirmât le contraire. Le cadet ne se posa pas la question longtemps : il fut rapidement alarmé par autre chose. Il y avait du sang par

terre. Beaucoup de sang. Il releva les yeux du plancher pour chercher la provenance du sang et il aperçut le poignet droit de Sarah, qui avait été entaillé par une lame qu'elle tenait entre ses doigts de gauche.

Le visage crispé de terreur, les dents serrées pour ne pas pleurer et le corps figé, Katharos continuait de regarder sa sœur. Sa petite main tremblante se déplaça derrière lui, comme si elle cherchait une autre main, rassurante, pour la prendre. Mais elle ne trouva que le mur de la porte.

Sarabi jeta les yeux vers lui. Tantôt, ils avaient été vitreux. Maintenant, ils semblaient endormis, engourdis de douleur, las de la vie. Cependant, plus elle observait son frère, plus ils reprenaient conscience. Elle cacha son poignet près de sa hanche, sauf qu'il était trop tard. Katharos savait ce qu'elle cachait. Il avait vu, et ses yeux, qu'il ne pouvait plus retenir, se mirent à se remplir de larmes. Alors Sarah se ressaisit : « Ne pleure pas Katharos. Attends, ne pleure pas. Ça va aller. » Elle se leva, ouvrit la porte de l'armoire de la salle de bain et prit une débarbouillette qu'elle enroula autour de son poignet. « Regarde, je vais guérir. Ne pleure pas. » Mais Katharos, encore tremblant, continuait : de longues lignes salées marquaient ses joues. Sarah voulut les essuyer, sauf qu'elle retint son geste en voyant le sang qu'elle avait sur les mains. Elle ne voulait pas apeurer l'enfant davantage. Elle rinça sa main gauche sous l'eau, puis tint la débarbouillette contre son poignet droit, grimaçant de douleur, en forçant sa seconde main à se rincer également. Elle prit le temps de mieux envelopper son poignet. Ensuite, elle tendit un mouchoir à son frère qui reniflait. Tandis que celui-ci essuyait ses joues, ses yeux et son nez, elle rinçait le plancher d'eau savonnée. Elle l'essuya pour tenter de faire disparaître toute trace du cauchemar que Katharos venait de voir. Elle voulut le prendre dans ses bras, mais se contenta de le rapprocher d'elle, car elle savait son bras droit bien trop faible pour soulever son frère. Elle sentit le petit tout tremblant contre elle. Il l'observait, le visage

relevé vers elle. Apeuré? Méfiant? Fâché? Inquiet? Traumatisé? Elle ne savait lire cette expression qu'elle n'avait jamais lue avant sur les traits de son cadet. Sarah savait qu'elle avait trahi la confiance de ce petit bonhomme qu'elle aimait tant. Les grands yeux bleu-gris qui étaient posés sur elle ainsi faisaient frémir sa conscience. Elle le supplia : « Regarde-moi pas comme ça s'il-te-plaît. Regarde-moi pas comme ça. » Katharos baissa les yeux. Il paraissait si triste que le cœur de sa sœur se déchira davantage. Elle se recula un peu, pour mieux le voir, posa sa main gauche sur la joue de son frère et lui dit : « Sois pas triste comme ça. Je ne le ferai plus. Je te promets de ne plus jamais refaire ça si tu promets de ne pas le dire à Papa et Maman. » Les yeux de Katharos étaient ouverts bien grands. Un silence suivit. Katharos hésitait, ne sachant s'il était plus important d'alerter Papa et Maman ou de prévenir d'autres coupures de poignets. Finalement, il capitula et acquiesça : il acceptait le pacte. Il savait que sa sœur tenait ses promesses. Si elle promettait, elle ne le ferait plus. Elle avait bonne parole.

Maintenant, Katharos avait grandi. Il était plus vieux. Il devinait désormais qui était ce gars qui n'avait pas les yeux verts : un ex-amoureux, un lâche, un con. Quelqu'un qui avait blessé Sarabi, qui lui avait fait de la peine à tel point qu'elle avait voulu s'en ouvrir les veines. Et, tandis qu'il essuyait le plancher, il revoyait sa sœur, qui avait posé les mêmes gestes que lui.

Chapitre 6 – Bon chien.

Le samedi matin, Katharos s'éveilla au son de trois coups contre sa porte. Sa tête élançait et il se demandait qui pouvait bien cogner chez lui si tôt le matin. Un coup d'œil vers le réveille-matin lui permit de constater qu'en fait, il était trois heures de l'après-midi. Les yeux encore lourds de sommeil, il se traîna hors de son lit. Une bouteille de rhum à moitié vide était ouverte près de sa table de nuit. En passant devant le miroir de la salle à manger où se trouvait l'entrée, Katharos ne regarda pas sa gueule rousse. Un peu plus alerte, Katharos espérait que ce n'était pas Shawn qui venait lui reprocher ses actions de la nuit passée.

Il avança lentement, s'assurant de ne pas pouvoir être vu par la fenêtre. Il entendit une voix forte mais certainement pas menaçante et la reconnut tout de suite. C'était Christophe : « Katharos? » Christophe cogna pour la troisième fois. Katharos, les yeux fermés, la tête appuyée contre le mur près de la porte, baignait dans l'incertitude. Devait-il ouvrir? S'il ouvrait, Christophe verrait sa tronche pas rasée, il sentirait l'alcool autour, il demanderait pourquoi il dormait encore à cette heure.

De l'autre côté de la porte, Christophe attendait. L'espérance d'une réponse s'éteignait peu à peu, submergée par de la tristesse, dans ses yeux. Pourquoi Katharos n'ouvrait-il pas? Christophe savait pourtant que son ami était chez lui. De la fenêtre, il avait aperçu une paire de souliers à l'intérieur : un à l'envers et l'autre retourné. Katharos avait dû les enlever à la hâte la veille. Il portait presque toujours ces souliers-là. Partout où il allait, il les portait et, par conséquent, il ne pouvait pas être sorti. Christophe compta 60 secondes dans sa tête, pour laisser encore un peu de temps à Katharos. Dormir tard (très tard!), ça arrivait, peut-être Katharos n'avait-il simplement pas eu le temps d'arriver à la porte.

Depuis le temps que ces deux-là se connaissaient! Ils étaient devenus amis au secondaire grâce au volley-ball. À l'époque, Katharos était court et avait des cheveux plus longs, souvent échevelés. Christophe, qui était un peu plus vieux, avait pris sous son aile ce garçon au regard perdu, aux commentaires parfois mordants de sarcasme et à la voix déjà rauque, qui savait faire rire les gens avec ses blagues ou les faire réfléchir avec ses histoires. On le trouvait étonnement articulé pour un jeune adolescent. Christophe, lui, avait éventuellement appris que c'était de sa sœur que Katharos détenait ses habiletés.

L'étudiant senior s'était vite attaché à ce drôle de petit roux qui se prenait pour un délinquant en fumant ses cigarettes et qui passait des heures à redessiner des plans de maisons, parce qu'il rêvait déjà d'être architecte. Christophe, qui était enfant unique, le considérait comme un véritable petit frère. Katharos et Christophe s'étaient épaulés quand l'un avait une peine d'amour ou que l'autre s'était cassé la jambe dans un accident de motocyclette. Ils avaient échangé des rires, ils avaient partagé leurs souffrances, et ils s'étaient toujours encouragés à foncer pour atteindre leurs rêves, leurs buts. Quand il voyait l'ombre du chagrin planer sur le visage de Katharos, Christophe trouvait n'importe quel moyen de lui changer les idées; faire le clown en dansant au rythme d'une chanson du moment; l'amener jouer une partie de volley, faire grimper sur son épaule l'écureuil qu'il avait apprivoisé un été; par exemple. Et quand il voyait que la tristesse ne pouvait être atténuée par le rire ou les distractions, Christophe s'assoit à côté de son ami et laissait le silence parler. En bon petit frère, Katharos cherchait tous les moyens d'arriver à bout des nerfs de Christophe que ce soit en faussant une chanson haut et fort ou en enfonçant répétitivement son doigt contre l'épaule du grand bonhomme. Chaque fois, il ne parvenait qu'à faire rire sa cible ou à en tirer un léger coup de coude bien mérité. En bon grand frère, Christophe avait parfois agrippé l'adolescent par le chandail pour

l'extirper de force de certaines bagarres pour que Katharos n'ait pas à écoper d'un œil au beurre noir ou d'un poignet cassé une nouvelle fois.

Le jour où Christophe avait obtenu son permis de conduire, il avait soupiré en disant qu'il aurait aimé que son père, qui était mort cette année-là, ait pu être là pour le voir. Un peu plus tard, Katharos était arrivé avec une grande fausse moustache, un vieux chapeau et un cigare. Il était monté dans le véhicule en disant : « *Good job*, cher fils! Ce soir, on boira du champagne! » et, bien sûr, Christophe n'avait pu que sourire. Tous deux avaient conclu le pacte de ne pas entrer l'un chez l'autre tant qu'ils vivaient chez leurs parents. Si Christophe avait adhéré à cet étrange marché, c'est parce qu'il savait que Katharos appréhendait généralement qu'on rencontre ses parents. Christophe, qui savait à quel point un divorce pouvait être pénible pour une famille, se montrait compréhensif. C'était l'époque des ballades en voiture avec les vitres baissées, des devoirs que Katharos faisait à la hâte le matin dans l'autobus et des soirées où il semblait que Christophe faisait danser toutes les filles de l'école alors que Katharos avait du mal à oser en inviter même une; bref, le temps qui sert de prélude à l'âge adulte. L'adolescence, avec son goût pour l'adrénaline, son jeu de drames et ses moments de joie et d'insouciance.

Aujourd'hui, Katharos était aussi grand que lui; sa coupe de cheveux était plus courte et pouvait avoir de la classe quand il s'en occupait; il ne vivait plus chez ses parents, il racontait rarement des blagues ou des histoires et son regard avait durci, mais Christophe ne pouvait s'empêcher de voir en lui son protégé d'autrefois. L'étudiant en médecine se demandait pourquoi tant de distance était survenue entre eux durant les deux derniers mois. Il fouillait en lui pour tenter de se souvenir s'il avait pu faire quelque chose qui aurait offensé son ami, mais il ne trouvait rien. Il savait que Katharos, qui travaillait comme architecte depuis plus d'un an, n'aimait pas tellement son emploi : il aurait préféré être son propre patron et être plus libre

dans ses créations architecturales. Est-ce que la pression d'un emploi moins plaisant pouvait être assez pour l'éloigner autant? Cela devait faire sept fois que Christophe laissait des messages sur le répondeur de Katharos et il ne comptait plus les textos sans réponse qu'il lui avait envoyés.

Christophe leva les yeux vers la porte, comme s'il pouvait deviner que Katharos était de l'autre côté. Il attendit encore une minute. Puis, voyant que la porte ne s'ouvrirait pas, il soupira, déposa quelque chose à l'entrée et fit demi-tour la tête basse. Il avait compris le message. Si Katharos voulait de l'espace, il lui en laisserait. Christophe n'était pas de ceux qui cherchent à s'imposer. Tout de même, il se retourna une fois, espérant peut-être que la porte fermée se soit enfin ouverte, mais elle était close. Il faisait chaud dehors et pourtant, Christophe croisa les bras contre sa poitrine comme s'il cherchait à se réchauffer. Après un instant d'hésitation, il releva la tête, se mit à marcher plus vite et passa son chemin.

Quand, de l'intérieur, Katharos entendit derrière la porte des pas qui s'éloignaient, il attendit encore six minutes et ouvrit lentement la porte. Sa tête continuait à le torturer et la lumière du jour se heurta contre ses yeux pour provoquer un nouvel élan. Devant lui, il y avait un grand café. Exactement ce dont il avait besoin... Il en prit une gorgée. Un léger goût de chocolat vint effleurer ses papilles gustatives. Christophe était vraiment un frère!

Et lui, était-il un lâche? Katharos fut tenté de texter Christophe pour le remercier. Après tout, si ce dernier lui demandait comment il savait que le breuvage venait de lui, Katharos n'avait qu'à répondre que personne, sinon Christophe, ne savait qu'il préférait les mocaccinos aux cafés ordinaires. Katharos était reconnaissant, mais il n'envoya rien. Un texto pouvait mener à une conversation : à plus de questions et il n'avait pas envie de répondre à des interrogations pour lesquelles lui-même n'aurait probablement pas de solutions. Il se sentit hypocrite en avalant la dernière gorgée de ce que Christophe lui avait apporté.

Ce soir-là, il n'avait pas à aller chez la Cantatrice. Il s'y rendit quand même. Dehors, l'air s'était rafraîchi : il faisait presque froid. En arrivant au Macy's, Katharos passa devant Jo, le fils de Harry. Celui-ci portait un chapeau. Il sifflait en passant le balai. Katharos le salua en marchant vers le passage arrière. Il monta au troisième pour voir si Franz viendrait prendre un verre avec lui. En chemin, il croisa une des prostituées qui l'accosta : « *Hey! My John just left... Wanna come with me for a while?* » Katharos refusa l'offre. Il ne voulait pas d'un corps avec qui dormir : il voulait l'élixir aux soucis, il cherchait un compagnon avec qui boire. Katharos, secouant la tête, se souvint de la soirée où plus d'une fille lui avait mentionné le nom John et lui, était allé idiotement dire à Chad qu'il trouvait bien surprenant que tant des gars qui venaient s'appelaient John. Katharos avait vite compris, entre les rires moqueurs de Chad, qu'un John c'était n'importe quel « client ».

Rex était au troisième, il avait vu Franz dans la cuisine quelque temps avant de monter. Katharos redescendit. Or, en arrivant à l'escalier qui menait à l'étage principal, il entendit une voix familière. Vanessa. Il crut rêver : on aurait dit que sa voix était inquiète. Il remonta une marche pour ne pas être vu. Elle débattait de quelque chose avec Shawn : « Non, non j'te jure. C'est tout ce qu'il m'a donné. » Katharos la sentait vulnérable. Shawn ne semblait pas du même avis, sa forte voix autoritaire résonna dans la salle : « Tu mens! Où est le reste de l'argent, salope? » Les mots se bousculaient en Vanessa, elle était maladroite, elle parlait trop rapidement : « J'ai rien d'autre! C'est tout ce qu'il avait, y a rien donné d'autre! J'te jure! » Malgré lui, Katharos se demandait si c'était réellement la Vanessa qu'il connaissait qui parlait ainsi, sans maîtrise de soi, hésitante et fragile. Curieux, il pencha légèrement la tête; juste à temps pour apercevoir le regard suppliant de Vanessa et la puissante gifle qui fut la réponse de Shawn. Il laissa une marque cuisante sur ce visage qu'il jugeait faux, trompeur et sournois. Les yeux de Katharos s'agrandirent et il remonta silencieusement au deuxième. Après avoir

attendu que la tempête se soit calmée, Katharos ouvrit la porte des escaliers avec bruit et descendit. Quelques secondes plus tard, il était au Macy's.

Il avait déjà bu quelques verres en compagnie de Franz et Zyan lorsque Vanessa fit irruption dans le bar. Elle était parée d'arrogance et de maquillage. Katharos savait désormais que tout cela n'était qu'une façade, une mascarade : elle n'était pas aussi forte et froide qu'elle ne le laissait paraître. D'accord, on ne voyait plus la marque de la gifle sur sa joue; néanmoins, Katharos vit que sa démarche n'était pas aussi assurée que d'ordinaire... ou peut-être ne l'avait-elle jamais été et l'architecte avait-il seulement négligé de le remarquer, trop captivé par le charisme magnétique de Vanessa. Elle commanda une bière.

Le lendemain, Katharos arriva à 11 heures du soir : il ne commençait que dans une demi-heure. Assis sur le divan de la Cantatrice, Katharos sursauta en apercevant l'ombre de quelqu'un qu'il n'avait jamais vu avant. La jeune fille était reculée contre un mur. On eût dit qu'elle cherchait à ne pas se faire remarquer. Ses cheveux d'ébène tombaient dans son visage pour en couvrir la moitié. Son regard était fuyant. Shawn entra soudain dans la salle. Sa voix rude s'adressa à celle que Katharos ne connaissait pas : « T'es encore là Jade? » Un murmure à peine perceptible lui répondit : « J'attends Van. » Sans plus s'intéresser à elle, Shawn monta à l'étage. Quelques minutes plus tard, ce fut Mason qui se pointa chez la Cantatrice. Jade reçut un sourire mauvais en guise de salutation : « *So, are we turning out today honey?* » La brute riait en s'avançant vers le salon pour prendre place sur le second divan, s'assurant d'ignorer Katharos pour souligner qu'il avait une dent contre lui. Katharos se fichait de cette crapule, mais il fut pris de pitié pour Jade, qu'il avait vu frémir à la vue de Mason. Les bras serrés l'un contre l'autre, la tête penchée, elle gardait le silence.

Katharos l'observa. Elle ressemblait presque à Sarah avec ses cheveux sombres et droits. Elle avait la peau pâle comme elle et elle avait l'âge qu'avait Sarah lorsque celle-ci survenait dans les rêves de Katharos. Jade. Tellement jeune. Le balafre ne dissimula pas son regard qui fixait la fille devant lui. Celle-ci posa les yeux à terre, craintive, ou gênée, peut-être. Avait-elle honte d'être dans un lieu comme celui-ci? Était-elle simplement intimidée par le regard appuyé et dur de Katharos? Le garde de sécurité ne le savait pas. Il se contenta de tourner la tête et regarder ailleurs. Où était Vanessa? Il ne le savait pas non plus.

Vanessa. Katharos se demanda ce qu'elle avait bien pu dire à Jade pour la convaincre de travailler ici. C'était une chose de convaincre un homme déjà séduit par le mystère, de devenir un garde de sécurité, avec un bon salaire. C'en était une toute autre de persuader une jeune fille de vendre son corps. Katharos s'approcha de Jade. Il eut toute la misère du monde à ne pas lui parler. Qui était-elle? Pourquoi était-elle venue travailler pour Shawn? Était-elle venue d'elle-même ou avait-elle parlé à Vanessa? Depuis quand était-elle arrivée?

Katharos fit encore un pas en direction de Jade, puis recula en constatant qu'elle avait dans les yeux une lueur d'inquiétude. Elle semblait fragile, alarmée. Katharos ne voulait pas lui faire peur : il était là pour assurer sa sécurité. Il fit un petit hochement de la tête pour signaler qu'il garderait ses distances. Katharos mit sa main gauche dans la poche qui contenait son briquet. En s'allumant une cigarette, il surprit le regard de Mason, qui guettait Jade avec malice. Il fixait la fille comme si elle avait été un butin à piller, une proie à croquer. Faisant un pas vers l'avant, Katharos, qui souhaitait protéger celle qui ressemblait à sa sœur, s'apprêtait à remettre Mason à sa place. Ce ne fut pas nécessaire : Mason détourna le regard pour plonger la main dans son sac et en tirer un sandwich. Il planta ses crocs dans les deux tranches de pain avec les yeux droit dans ceux de Katharos. Bien vite toutefois, il se tourna vers autre chose. Vanessa venait d'entrer dans la salle.

Visiblement, la prostituée en chef – ou la *bottom bitch* comme on l'appelait ici – s'était de nouveau affublée de son masque d'impertinence. Elle n'affichait aucune trace de l'insécurité qu'elle avait montrée hier. En arrogante impératrice, la reine de la Cantatrice arpena la pièce. Elle regarda de haut Mason et son sandwich, de même que Katharos et sa cigarette. Elle s'approcha de Jade, lui murmura quelque chose et toutes deux montèrent l'escalier. Mason ricanait, Katharos frissonnait. Quinze minutes plus tard, Vanessa redescendit. Elle se dirigea droit vers Katharos.

La femme serpentait autour de lui. Vanessa s'approcha tout près de Katharos pour lui souffler à l'oreille : « J'aurais quelque chose à te demander. » Katharos avait beau savoir que Vanessa n'était pas sans failles, il sentit son cœur battre. Il se souvint du soir où il avait vu Vanessa chuchoter quelque chose à l'oreille de Shawn. Il se souvint de la jalousie qu'il en avait éprouvé. Il se souvint de l'adrénaline qui l'avait habité à ce moment-là, comme maintenant. Voilà que c'était à lui d'entendre le murmure de la voix de Vanessa. Katharos brûlait de nervosité : qu'allait-elle lui demander? Il ne laissa rien paraître sur son visage. Il conserva un visage posé. Il feignit l'indifférence. Vanessa recula, comme pour examiner sournoisement une victime. Sa langue claqua pour faire résonner sa voix dans le silence de Katharos : « Jade vient d'arriver, tu le sais déjà. D'habitude, on la vendrait vierge. Ça vaut plus. Mais celle-là a l'air d'avoir peur. Un peu trop. On veut pas l'envoyer dans la rue tout de suite. Elle va commencer ici. Nouvelle, un peu jeune, trop nerveuse... On s'est dit qu'elle aurait besoin de... pratique. » Katharos ne put dissimuler sa surprise. Il avait bien deviné que Jade était nouvelle, mais il ne savait pas que c'était sa première journée chez la Cantatrice.

Il ne répondait pas. De toute manière, il n'y avait pas eu de question. Vanessa attendait néanmoins. Katharos comprenait la proposition. Il ne pouvait pas accepter. Il devait dire non. Voyant qu'il hésitait, les yeux de la femme s'allumèrent d'un éclat presque jaune tant il brillait.

Elle siffla son dédain entre ses dents : « Viens pas jouer aux héros de moralité, Kay. J'te demande une petite faveur, rien de gros, et c'est pas que'que chose de trop trop difficile quand même. Penses-y un peu! » Sauf qu'elle ne lui laissa pas le temps d'y penser : sa voix résonna haut et fort, avec une cruelle insensibilité qui ressemblait à de la dérision : « De toute façon, c'est pas grave. Si toi t'as pas envie de monter je peux ben envoyer Mason ou Shawn au lieu. » Mason, à l'autre bout de la pièce, se tourna vers eux en entendant son nom. Il n'avait pas perdu un mot de la conversation et Vanessa avait certainement capté son attention. Katharos savait que Mason lui, monterait sans hésitation. Il se rappela la mare de sang. Il se rappela la méchanceté qui avait poussé sur le visage de Mason quand il s'était vu interrompu. Les pensées filaient à toute allure en Katharos : il savait qu'il avait à peine quelques secondes pour prendre une décision. Il songea à Shawn et à la gifle que ce dernier avait administrée à Vanessa. Il songea au froid qui était en Shawn, qui pouvait administrer une cruelle correction à n'importe qui, sans hésitation. Katharos revit en pensées le regard fuyant de la nouvelle arrivée, puis sa réaction face à Shawn, son air effrayé en entendant Mason. Il revit les cheveux droits de Jade qui tombaient comme ceux de Sarah. Il repensa au visage de cette fille égarée, qui cherchait partout l'évasion.

Les yeux bleu-gris du balafre sérieux soutenaient, avec dureté, ceux de Vanessa. Elle ouvrit la bouche pour interpeller Mason, ou Shawn, peut-être. Katharos l'arrêta d'un geste ferme de la main. La bouche ouverte de Vanessa se referma en sourire narquois. Elle fit un demi-cercle autour de Katharos. Avec insolence, elle posa le revers de son auriculaire sous le menton du jeune homme en effleurant sa cicatrice. Elle chuchota un « merci » du ton qu'on emploierait pour dire : « Bon chien. » Katharos repoussa la main trop audacieuse d'un bras impatient et irrité. Jamais il ne se laisserait traiter comme un animal docile. Il s'avança vers

l'escalier. « La porte quatre du deuxième, Kay. » Comme Katharos détestait cette voix perfide qui était déjà derrière lui.

À chaque marche sur laquelle il posa son pied, Katharos avait l'impression que quelque chose allait éclater en lui. Monter à contre-cœur. Monter, monter. Sentir ses doigts trembler. Voir, du coin de l'œil, le regard de Vanessa qui le guettait. Monter, monter. Sentir son ventre se serrer. Monter monter. Sentir le sang dans ses veines voyager trop vite. Essuyer une goutte de sueur près de ses tempes. Monter monter. Ouvrir la porte du deuxième étage. Prendre une gorgée du flacon de rhum qu'il portait dans son veston, se sachant hors de portée des yeux de la pièce qu'il venait de quitter. Marcher, marcher. Apercevoir la porte de la pièce où se trouvait Jade. Avoir l'idée insensée qu'il aurait dû compter chacune des marches qu'il venait de gravir. Avoir l'envie pressante de courir en bas, puis se ressaisir en se souvenant des yeux étincelants de Vanessa, du regard dégoûtant de Mason et du poing menaçant de Shawn. Il ne fallait pas que Vanessa mette sa menace à exécution. Jade n'accepterait sûrement pas que Mason l'approche ou peut-être simplement, était-ce Katharos qui ne supportait pas l'idée que Mason puisse toucher, même du bout des doigts, cette fille qui lui semblait si vulnérable. Cette fille qu'il voulait protéger. Jamais non plus, il ne se le pardonnerait s'il venait à être la cause d'une rencontre entre la bague de Shawn et le visage de Jade. Marcher, hésiter, marcher. Avoir envie de crier. Marcher, encore, et ne plus savoir quoi penser. Katharos cogna. Le visage de Jade parut dans l'entrebâillement de la porte.

Chapitre 7 – Le noir du ciel

Devant lui, Harry, le vieux barman, semblait légèrement étonné. Katharos, toutefois, se fichait de ce que le barman pouvait penser. Pourquoi avait-il choisi de venir se saouler seul chez Macy's? Katharos ne s'était pas même posé la question. Peut-être était-il simplement trop fainéant pour chercher un autre endroit. Il était encore tôt dans l'après-midi. Katharos était le seul client de Harry. Le bar était-il même ouvert? Le jeune homme commanda verre après verre. Or, rien n'était suffisamment fort pour lui permettre d'oublier sa lâcheté de la nuit passée. Pourquoi n'avait-il pas parlé? Pourquoi n'avait-il pas répliqué avec force contre la suggestion de Vanessa? Pourquoi manquait-il d'autorité?

Quand il commanda un scotch, le barman lui demanda s'il était bien certain de vouloir un autre verre. Kay laissa tomber son poing sur le bar : « Oui, je suis certain. Franchement. Je peux payer. J'ai de l'argent. » Katharos abattit quelques billets sur le comptoir. Harry répondit que ce n'était pas ça : seulement il se demandait si Kay ne voulait pas finir le verre qu'il avait dans les mains avant d'en prendre un nouveau. Le grand roux roulait des yeux en répondant d'un chuchotement : « Franchement. Oui, je vais boire les deux. Pff. Franchement. »

Chad entra sur ces entrefaites. Katharos lui tendit son second verre. Chad le prit en le cognant contre celui de Katharos : « Mon père disait toujours que plus on boit, plus ça va! » Katharos, les yeux dans le vide, répliqua : « Mon père disait toujours que ma mère c'tait une maudite folle. » « Kay, les filles sont toutes folles », soupira Chad.

Pas toutes, songeait Katharos. Il se souvenait du visage craintif de Jade. Il se souvenait... se souvenait qu'en sortant de la chambre, il avait posé les yeux sur la table de nuit où Jade avait laissé traîner le contenu de son sac à main. De la monnaie, un rouge à lèvres, une

carte de santé... Il avait lu la date de naissance. Elle avait 16 ans. Jade avait 16 ans! Un an de moins que Sarah. Comment le croire? 16 ans... 16 ans... 16 ans! Qu'avait-il donc fait?!

Katharos enfouit sa tête entre ses grandes mains. Harry se leva pour aller aux toilettes. Katharos se passait les doigts sur le visage, comme pour tenter d'effacer les images qui passaient malgré lui en sa mémoire. Il se tourna soudainement vers Chad, les yeux agrandis, pleins de cet accablement qui provoque le désespoir. Il saisit Chad par le col en le pressant : « T'as-tu de l'*ecstasy*? De l'*ecstasy* Chad? » Il le secoua et la casquette de ce petit éberlué en tomba par terre. Il le relâcha. Chad sortit des comprimés de ses poches. Katharos lui tendit quelques billets. Était-ce suffisant, ou Chad redoutait-il seulement la poigne solide de Katharos? Toujours était-il que l'échange fut fait et Katharos sortit, avec son verre d'une main et une pilule de l'autre.

Il marchait au hasard dans les rues. Vite, l'urgence le faisait marcher plus vite, sans qu'il ne sache pourquoi. Il vida son verre et le jeta par terre où il éclata en morceaux. 16 ans! Dans la poche de son veston, son téléphone vibrait. 16 ans! Katharos n'avait pas envie de voir qui le contactait. La rage au cœur, il s'empara du cellulaire et le fracassa contre le mur de brique de la maison devant laquelle il passait. 16 ans! Il laissa mollement tomber les restes du téléphone. 16 ans... Il marcha, marcha loin, sans savoir où il était. 16 ans! Les yeux vides de l'homme cherchaient quelque chose. Quoi? 16 ans! Il plongea la main dans la seconde poche de son veston, tira son flacon et en prit une gorgée pour avaler le comprimé de Chad.

Bientôt, un tourbillon d'ombres se fit en lui. Les muscles de sa mâchoire se serraient malgré lui. Katharos ne comprenait pas pourquoi il ne ressentait pas le *high* et l'extase qui avaient rendu célèbre la drogue qu'il venait de consommer. Il était alerte, mais il voyait que le ciel, empreint de noirceur entre ses nuages de rayons et ses oiseaux qui roulaient sur le dos, avait perdu son soleil. Katharos voyait. Il voyait des yeux rouges. Il voyait un corps, une mer

à traverser. Non, des yeux noirs, des cheveux, sombres droits. Puis, oui, non, c'était bien ça? Jade, le regard accusateur, transparent sur le regard emplis de douleur de sa sœur. Sarabi, Jade. Jade, Sarabi. Sarah, Sarabi. Il voyait l'accusation et la douleur. Il aurait dû... Il n'aurait pas dû... Il aurait pu... Sa sœur crie son nom, mais c'est la voix de sa mère qu'il entend. Les visages de sa sœur et de Jade se mêlent et leurs voix aussi. « Kay... » « J'ai mal! » « Tu voulais pas me protéger? » « As-tu marché sur les roses Katharos? » Sauver Sarah. Épargner Jade. Protéger... qui déjà? 16... non 17. 17 corbeaux qui planent et croassent dans la nuit. Jade pleure. Sarah se sauve : « J'ai peur, j'ai peur. » Qui est qui? Voilà les voix qui reprennent : « Aide-moi. » « Lâche. » « Déçue. » « Monstre. » « Pourquoi? Pourquoi?! » « Katharos!!! »

Il se bouche les oreilles et hurle dans la rue. « Ahhhhhh! » Le rugissement ne fait pas taire les yeux qui brillent d'effroi. Ces yeux qu'il voit. Qui parlent sans rien dire. À côté de lui, les passants s'éloignent. C'est Mason qui s'élanche avec ses dents sorties. C'est la bague de Shawn qui tombe par terre à côté de son cellulaire. Jade revient. Sarah est assise dans la poussière. Jade est recroquevillée dans l'ombre. Lui sent la chair de poule le prendre. Il n'a pas faim, mais sa gorge est toute asséchée. Il se dit qu'il a soif. Il a soif d'alcool.

Katharos entra là où on vendait de l'alcool. Pas assez d'argent. Il avait presque tout donné... pour payer Jade. Pour payer Chad. Il ressortit avec les deux seules misérables bouteilles qu'il avait pu se procurer et jeta son portefeuille aux poubelles : « Cochonnerie inutile! » Il but la première, la plus petite, en marchant aléatoirement dans les rues. Le noir infernal continuait de faire reluire deux yeux brillants comme du sang. Le sang, il en avait vu par terre un jour.

Il se laissa choir au sol, la deuxième bouteille entre les mains. Confusion, images embrouillées et âme empoisonnée, que faire maintenant? Tout fait mal quand on perd Jade

parce que Sarah est partie. Écœuré, Katharos brisa la bouteille au sol. Assez, assez. Il sombra dans la noirceur complète.

Combien de temps resta-il ainsi, inconscient sur le trottoir? Il ne le savait pas. Au réveil, il était tout mouillé, mais sa gorge était si sèche qu'il avait l'impression que sa langue allait tomber en cendres contre ses dents. Il regarda autour et vit un trou d'eau. Il avait plu, certainement. Katharos approcha sa main de l'eau brune pour s'y abreuver. Près de là, deux adolescents sur des planches à roulettes glissèrent devant en se moquant de lui. Quelques minutes plus tard, un des planchistes revint vers Katharos : de la pitié remplaçait à présent la moquerie qui avait été dans les yeux de l'adolescent. Il hésita, puis se pencha vers Katharos pour lui donner une boisson gazeuse qu'il avait dans son sac à dos. Katharos le regarda dans les yeux. Il voulait dire merci, mais il ne put que grogner. Le jeune garçon, inquiet, se retourna et roula vite pour quitter les lieux. Katharos but la liqueur pétillante.

« Tu bois dans les trous d'eau Katharos! » pensait-il, découragé : « Tu es pire qu'un animal. Tu fais peur aux jeunes, Katharos. T'es rien qu'un *creep*! T'es allé voir Jade *man*, t'es dégueulasse. Dégueulasse! » Il prit la résolution de ne plus s'alimenter, ni de s'abreuver. Il n'y avait pas de porte de sortie. Kay n'avait plus envie de se battre pour... pour qui? Il ne voulait plus de cette vie. Il attendit que passent les heures. Que vienne le sort. Il dormit peu. Le deuxième jour, la douleur qu'il ressentait était insupportable.

Dehors, le soleil plombait sur les piétons. Des billes de sueur roulaient dans le dos de Katharos et pourtant, son corps tremblait comme s'il faisait froid. Le jeune homme peinait à garder les yeux ouverts. Sa tête lui semblait pleine d'aiguilles. Il avait mal, mais il ne pouvait définir cette douleur qui s'emparait de son être et qui prenait ses pensées en otage. Il ne pouvait réfléchir à rien d'autre qu'au mal et à un assèchement toujours plus douloureux de la gorge. Il avait soif, mais il refusait toujours de boire. Il avait faim. Il ne voulait pas manger. De toute

façon, il n'avait pas d'argent sur lui, il ne pouvait rien s'acheter, ne fût-ce qu'une simple bouteille d'eau. Tout cela lui importait peu à présent. Il n'avait pas envie de se lever. Pas même envie de quêter à boire. Pas envie de vivre. Il ne pouvait plus rien faire, sinon faire peur aux passants, apparemment.

Les corps défilaient depuis des heures. Des trapus, de longues perches, des cheveux frisés, des cheveux en chignon, des yeux trop maquillés, des chapeaux trop sérieux : les gens passaient sans regarder, ignorant ou feignant d'ignorer l'inconnu sur le trottoir. Le rythme de la ville était rapide; les fourmis retournaient au nid; les pas se pressaient devant lui. Parfois, quelques curieux le regardaient sans rien dire. La plupart fixaient un point d'horizon ou gardaient l'œil sur un écran. Personne ne s'intéressait à lui et c'était mieux ainsi.

Puis vint une femme vêtue du bleu d'un ciel sans pluie. La dame n'avait pas l'allure des autres passants. Elle n'avait ni d'urgence dans son pas, ni de sérieux dans les yeux. Le regard posé, le pas lent, elle prenait le temps d'observer les choses autour d'elle : le ciel qui commençait à perdre ses couleurs, le vent de soirée qui venait chatouiller une mèche de ses cheveux, le petit garçon qui tenait la main de sa maman en marchant; alerte et calme, elle captait tout. Elle vit Katharos. Elle traversa la rue pour aller vers lui.

Tout près de l'homme, elle glissa sa main dans son sac à main. La voix enrouée et sèche de Katharos parla pour la première fois depuis longtemps : « Je ne veux pas d'argent. » La dame s'accroupit au sol et le regarda. « Mon pauvre, tu as la voix toute brisée. As-tu soif? » Il ne répondit pas. Elle se remit à fouiller dans son sac pour en sortir un jus d'orange. Elle ouvrit la paille pour lui. Katharos avait envie de repousser le jus, mais c'est à peine s'il avait la force de lever son bras. Résigné, il accepta de boire le contenu de cette petite boîte de carton. Quand elle vit qu'il en avait bu près de la moitié, la dame eut un léger sourire : « Voilà, c'est mieux comme ça. » Intrigué, Katharos la guettait, sans parler. La tranquillité de cette femme le

fascinait. Elle n'avait pas la lassitude anxieuse des gars au bureau, le froid agité des compères de Shawn, l'air nerveux et l'urgence des piétons; elle portait la quiétude d'un croissant de lune qui se lève sur un soir de solitude. Son regard était doux, mais étrange : elle posait les yeux sur Katharos avec affection, comme si elle le connaissait : « Comment tu t'appelles? » Il lui donna son nom. Le sourire de la dame était serein et sa voix mélodieuse : « Courage Katharos. Il faut garder espoir. » Katharos comprenait qu'elle se voulait encourageante, mais il avait perdu tout ce qui aurait pu allumer en lui l'espoir. Sa voix, plus abreuvée, parlait mieux, bien que les mots fussent lents et rauques :

– Pourquoi espérer? Il n'y a pas de lumière. Juste des ombres dans le monde.

– Mais il n'y a pas d'ombre sans lumière.

– Pff. Peut-être qu'il y a de la lumière autour. Loin. Pas en moi.

– ...Pourquoi tu dis ça?

– Je vois rien que du noir autour de moi.

– Tu n'as pas d'amis?

– Il y avait quelqu'un. Il aurait pu m'aider. Oui. J'avais un ami. Mais je l'ai fait partir.

Je ne voulais pas l'écouter. Y a des amis comme ça : ceux qui ont bon cœur, qui sont sincères; ceux qui disent la vérité, même juste dans leurs yeux. Ceux qui la disent même quand ça fait mal.

– Et tu ne voulais pas connaître la vérité?

– Oh, je la savais déjà. Je la connais la vérité. Je savais que c'était mal ce que je faisais.

Je savais que ça ne changerait rien de faire ce que je faisais. J'avais quand même mal. Je n'oublierai jamais. Les gros *trips* intenses, l'alcool, la drogue, les femmes, les batailles, l'argent, ça change rien. Ça ne me redonnera pas ma sœur.

La dame n'avait pas montré dans son visage cette espèce de compassion crispée lorsqu'il avait mentionné sa sœur : Katharos détestait cette expression de malaise qu'il lisait sur tous les visages qui entendaient parler de la mort de sa sœur. La dame n'avait pas eu ces traits tendus qui disaient : « Comme tu as dû souffrir! Pauvre petit! Je comprends, mais vois-tu, je ne peux rien faire. » Au contraire, la dame avait, empreinte au fond du regard, une sympathie qu'il n'avait vue qu'une fois auparavant, chez Christophe. Katharos devina que, comme son ami, cette dame avait connu de grandes épreuves dans sa vie. Il y avait dans ses yeux une compassion douce et un je-ne-sais-quoi de lumineux qui rappelait à Katharos la lumière qui passait sur les feuilles d'arbres, portée par les elfes de Sarabi. Alors, sans trop savoir pourquoi, il termina son jus d'orange et décida de raconter son histoire à la dame.

Chapitre 8 – Même dans l'ombre

« J'avais onze ans quand ma sœur est morte. Elle s'appelait Sarabi. Mais tout le monde l'appelait Sarah, même moi. Sarabi, ça veut dire mirage en Swahili. Et sa vie est passée comme son nom : brève, fuyante, passagère. Belle malgré tout, mais elle s'est terminée avec un choc, comme les mirages : celui qui brise l'illusion et qui réveille brutalement, sans avertissement. J'étais dehors quand c'est arrivé. J'ai couru vers la maison en entendant ma mère crier. Quand je suis entré, elle criait encore. Mon père tenait dans ses bras le corps inanimé de ma sœur, comme dans les films où un chevalier porte une princesse sans connaissance qu'il vient de sauver. Sauf que ma sœur, si elle était en détresse, ne pouvait plus être sauvée. Son visage était blanc et il y avait dans son cou une marque creusée. Ma sœur s'était suicidée. Et moi je ne peux plus voir ces films de demoiselles en danger, qui sont sauvées par des princes, des chevaliers ou des hommes courageux. Je déteste le temps d'Halloween : je ne peux pas passer devant les maisons décorées d'un corps pendu dans un arbre ou de pierre tombales bordant les entrées. J'avais 11 ans. Il faisait beau dehors et moi j'aurais voulu qu'il fasse noir. J'aurais voulu qu'une tempête se mette à tout briser. Quand j'ai vu le corps de ma sœur comme ça, je pense que je savais, mais sans pouvoir comprendre encore tout à fait ce qui se passait, je me suis sauvé en courant. J'ai entendu ma mère crier mon nom, mais je me suis mis à courir plus vite. Je courais, courais. Je courais vers la cabane dans la forêt, derrière chez nous. Je rencontrais toujours ma sœur là. Je ne sais pas ce que j'espérais en courant vers là. La revoir peut-être : pour me réveiller de ce mauvais rêve et qu'elle me console et me dise que tout allait bien se passer : que j'avais juste rêvé. Ou peut-être que j'espérais une note qui m'expliquerait ce qu'elle avait fait. »

Katharos s'arrêta. Il n'avait plus de voix. La dame lui tendit une grande bouteille d'eau déjà entamée. Katharos se mit à boire, lentement. Il reprit : « J'espérais peut-être une histoire, même un mensonge, à quoi m'accrocher pour comprendre pourquoi une corde l'avait étouffée en creusant une ligne dans son cou. J'espérais n'importe quoi! J'aurais même espéré un cœur, barbouillé sur un petit papier. Une note. Quelque chose... n'importe quoi. Un signe qui m'aurait montré que ce n'était pas ma faute... même si je n'avais rien fait pour la sauver. J'ai grimpé vers la cabane vite. Je voulais monter vite, vraiment vite, mais j'étais trop petit et j'arrivais pas à grimper aussi vite que j'aurais voulu. Je suis entré dans la cabane, mais y avait rien de changé. J'ai fouillé partout : sous le petit banc, derrière les affiches et les dessins qu'on avait collé aux murs, dans chaque recoin possible, même dehors, par la fenêtre. Y avait rien. Rien. J'ai rien trouvé. J'ai ouvert la petite caisse de bois qui était notre coffre au trésor. Je l'ai ouvert et dedans, il y avait les mêmes choses qu'avant. Des billes, des roches brillantes, nos cartes de détectives et des bonbons. J'ai regardé tout ça et j'ai compris à quel point ça avait pas de valeur. Y avait rien pour me ramener ma sœur. Rien pour expliquer. Juste des jeux d'enfants, stupides, absurdes. Maintenant les jeux... ç'avait aucun sens. J'ai pleuré. Et en pleurant je me suis fâché. J'étais frustré de n'avoir rien trouvé! Fâché, de n'avoir pas pu la protéger. J'ai pris le petit banc et je l'ai jeté par l'entrée ouverte de la cabane. J'ai pris le coffre en bois et j'ai voulu le lancer lui aussi, sauf que je suis allé trop vite. Je n'ai pas regardé et j'ai trop avancé. Je suis tombé de l'arbre et j'ai frappé mon menton sur le coin du coffre en atterrissant. J'avais des grafignes partout, j'avais mal au bras gauche, mais surtout, la douleur venait de mon menton. Ça faisait tellement mal! Mais pas autant que l'image de ma sœur, morte dans les bras de mon père. Quand je me suis relevé, j'ai mis mes mains sous mon menton : je sentais des morceaux de chair qui pendaient un peu. Le coffre avait déchiré la peau.

J'ai regardé mes mains pleines de sang et j'ai compris qu'il fallait que je retourne à la maison, même si j'avais peur de revoir ce que j'avais vu avant. »

Sa voix n'était plus qu'un chuchotement. Katharos prit à nouveau une pause pour boire de l'eau. Il laissa le regard de la dame croiser le sien. Ses yeux sombres mais lumineux faisaient un contraste avec le soir qui tombait autour d'eux. Quel âge pouvait-elle avoir? La quarantaine? La cinquantaine? Pourquoi y avait-il tant de bonté dans son visage? Une impression germait en Katharos : il lui semblait vraiment que cette femme le connaissait. Lui en était certain : il ne l'avait jamais vue auparavant. Il continua : « J'ai marché lentement en pleurant. J'ai déchiré ma chemise pour la mettre sous mon menton. En arrivant, je l'ai jetée dans la poubelle du garage, j'ai essuyé mes larmes pour pas que mes parents voient que j'avais pleuré. Je suis entré les mains encore pleines de larmes et de sang. Le corps de ma sœur n'était plus là. Mon père était assis dans la salle à manger, les coudes contre la table et la tête dans les mains. Il n'avait même pas remarqué que j'étais entré. Mais il m'a vu et s'est levé quand ma mère a crié en courant vers moi. En chemin pour l'hôpital, ma mère m'a posé toutes sortes de questions. Moi je répondais pas. J'avais décidé de plus parler et plus pleurer. Je n'ai pas pleuré quand ils ont recousu mon menton à l'urgence. Je n'ai pas pleuré quand ma mère m'a pris dans ses bras en me disant que ma sœur était partie, mais qu'elle resterait dans nos cœurs. Même aux funérailles, j'ai pas laissé couler une larme. À l'exposition, c'était plus difficile, parce que je savais que je voyais ma sœur pour la dernière fois. Elle portait un col roulé et je pouvais parfaitement imaginer la marque de la corde qui était cachée en dessous. Ses cheveux lisses dormaient à côté d'elle et son visage avait été changé. Ses paupières étaient fermées. Elle semblait tranquille. Moi je savais qu'on me cachait encore la vérité. Ma sœur n'avait pas été tranquille : elle s'était suicidée. Je savais aussi que je n'avais pas été un bon frère. Je ne l'avais pas sauvée. »

Assis par terre, les yeux au sol, Katharos semblait au bord des larmes. « Je l'avais vue se couper tsé. Je savais que ça allait pas. J'aurais pu avertir mes parents. J'aurais pu l'aider. Mais j'ai rien fait. J'avais trop peur. » La femme posa ses doigts fins sur la main droite de Katharos et elle serra ses doigts dans les siens. Katharos, perplexe, continuait à avoir l'étrange impression que cette femme savait qui il était. Sa voix paisible avait un léger accent qu'il ne savait reconnaître : « Katharos... Ce n'est pas de ta faute si Sarabi est morte. C'est triste, c'est... horrible. Mais c'est elle qui s'est enlevé la vie. Ce n'est pas toi qui as fait ça. Tu aimais ta sœur. Tu l'aimes encore. Tu n'aurais pas pris sa vie. » La dame murmurait presque. Katharos pourrait-il un jour se libérer du poids de cette faute qu'il n'avait pas commise? Il ne répondit pas. Le sentiment qu'il avait eu que cette femme savait qui il était grandissait en lui. Or, la voix de la dame était si douce, si sereine, qu'il ne put s'empêcher de se confier encore à elle :

« Lorsque la longue ligne de gens est venue passer vers notre famille, je voulais partir, je voulais en finir. Je n'aimais pas l'habit noir que je portais. Je n'aimais pas rester debout pendant que toutes ces personnes passaient devant moi en me serrant la main ou en me serrant dans leurs bras. Pour la plupart, je ne les connaissais même pas : les vêtements sombres défilaient un après l'autre, comme une parade absurde. Mais je me suis rappelé les sentinelles dans les histoires de Sarah : ils ne bougeaient pas. Je suis resté debout droit et sérieux comme eux; je voulais être moi aussi brave comme un soldat pour faire honneur à ma sœur une dernière fois. De temps en temps, on me demandait pourquoi j'avais des points de suture sous le menton et sur le visage. Je répondais rien. Mes parents répondaient pour moi que j'avais eu un accident. Moi je m'assurais de rester sérieux et silencieux. C'est à l'enterrement que j'ai manqué de force. En voyant la première poignée de terre tomber contre le cercueil de Sarabi, j'ai compris que tout était fini. Quand le cercueil serait tout recouvert, il n'y aurait plus jamais d'histoires, je n'entendrais plus jamais sa voix, je ne verrais plus jamais son sourire ou ses yeux tristes. Je

n'aurais plus son imagination pour me guider et sa présence rassurante pour me protéger contre les monstres de la nuit ou les menaces de la vie. Il ne me restait que des images imprimées dans la mémoire : celle de ses poignets en sang, celle de son corps sans vie, celle de la trace de la corde sur son cou, celle d'une cabane vide, celle de la rose noire que je venais de faire tomber contre le cercueil. »

Une larme s'échappa de l'œil droit de la dame. Katharos plongea la main dans la poche de sa chemise et en sortit un mouchoir qu'il tendit à la dame. Celle-ci sourit en le remerciant : « Merci, c'est gentil. Tu es bien préparé. » Le balafre murmura que ce n'était rien : « J'ai toujours un mouchoir avec moi. » De toute façon, lui-même laissait couler quelques pleurs. Il était encore heureux, bien que sa voix ait tremblé et que quelques reniflements aient ponctué son tragique récit, de n'avoir pas fondu en larmes en parlant. La dame le regarda attentivement. La douceur de son sourire semblait se verser dans sa voix : « Et c'est pour ça qu'il reste encore de la lumière en toi. Regarde, Katharos : tu tombes de faiblesse, parce que tu n'as pas mangé depuis longtemps, je pense. À voir les cernes sous tes yeux, tu ne sembles pas avoir beaucoup dormi non plus. Tu viens de me raconter l'histoire de ta sœur et pourtant, c'est toi qui m'offres un mouchoir. Est-ce que ce ne serait pas temps que quelqu'un prenne soin de toi? »

Un sourire fatigué parut sur le visage de Katharos : « Merci. Mais ça vaut pas la peine. Ne perdez pas votre temps avec moi madame. » La dame s'approcha doucement pour replacer une mèche dans les cheveux de Katharos. Elle avait un sourire doux. Katharos n'eut même pas envie de la repousser ou de lui lancer qu'elle avait du culot. Il sentait que ce geste n'avait pas d'impertinence. C'était plutôt un geste de maman. Le genre de geste qui le rendait impatient et frustré quand il était adolescent. Il laissa sa tête retomber contre son épaule. Avant de fermer les yeux, il regarda la dame une dernière fois. Ses traits avaient perdu leur jeunesse. Ça n'enlevait rien à sa beauté. Délicate et modeste, elle semblait si familière! Katharos était

certain qu'elle savait qui il était. Peut-être même qu'elle le connaissait. Il se demanda s'il n'était pas encore en train d'halluciner. Ses lourdes paupières abandonnèrent la partie; toutefois, la dame ne le laissa pas fuir par le sommeil. Elle l'interpella en chuchotant, comme on réveille un enfant : « Katharos. Katharos, regarde, tu es fatigué. Je ne peux pas te laisser dormir comme ça dans les rues. Viens avec moi. Tu pourras te reposer chez moi. J'ai une belle chambre d'ami. C'est petit, mais ça sera mieux que le trottoir. Une bonne douche te ferait du bien aussi. Tu pourras dormir et demain matin, après un bon déjeuner, tu pourras retourner chez toi, d'accord? »

Katharos voulait résister. Il fit non de la tête. Il ne pouvait pas devenir un fardeau pour cette dame. Il ne méritait pas ses soins. Il ne savait pas même qui elle était. « Madame, partez. Je... je n'ai besoin de rien. » La dame pencha la tête, dubitative : « Tu n'as pas faim? Tu ne veux pas dormir? » Katharos fit de grands efforts pour faire non de la tête. Les forces lui manquaient. Il entendit encore la voix chaleureuse de la dame : « Un bon oreiller, ça serait bien, non? Et des crêpes demain matin, ça ne serait pas bon ça? » Katharos ne put empêcher sa lèvre gauche de monter en demi-sourire : il avait l'impression d'entendre sa grand-mère l'inviter chez elle pour la fin de semaine. La dame reprit de plus belle : « Ah! Tu souris. » Elle ajouta, avec un sourire : « Je savais que les crêpes c'était une bonne idée. » Puis, elle aida Katharos à se relever.

Il chancela. Elle dut le retenir. Il mit son bras autour d'elle pour marcher. Il se sentait mal de prendre appui contre elle, qui était beaucoup plus petite que lui. Il savait qu'elle n'était pas assez forte pour soutenir tout ce poids. Pourtant, elle ne montra pas qu'elle peinait sous la charge qu'était ce corps exténué. Tous deux avançaient lentement mais avançaient cependant. Dans les ténèbres de la nuit désormais tombée, les rares voitures ne remarquèrent pas ces deux

ombres qui se fatiguaient à parcourir, sous la lumière chancelante des lampadaires, le court chemin qui menait à la maison de la dame.

Celle-ci relevait souvent la tête pour encourager Katharos : « On est presque arrivés! Tu fais bien ça, continue. » Lui ne répondait rien. Ses dernières forces servaient à marcher droit, sans tomber. Il savait que s'il tombait, la dame n'arriverait pas à le relever seule. Il s'efforçait à mettre autant de poids qu'il pouvait sur ses propres pieds. Pas après pas, comme une éternité à gravir. Dans le noir du soir, lui se demandait comment il allait parvenir à atteindre même le prochain trottoir. La dame, elle, ne montrait aucun signe d'inquiétude, comme si elle avait une pleine confiance en ce jeune homme qu'elle venait tout juste de rencontrer. Comme si elle le connaissait depuis des années et qu'elle connaissait sa force, elle l'incitait à continuer : « T'es capable Katharos. Encore un petit effort. »

Parfois, ils devaient s'arrêter pour souffler un peu, mais ils reprenaient le chemin. Rue après rue, ils marchaient dans la nuit. Après ce qui lui sembla des heures de marche, Katharos entendit la voix de la dame lui annoncer avec joie : « On est presque là! Lève la tête un peu. » Elle pointait un appartement non loin d'où ils étaient : « J'habite là. » Katharos hocha la tête. Ils avancèrent, encore. Ses pas étaient tellement lourds! Mais la dame était si pleine d'optimisme et sa voix avait semblé si heureuse que Katharos força ses pieds à gagner de l'ardeur. Il se sentait comme un coureur de marathon qui se donne de l'élan pour un dernier sprint. Lorsqu'il pénétra le seuil de l'immeuble, il sentit qu'il avait franchi une ligne d'arrivée. Il se laissa pratiquement traîner vers l'ascenseur, dans lequel il s'écroula au sol. La dame reprit son bras sur ses épaules pour l'en sortir quand ils arrivèrent à l'étage où se trouvait son appartement. « Bon, Katharos marche encore un peu. C'est pas ici que tu vas abandonner, quand même. » Le léger reproche dans sa voix étonna Katharos et lui rappelait quelque chose. Ses pensées étaient trop imbibées de fatigue pour y réfléchir clairement.

Dans l'appartement de la dame, Katharos se concentra encore sur les pas qui restaient à effectuer, il ne regarda pas aux alentours. Il ne remarqua pas la propreté de l'endroit, les fleurs sur la table à manger ou les cadres sur les murs. La dame dirigea Katharos vers une petite chambre bleue et bien entretenue. Il y avait là un lit, une table de nuit, une petite lampe et une commode. La dame tira les couvertures. Katharos se laissa choir sur le lit. La dame déposa une bouteille d'eau sur la table de nuit et releva ensuite les couvertures pour border cet étrange invité. Comme la dame allait partir, la voix basse de Katharos résonna : « Je ne sais même pas votre nom. » Elle revint vers lui : « Je m'appelle Guada. » Katharos ferma les yeux en répondant : « Merci Guada. Vous êtes vraiment comme une maman. » Il s'endormit sur-le-champ. Il ne vit pas le sourire de Guada, qui sortit de la chambre et ferma la porte sans faire de bruit.

Près d'une heure plus tard, Guada entendit de légers coups à la porte, comme si quelqu'un cognait sans vouloir être entendu. La dame, qui avait déjà enlevé ses souliers pour ne pas faire de bruit, s'approcha de la porte sur la pointe des pieds. Elle l'ouvrit avec prudence et fit entrer la nouvelle venue. Celle-ci, fébrile mais consciente d'arriver tard, s'exclama en chuchotant : « Alors?! »

Guada souriait à la jeune femme. Elle la fit entrer au salon avant de lui répondre à mi-voix : « Il est venu. Il dort dans ma chambre d'ami. » La jeune femme fit un grand sourire. Elle semblait heureuse comme un enfant sur le point de battre des mains; toutefois, elle contenait sa joie et se retenait de parler vite ou fort pour ne pas réveiller Katharos : « Oh! Merci Guada! Merci!! » La dame gardait son sourire tranquille et son silence tandis que la jeune femme continuait de chuchoter : « Je m'excuse de t'avoir appelée comme ça tantôt : à la presse et sans donner d'explications. C'est juste que... Je marchais au restaurant pour commencer mon shift de soirée et quand je l'ai vu par terre comme ça.... Ben... Je le voyais tout le temps

au restaurant et là, ça faisait longtemps que je l'avais pas vu. Fait que quand je l'ai vu dans la rue... Je voulais courir vers lui et aller le chercher, mais j'ai décidé que c'était pas une bonne idée. Je me suis dit que si j'allais lui parler il serait peut-être humilié et qu'il ne voudrait pas m'écouter. Fait que je suis partie vite vers la prochaine rue avant qu'il me voie, pour pas qu'il me reconnaisse. »

La serveuse parlait si rapidement que Guada lui fit signe de ralentir un peu pour mieux suivre. La jeune femme s'efforça donc de parler plus lentement : « Je savais pas quoi faire. je pouvais pas juste le laisser là. Fait que je me suis dit que si j'envoyais quelqu'un à ma place – quelqu'un qu'il ne connaissait pas – peut-être qu'on pourrait le sortir de là. La première personne à qui j'ai pensé, c'est toi. Je t'ai tout de suite téléphoné. Je marchais encore vers le restaurant, j'étais encore sous le choc d'avoir vu un client sur le trottoir : je sais que j'ai parlé vraiment vite au téléphone... » Guada eut un petit rire : « Oui, tu étais un peu distraite. Tu as même oublié de me dire qui il était. Je ne savais pas son nom ni sur quelle rue il était. »

La jeune femme ouvrit les yeux très grands en se souvenant des détails qu'elle avait omis de préciser. Sauf que Guada, qui ne voulait pas lui faire de reproches, la rassura : « Ne t'en fais pas. Tu me l'avais bien décrit : je savais ce qu'il portait, je regardais aux alentours pour voir s'il y avait quelqu'un d'assez jeune, avec des cheveux roux et une barbe. Et je n'ai pas cherché longtemps avant de le trouver. »

La serveuse soupira, satisfaite. Réfléchissant, elle demanda à Guada : « Mais comment t'as pu le convaincre de venir? » « Je lui ai parlé. Et je l'ai écouté parler. Il avait besoin de parler. » La jeune femme fut surprise d'entendre que la solution avait été si simple. Elle murmurait, comme à elle-même : « Tu es toujours tellement douce... » D'un sourire, la dame reprit sa jeune amie : « Pas toujours. Mais souvent. » « Pourquoi? » « Avec quelqu'un qui est tombé dans la poussière, est-ce qu'il est mieux de le relever avec un coup de pied, ou avec un

sourire et en lui tendant les bras? » La serveuse, qui n'était pas encore convaincue, marmonna : « Des fois c'est plus facile avec un coup de pied... » Guada souriait encore : « C'est vrai. C'est plus facile. Ça va plus vite. Mais avec un coup de pied, on n'a ni la confiance, ni l'amitié. » La jeune femme secoua la tête avec un petit rire : « Comme tu veux Guada. En tout cas, je ne sais pas comment tu fais ça, mais ça a marché. Fait que merci. Merci encore! » La sincérité de sa reconnaissance tintait dans sa voix qui, à tout moment, semblait sur le point de s'emporter et de résonner fort dans la pièce; néanmoins, à chaque fois, la serveuse se retenait et tous ses efforts attendrissaient Guada, qui ne cessait de sourire à sa jeune amie. La serveuse tendit à la dame un paquet enveloppé dans une serviette : « C'est Marthe qui les a faits pour Katharos. Elle le voyait encore plus souvent que moi au restaurant. Je lui ai raconté mon histoire pendant que je travaillais. On espérait toutes les deux qu'il soit allé chez toi. Elle les avait préparés au cas où. ...j'espère que tu vas en prendre un toi aussi! » Guada la remercia. La serveuse se leva : « Bon. Je devrais partir. Marthe doit avoir hâte de savoir ce qui est arrivé. Elle va être contente d'entendre la bonne nouvelle! Merci encore, Guada. » Elle prit congé de la dame.

Une fois son invitée partie, Guada s'approcha de la chambre d'ami, ouvrit la porte avec mille précautions et vit avec soulagement que Katharos dormait toujours. Elle referma la porte avec autant de douceur que la première fois. Les paupières de Guada étaient lourdes. Elle attendit pourtant que son amie lui envoie un texto pour lui dire qu'elle était rentrée, avant d'aller, à son tour, se coucher.

Le lendemain, Katharos se réveilla à l'odeur des crêpes qui se répandait dans la maison. Il sursauta en se rappelant qu'il n'était pas chez lui. Il se leva honteux et toujours tremblant de faiblesse. Il n'aimait pas s'imposer et il s'en voulait d'abuser de la bonté de la dame. Katharos oublia ses inquiétudes en voyant le sourire radieux de Guada qui était près de son four dans la cuisine qui servait également de salle à manger : « Bonjour Katharos! » Elle se mit à rire

doucement en désignant les cheveux de Katharos : « Tu es plus échevelé qu'un coq! » Katharos se passa la main dans les cheveux en souriant. Guada le dirigea vers la table en désignant une assiette qui contenait quelques crêpes et des fruits : « Tu dois avoir faim. Il est midi. » Katharos la remercia. Sur la table il y avait du jus, du sirop d'érable, de la cassonade, un panier de petits pains, du beurre, du miel et de la confiture. Le jeune homme avait l'impression d'être traité comme un roi, alors que Guada l'avait rencontré en clochard qui se laissait mourir dans les rues. Il aperçut un vase sur la table et la dame le vit regarder les fleurs. Guada parla encore : « Elles sont belles n'est-ce pas? Ce sont des lys. Mon mari m'en apportait tous les dimanches. Des fois je me dis qu'il les aimait autant que moi. Maintenant, c'est mon fils qui m'en offre. » Katharos hocha de la tête pour montrer son approbation : les fleurs étaient belles. Il prit quelques bouchées des crêpes. Elles étaient délicieuses. « C'est bon. Je pense que c'est les meilleures crêpes que j'ai goûtées de ma vie! » Le rire léger de Guada rafraîchissait son petit appartement.

Sur la chaise à côté de lui, Guada posa une serviette, des jeans et un chandail brun et sobre. « Ce sont des vêtements qui appartenaient à mon mari. La douche c'est la troisième porte à droite, quand tu auras fini de manger. » Katharos la remercia encore une fois. Il lui promit qu'il lui ramènerait les vêtements, mais Guada répondit qu'il pouvait les garder. Elle lui demanda s'il voulait rester pour souper, le temps de reprendre des forces. Katharos s'empressa de refuser : « Oh. Non non! Vous m'avez déjà bien assez aidé comme ça. C'est moi qui devrais faire quelque chose pour vous aider. » Et pourtant, il lui sembla qu'il n'y avait rien qu'il pouvait faire pour lui rendre cette gentillesse qu'elle avait eue envers lui. Une idée lui traversa l'esprit : « Si moi je faisais le souper, ça pourrait vous aider un peu? » Guada se mit à rire : « Si tu faisais le souper chez moi, je serais presque insultée. Ça me ferait plaisir de t'offrir un souper avant de te laisser partir : tu pourrais me raconter comment tu en es arrivé à

t'asseoir dans les rues et on pourrait trouver un plan pour que tu n'y retournes plus. Mais si tu tiens vraiment à m'aider, tu pourrais faire la vaisselle. » Katharos décida d'accepter l'invitation à souper en se promettant de trouver un autre moyen de témoigner de sa gratitude à la dame d'ici le souper. Il engloutit les dernières bouchées de crêpes qui restaient dans son assiette et se leva prestement pour aller faire la vaisselle.

Tout en frottant quelques bols, il levait les yeux pour regarder autour de lui. L'appartement était simple, mais joli. Katharos vit un cadre qui contenait une photo de famille. Il y avait Guada, plus jeune, vêtue d'une jolie robe bleu marine. Il y avait un homme dont le sourire était sérieux, mais qui semblait bon. Il avait quelques années de plus que Guada et sa main était posée sur l'épaule de la jeune dame. Katharos devina que ce devait être son mari. Au centre de la photo il y avait un garçon. En l'observant plus attentivement, Katharos reconnut l'enfant : c'était Christophe.

Deuxième partie : Catharsis, création et propagation de

l'espoir

Introduction

Certains livres laissent les lecteurs¹ indifférents; d'autres, au contraire, les saisissent par les tripes, maintiennent une poigne solide sur leur cœur et provoquent chez leur auditoire des vagues d'émotions. Or les œuvres littéraires les plus impressionnantes sont celles qui submergent complètement les lecteurs par leur contenu, tant en fait, que ce dernier demeure avec eux et parvient même à produire en eux un changement. Comme le signale Norman Holland, cette production d'émotions est fascinante² et cet effet cathartique d'une œuvre, qui transforme le lecteur, l'est encore plus. C'est d'ailleurs la question au cœur de la réflexion théorique de cette thèse : la catharsis. Qu'est-ce que la catharsis en tant que concept littéraire? Quels sont les critères qui la déterminent? Comment peut-on écrire de sorte à obtenir un effet cathartique auprès du lecteur?

Pour comprendre la théorie de la catharsis en littérature, il faut d'abord retourner à la source qui la définit en partie. Je ferai donc état des origines du terme qui devint un sujet important dès que Platon en traita et qu'Aristote décida de répondre à ce qui avait été dit, s'appropriant davantage la question. Comme on le verra, cette riposte d'Aristote prit de l'ampleur en devenant le point central de nombreuses discussions littéraires. En effet, les interprétations du concept aristotélicien de la catharsis varient d'un théoricien à l'autre. Étonnamment, le débat est loin d'être clos aujourd'hui. C'est pourquoi, bien qu'il doive sûrement y avoir de nouvelles théories liées à la catharsis qui s'éloignent des propos d'Aristote, j'ai choisi de tourner mes études vers la pensée aristotélicienne et les multiples théories qui l'entourent. Je crois qu'il est pertinent de le faire puisque, selon mes recherches, c'est ce débat

¹ Veuillez noter que, strictement en vue d'éviter d'allonger trop mon texte, je favoriserai l'usage du masculin.

² « *Still we ask, as Aristotle did: What is our emotional response to a literary work? What arouses it? What dampens it?* », Norman N. Holland, « Literature as Transformation », Ronald Primeau (dir.), *Influx: Essays on Literary Influence*, New York, National University Publications, 1977, p. 137.

qui est le point de mire (ou, du moins, la fondation) de la majeure partie des théories sur la catharsis encore aujourd'hui. Par conséquent, je tenterai de dresser une vue d'ensemble des principes fondamentaux à la définition et à la réalisation de la catharsis selon Aristote. Puis, je développerai un aperçu de certaines interprétations plus récentes et des débats qui gravitent autour de ces notions aristotéliennes.

Ensuite, je me tournerai vers mon texte de création pour en faire l'analyse en lien avec les propos théoriques de la catharsis. En joignant ainsi la recherche au roman *La violence de vivre*, je proposerai une relecture de l'œuvre. Il s'agira, d'une part, d'explorer l'inspiration et l'objectif de création qui ont fondé le projet de rédaction; d'autre part, de décortiquer le roman pour réfléchir à quelques questionnements : est-ce que *La violence de vivre* répond au but initial? Est-ce un roman dont l'histoire et les personnages favorisent la catharsis chez son lecteur? Comme il est difficile (voire impossible) de répondre avec certitude à ces questions sans avoir auparavant testé les résultats sur de réels lecteurs, je devrai me contenter de fournir des réponses approximatives en analysant le roman par le biais des maintes théories (développées à partir d'Aristote, mais souvent bien indépendantes malgré tout) qui auront été présentées précédemment. En d'autres mots, il s'agira de faire une évaluation de *La violence de vivre* pour tenter d'établir si ce roman est propice ou non à la production d'une catharsis chez le lecteur.

Bref, cette thèse ne proposera pas une nouvelle hypothèse innovatrice sur la catharsis, elle ne prétendra pas faire une analyse exhaustive des nombreux débats qui entourent la question de la catharsis³ et ne tranchera pas la polémique en distinguant et en évaluant la valeur des théories en lien avec la question. L'originalité de la thèse se situe déjà dans la partie

³ Certains la qualifient même de « controverse » (« *the controversy over catharsis* »). Kathy Eden, *Poetic and Legal Fiction in the Aristotelian Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1986, p. 153.

création, qui tente de mettre en pratique les notions de la partie théorique : la section consacrée à la réflexion sur l'écriture se contentera donc humblement de s'en tenir à synthétiser quelques théories préexistantes (choisies en fonction de l'utilité qu'elles auront pour le roman) pour analyser *La violence de vivre* et déterminer si on peut y trouver les caractéristiques nécessaires à enclencher les effets désirés.

Chapitre 1 – La théorie sur la catharsis

Les origines de la catharsis

Qu'est-ce que veut dire « catharsis »? Quelle est son origine? Jean Emelina explique que c'est « [l]e mot “pur” (catharos) [qui est] à la racine de “catharsis”⁴ ». Jean-Michel Vives, de son côté, précise que « [l]’adjectif Katharos associe la propreté matérielle, celle du corps et la pureté de l’âme morale ou religieuse. La *Katharsis* est l’action correspondant à “nettoyer, purifier, purger”⁵. » Si la provenance grecque du terme éclaire un peu son sens, sa signification littéraire n’en demeure pas moins problématique.

La « fameuse *catharsis*, [se trouve effectivement à être un] terme un peu mystérieux⁶ » qui, selon Elizabeth Belfiore, « fait survenir plus de problèmes qu’il n’en solutionne⁷. » La controverse remonte à la *Poétique* d’Aristote. Celui-ci vient à la défense de la tragédie en réponse à *La république* de Platon, qui, lui, condamne le genre, par crainte de l’« influence néfaste⁸ » qu’elle peut avoir sur les gens. Quand il définit la tragédie, Aristote explique qu’elle doit susciter la pitié et la peur pour produire une catharsis (voir *Poétique*, VI 1449 b⁹). Bien

⁴ Jean Emelina, « Les avatars de la catharsis », *Australian Journal of French Studies*, vol. 3, n° 33, 1996, p. 319.

⁵ Jean-Michel Vives, « La catharsis, d’Aristote à Lacan en passant par Freud : Une approche théâtrale des enjeux éthiques de la psychanalyse », *Recherches en psychanalyse*, vol. 1, n° 9, 2010, p. 24. Aussi, « la plupart des philologues nous rappellent que ce terme de catharsis n’a, dans tous les textes grecs pré-aristotéliens, que deux sens : un sens religieux, sans doute le plus ancien, selon lequel catharsis signifie “purification”, une purification qui s’exerce le plus souvent par l’eau (mais aussi par le feu) ; un sens médical, dérivé du premier, où la catharsis désigne une “purgation”. » Pierre Destrée, « Éducation morale et catharsis tragique », *Les Études philosophiques*, vol. 4 n° 67, 2003, p. 518.

⁶ Spiros Alibertis, « La définition de la tragédie chez Aristote et la catharsis », *Archives de Philosophie*, vol. 21, n° 1, janvier – mars 1958, p. 60.

⁷ « *Catharsis [...] raises more problems than it solves.* » (C’est moi qui traduis) Elizabeth Belfiore, « Pleasure, Tragedy and Aristotelian Psychology », *Classical Quarterly*, vol. 35 n° ii, 1985, p. 349.

⁸ Alexandre Ničev, *L’énigme de la catharsis tragique dans Aristote*, Sofia, Éditions de l’Académie bulgare des sciences, 1970, p. 28.

⁹ Les traductions du texte d’Aristote diffèrent sur ce point : certaines emploient le terme « catharsis », d’autres le terme « purgation » (à ce sujet, voir Jean Emelina, *op. cit.*, p. 308 et 309). Les trois traductions de la *Poétique* que j’ai consultées en sont un exemple clair. On trouve ainsi des interprétations qui n’expriment pas exactement la même chose, comme celles-ci : « Donc, la tragédie est l’imitation d’une action de caractère élevé et complète, d’une certaine étendue, dans un langage relevé d’assaisonnements d’une espèce particulière suivant les diverses parties, imitation qui est faite par des personnages en action et non au moyen d’un récit, et qui, *suscitant pitié et*

qu'il revienne souvent sur cette idée de pitié et de peur¹⁰, Aristote n'élabore pas du tout sur la question de la catharsis¹¹, comme si elle était une notion déjà acquise¹². D'ailleurs, quelques hypothèses stipulent qu'Aristote aurait écrit un autre livre dans lequel il établirait une définition plus précise de l'expression¹³ puisque, dans la *Politique*, il « promet un éclaircissement ultérieur de son utilisation du terme catharsis¹⁴ ». « Le “discours sur la poésie” dans [lequel] devait se trouver l'explication de la catharsis promise dans la *Politique* (peut-être le second livre de notre *Poétique*) ou bien ne fut jamais écrit, ou bien, s'il fut écrit, est perdu et nous n'en possédons plus aucune trace vraiment digne de foi¹⁵. »

crainte, opère la *purgation* propre à pareilles émotions. » (c'est moi qui souligne) *Poétique* VI 1449 b (Aristote, *Poétique*, J. Hardy (trad.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1996, [1990], p. 87). Également : « A tragedy, then, is the imitation of an action that is serious and also, as having magnitude, complete in itself; in language with pleasurable accessories, each kind brought in separately in the parts of the work; in a dramatic, not in a narrative form; with incidents *arousing pity and fear*, wherewith to accomplish its *catharsis* of such emotions. » (c'est moi qui souligne) *Poetics* VI 1449 b (Aristote, *De Poetica*, Ingram Bywater (trad.), dans *The basic works of Aristotle*, Toronto, Random House, Inc., coll. Modern Library, 2001, [1941], p. 1460) ou encore : « Tragedy, then, is an imitation of an action that is serious, complete, and of a certain magnitude; in language embellished with each kind of artistic ornament, the several kinds being found in separate parts of the play; in the form of action, not of narrative; *through pity and fear effecting* the proper *purgation* of these emotions. » (c'est moi qui souligne) *Poetics* VI 1449 b (S. H. Butcher, *Aristotle's Theory of Poetry and Fine Art: with a Critical Text and Translation of The Poetics*, New York, Dover Publications Inc., 1951, p. 23.).

À noter qu'à des fins pratiques (d'unité de langue du texte), j'ai choisi de citer principalement la version française, bien que j'aie l'impression que les versions en langue anglaise sont légèrement plus conformes aux propos tenus par les théoriciens que j'ai étudiés.

¹⁰ Mais encore, les termes de cette phrase d'Aristote ont été traduits de manières variées et provoquent également des débats : « Autre ambiguïté : s'agit-il d'“émotions” ou de “passions”? De “purgation” ou de “purification”? Doit-on parler de “crainte” ou de “terreur”? De “pitié” et de “crainte” ou de “terreur” et de “pitié”? » Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 309.

¹¹ « *Unfortunately, he never developed fully his theory of reception beyond his famous – but tantalizing – statement to the effect that tragedy brings to completion “by means of pity and fear [...] the catharsis of emotions of this kind”* ». G. M. Sifakis, *Aristotle on the Function of Tragic Poetry*, Herakleion, Crete University Press, coll. « Literary Theory and Criticism », 2001, p. 133.

¹² Soit il voulait la définir, soit il l'avait déjà fait, soit il ne sentait pas le besoin de le faire : « bien qu'il nourrisse le projet au moment de l'écriture de la *Politique*, peut-être Aristote ne vit-il jamais la nécessité de définir la *catharsis in extenso*, parce que pour lui comme pour ses contemporains, la notion *allait de soi*. » Philippe Simard, « La catharsis tragique : évolution d'une notion des origines au classicisme », thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2007, p. 11.

¹³ Walter Watson, *The Lost Second Book of Aristotle's Poetics*, Chicago and London, University of Chicago Press, 2012, p. 1.

¹⁴ Stephen Halliwell, « La psychologie morale de la catharsis : un essai de reconstruction », *Les Études philosophiques*, vol. 4, n° 67, 2003, p. 516.

¹⁵ Pierluigi Donini, « Mimèsis tragique et apprentissage de la phroësis », *Les Études philosophiques*, vol. 4, n° 67, 2003, p. 438.

Ainsi, les théoriciens s'entendent pour dire que la question de la catharsis est centrale chez Aristote : elle se veut le « principe fondateur et [la] pierre angulaire de toute tragédie parfaitement réussie, entendons de toute “belle” tragédie¹⁶ ». Or, l'ambiance de mystère qui entoure l'énoncé, peut-être accidentellement ambigu, a fait en sorte que la catharsis est un sujet de débat depuis des siècles : on dit que cette phrase d'Aristote « est, sans aucun doute, la phrase la plus célébrée qui ait jamais été écrite dans l'histoire de la critique littéraire¹⁷ » ou encore, que « la fameuse “catharsis”, présentée elliptiquement en quelques mots est le casse-tête qui a connu la plus grande fortune¹⁸. » Pour tout dire, tout le monde est d'accord que la catharsis est primordiale pour définir la tragédie (chez Aristote, mais également chez la plupart des théoriciens littéraires depuis, qui se servent habituellement des écrits aristotéliens comme fondements pour développer leurs propres théories), sauf que personne ne s'entend tout à fait lorsque vient le temps d'élucider le problème et de tenter de concevoir ce que la catharsis représente¹⁹.

Comprendre le contexte de la catharsis

Retournons donc aux textes d'origine pour mettre en lumière les idées qui sont à la base de toute cette polémique. Pour commencer, « le concept de catharsis, comme Platon l'observe en *République* 567 c et *Sophiste* 226 d, comporte de façon inhérente à la fois la

¹⁶ Catherine Naugrette, « De la *catharsis* au cathartique : le devenir d'une notion esthétique », *Tangence*, n° 88, 2008, p. 78.

¹⁷ (C'est moi qui traduis.) L'extrait original est : « *is undoubtedly the most celebrated sentence that has ever been written in the history of literary criticism.* » Northrop Frye, *The Eternal Act of Creation: Essays, 1979-1990*, Robert D. Denham (dir.), Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1993, p. 28.

¹⁸ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 308.

¹⁹ « [L]a fortune de cette mystérieuse *catharsis* fut, en vérité, étrange. Transposée de la *Politique* à la *Poétique* avec le sens de purification des passions, et soumise à des interprétations diverses, elle est entrée aussi dans l'esthétique moderne comme une notion importante, mais vague et imprécise. » Spiros Alibertis, *op. cit.*, p. 70.

suppression d'un excès (ou d'une impureté ou d'un défaut) *et* l'état qui résulte de la pureté restituée ou du perfectionnement²⁰ ». Bien que Platon présente ainsi l'idée de la catharsis, il soutient que la tragédie serait, dans la majorité des cas, à bannir d'une république parfaite. « Pourquoi? Pour la raison que [l]es auteurs [tragiques] ne nous offrent précisément pas [d]es modèles de vertu que nous devons imiter, mais de mauvais modèles, ou plutôt des modèles de perversité, des contre-modèles si l'on veut [...] qui rendent le spectateur pervers²¹ ». Au fond, Platon anticipe une contamination des esprits plutôt qu'une catharsis : pour lui, « le plus redoutable est que “même les meilleurs”, “en entendant Homère ou quelque autre poète tragique”, tombent sous l'influence irrésistible de ce qui est décrit²² » dans les tragédies. Il craint « l'influence néfaste de la poésie imitative²³ ». Sa solution sera donc de décourager la tragédie. On pourrait dire que sa réaction ressemble un peu à celle d'un parent qui, très appréhensif des dangers du monde, couve trop ses enfants, les estimant bien faibles ou jugeant les risques de périls trop grands.

De ce point de vue, Aristote est beaucoup plus libéral que Platon. Contrairement à lui, Aristote encourage les tragédies (ou du moins, les bonnes tragédies; celles qui répondent aux caractéristiques qu'il énumérera dans sa *Poétique*). Et pourtant, Aristote ne réfute pas entièrement les prémisses apportées par son prédécesseur. Bien à l'inverse, il semble s'appuyer sur la plupart des principes de base de Platon, pour ensuite les contourner légèrement et faire la promotion du potentiel bénéfique d'une tragédie pour son spectateur. Effectivement, Platon ne nie pas que la tragédie puisse avoir un impact considérable (il ne la défendrait pas aux citoyens de sa république autrement), il stipule simplement que cette forte influence est

²⁰ Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 512.

²¹ Pierre Destrée, *loc. cit.*, p. 531.

²² Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 28.

²³ *Ibid.*

mauvaise²⁴. Aristote fait donc pivoter ce fondement en montrant que oui vraiment, les spectateurs subissent un impact aux mains du poète tragique; or, c'est un effet souhaitable et positif²⁵, c'est même l'objectif et le centre de la tragédie : c'est la catharsis²⁶. Un bon poète parviendra à la catharsis²⁷. Pour ce qui est des mauvais exemples que proposent les poètes tragiques, « Aristote n'entend pas, évidemment, que nous imitions, à notre tour, les actions de ces personnages tragiques [...], mais bien que nous nous les représentions afin de nous en prémunir²⁸ ».

Malheureusement, comme mentionné précédemment, les théoriciens diffèrent quant à décider ce qui forme chez Aristote la catharsis²⁹. La plupart s'appuient sur sa *Politique*, où il traite de catharsis comme effet possible de la musique³⁰, mais encore, certains doutent qu'on puisse transposer ces propos dans le contexte de la littérature³¹. Les uns choisissent de lire dans le mot catharsis une implication cognitive, affective, médicale, éthique ou éducative (ou

²⁴ « Plato did recognize the influence-value of literature, even if he thought that influence almost wholly corrupt and corrupting. » F. L. Lucas, *Literature & Psychology*, Ann Arbor, University of Michigan Press, coll. « Ann Arbor Paperbacks », 1951, p. 272.

²⁵ « [L]a *Poétique* offre la réponse la plus complète et la plus forte à la condamnation platonicienne de la poésie : s'il est vrai qu'elle permet l'éducation et le mûrissement de l'homme, alors la tragédie (et la poésie épique) sert au bien de son auditoire et a un rôle et une fonction positive dans la cité. » Pierluigi Donini, *loc. cit.*, p. 447.

²⁶ « Plato blamed literature for feeding and watering the emotions "when they ought to be dried up" (Republic 606); Aristotle praised it for producing a catharsis of pity and fear (Politics 1341b; Poetics 1449b). » Stein Haugom Olsen, *The Structure of Literary Understanding*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 31.

²⁷ « Aristote insiste sur ce point, que le plaisir propre de la tragédie est celui de la pitié et de la crainte suscitées par la fiction poétique et que c'est ce plaisir là que le poète tragique doit s'efforcer de procurer. » Spiros Alibertis, *loc. cit.*, p. 69.

²⁸ Pierre Destrée, *loc. cit.*, p. 533.

²⁹ Jean-Michel Vives, *loc. cit.*, p. 23.

³⁰ Destrée, par exemple, affirme : « le seul et unique texte d'Aristote qui puisse nous donner une indication sur le sens de cette catharsis en *Poétique* 6, est le célèbre passage de *Politique* VIII, où il est question d'une catharsis musicale aux chapitres 6 et 7. » Pierre Destrée, *op. cit.*, p. 519. Halliwell, entre autres, est du même avis. (*loc. cit.*, p. 500 et 501).

³¹ « [L]a catharsis musicale dont il est question en *Politique* VIII ne peut être mécaniquement transposée à la *Poétique*, en tant que fonction propre de la tragédie. » Pierluigi Donini, *loc. cit.*, p. 441.

encore, un mélange de ces éléments)³². Je chercherai à présenter quelques facettes des courants majeurs.

Je tenterai d'abord et avant tout de faire un bref survol des critères qui gravitent, dans la *Poétique*, autour de l'élément principal. Qu'est-ce qui cause la catharsis? Aristote se montre catégorique : ce sont la peur et la pitié qui seront la cause à l'effet cathartique³³. Or, comment faire pour susciter efficacement ces émotions chez le spectateur (lecteur dans mon cas)? Aristote y répond directement dans sa *Poétique* : la pitié est fécondée dans l'esprit du spectateur (ou du lecteur) lorsqu'un « homme [devient] malheureux sans le mériter » et la crainte si cet homme est « semblable à nous » (*Poétique*, XIII 1453 a)³⁴. On doit donc pouvoir s'identifier au personnage pour le prendre en pitié³⁵ : « la pitié a pour objet l'homme qui ne mérite pas son malheur » (*Poétique* XIII 1453 a)³⁶. Aussi faut-il « croire » qu'on pourrait subir

³² Les divers analystes de la question s'arrêtent souvent sur les interprétations variées de nombreux termes grecs employés par Aristote. Pour quiconque ne lit pas le grec – ce qui est mon cas – il est difficile de commenter la traduction. Spiros Albertis, Jacob Bernays, Pierre Destrée, Pierluigi Donini, Stephen Halliwell, Jean Emelina, Jonathan Lear, Walter Watson, Alexandre Ničev, Catherine Naugrette et d'autres reprennent et analysent, chacun à leur façon, les débats sur la catharsis et émettent chacun leur conclusion. Je me fonde donc sur leurs travaux.

³³ Naugrette cite le passage de la *Poétique* que l'on a vu plus tôt : « La pitié (*eleos*) et la frayeur (*phobos*) sont à l'évidence les termes qui reviennent le plus souvent chez Aristote pour qualifier la *catharsis*. On les trouve ainsi dans la phrase où la *catharsis* et le plaisir du spectateur sont mis sur le même plan : "le plaisir que doit produire le poète vient de la pitié et de la frayeur" ». Catherine Naugrette, *loc. cit.*, p. 84.

³⁴ Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 100. Cette interprétation est peut-être légèrement plus claire : « [*P*]ity is aroused by unmerited misfortune, fear by the misfortune of a man like ourselves. » (*Poetics*, XIII 1453 a), Aristote dans S. H. Butcher, *op. cit.*, p. 45.

³⁵ « [J]e n'éprouve pas de pitié envers un autre en tant qu'autre, mais envers un autre en tant qu'il m'est tout à fait semblable. » Pierre Destrée, *op. cit.*, p. 529.

³⁶ Voici l'extrait entier : « la tragédie doit imiter des faits qui suscitent la crainte et la pitié (car c'est là le propre d'une imitation de ce genre) d'abord il est évident qu'on ne doit pas y voir les bons passant du bonheur au malheur (ce spectacle n'inspire ni crainte ni pitié mais répugnance) ni les méchants passant du malheur au bonheur (c'est de tous les cas le plus éloigné du tragique car il ne remplit aucune des conditions requises : il n'éveille ni sentiment d'humanité, ni pitié ni crainte) ni d'autre part l'homme foncièrement mauvais tombant du bonheur dans le malheur (une combinaison comme celle-là pourra bien susciter des sentiments d'humanité, mais point la pitié ni la crainte; car l'une a pour objet l'homme malheureux sans le mériter, l'autre l'homme semblable à nous; la pitié a pour objet l'homme qui ne mérite pas son malheur, la crainte l'homme semblable à nous; de sorte que dans ce cas l'événement ne sera propre à susciter ni pitié ni crainte. » (*Poétique*, XIII 1452 b – 1453 a). Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 100.

le même sort que lui pour le plaindre³⁷. Ensuite, lorsqu'on a l'impression que la souffrance de celui dont on a pitié est la nôtre, la pitié devient peur³⁸. Pierluigi Donini reformule les propos d'Aristote en décrivant qu'une tragédie réussie fait « éprouver pitié et peur : la pitié envers la disproportion entre l'erreur que fait le personnage et l'immensité de l'infortune qui en est la conséquence [...]; la peur que quelque chose de semblable puisse nous arriver³⁹ ».

Le héros idéal

La prochaine étape se veut alors de comprendre ce qui, toujours d'après Aristote, fait en sorte qu'on puisse s'identifier ainsi au personnage et aux actions qui le définissent⁴⁰. Déjà, la poésie est pourvue d'un avantage : elle « exprime l'universel » (c'est d'ailleurs pour cette raison qu'Aristote la préfère à l'histoire⁴¹). En somme, « le poète nous donne à voir un universel qui est “possible” et qui est donc, de ce fait, plus “crédible” ou plus “persuasif⁴²” ». Par conséquent, ayant un contenu accessible par son universalité, la tragédie s'avère être, simplement dans sa forme, propice à toucher les gens pour commencer. Et ceci, étant donné

³⁷ « Aristotle makes it clear that in order to feel pity for others we must also believe that the terrible event which has befallen them might befall us or our loved ones ». Jonathan Lear, « Katharsis », *Phronesis*, vol. 33, 1988, p. 320.

³⁸ « Pity [...] turns into fear where the object is so nearly related to us that the suffering seems to be our own. Thus pity and fear in Aristotle are strictly correlated feelings. » S. H. Butcher, *op. cit.*, p. 256.

³⁹ Pierluigi Donini, *op. cit.*, p. 444.

⁴⁰ Effectivement, Aristote affirme que « c'est en raison de leur caractère que les hommes sont tels ou tels, mais c'est en raison de leurs actions qu'ils sont heureux ou le contraire » (*Poétique*, VI 1450 a). Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 88. Encore une fois, la traduction de Butcher me semble plus directe : « Now, character determines men's qualities, but it is by their actions that they are happy or the reverse. Dramatic action, therefore, is not with a view to the representation of character : character comes in as subsidiary to the actions. » (*Poetics*, VI 1450 a) Aristote dans S. H. Butcher, *op. cit.*, p. 27.

⁴¹ « [L]'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers et l'autre en prose, [...], ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier. » (*Poétique*, IX 1451 b) Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 93 et 94.

⁴² Pierre Destrée, *op. cit.*, p. 531.

que « la poésie nous donne à voir des caractères dont tout homme pourrait partager certains traits, et des actions que tous, mis dans une situation semblable, nous pourrions accomplir⁴³. »

Aristote développe également les qualités nécessaires à un héros idéal, c'est-à-dire un héros qui puisse porter le spectateur à la pitié et la crainte pour ce que le personnage vit. Puisque la pitié et la peur sont produites par le malheur injuste d'un homme semblable à soi-même (*Poétique*, XIII 1453 a), cet homme ne peut pas être foncièrement mauvais (autrement, on ne le plaindrait pas quand surviendrait le malheur⁴⁴) ni parfait (sinon, on ne pourrait s'identifier pleinement à lui et son malheur ne provoquerait pas la pitié, mais l'incompréhension et « l'indignation ») : « Point de pleurs pour des "méchants", qui le sont absolument. Indignation et horreur, pathos plutôt que pitié pour des victimes sans taches qui vont retrouver le bonheur⁴⁵. » Le personnage principal idéal se situera « entre ces deux extrêmes⁴⁶ », pas parfaitement « bon et juste » (*Poétique*, XIII 1453 a), toutefois, il ne sera pas mauvais non plus. Il « tombe dans le malheur non à raison de sa méchanceté et de sa perversité mais à la suite de l'une ou l'autre erreur qu'il a commise⁴⁷ » (*Poétique*, XIII 1453 a). Il semble que le héros idéal d'Aristote serait, somme toute, autant que possible, simplement *humain*⁴⁸. Son humanité et sa bonté sollicitent la pitié : « On voit apparaître naturellement un sentiment de pitié envers l'homme bon qui souffre⁴⁹. » Il est à noter que, préférablement, ces personnages humains que devraient constituer les héros idéaux devraient aussi se montrer des « êtres

⁴³ Pierre Destrée, *op. cit.*, p. 531.

⁴⁴ De plus, « [s]i l'on représente le héros excessivement immoral, tombant du bonheur dans le malheur, le poète risque de ne poser aucun problème devant le spectateur, lequel devra quitter le théâtre sans qu'il soit enrichi de quelque idée nouvelle » (on perd alors la fonction de la tragédie, qui est d'atteindre la catharsis; le lecteur ne sera pas changé par un héros trop immoral). Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 76.

⁴⁵ Jean Emelina, *op. cit.*, p. 319.

⁴⁶ « There remains, then, the character between these two extremes, – that of a man who is not eminently good and just, yet whose misfortune is brought about not by vice or depravity, but by some error or frailty. » (*Poetics*, XIII 1453 a) Aristote dans S.H. Butcher, *op. cit.*, p. 45.

⁴⁷ Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 100.

⁴⁸ Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 76.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 29.

nobles, [des] hommes illustres, dont la vie et les actions furent en général grandes et belles⁵⁰ », ce qui permettra au spectateur de sympathiser davantage avec eux et de vouloir s'identifier à eux. « Leurs souffrances nous apparaissent alors comme des souffrances en quelque sorte non méritées, et ce spectacle d'un être noble qui souffre indignement [...], qui tombe du bonheur dans le malheur, remplit notre cœur de pitié⁵¹ ». Il ne faut pas oublier « que le spectacle de l'être humain en tant que notre semblable [...] pris dans des circonstances terribles de douleurs extrêmes, de grandes infortunes, nous fait frissonner de crainte et d'horreur⁵². » C'est ce qui, à travers la pitié ou la crainte, complète la catharsis selon Spiros Alibertis⁵³.

Alexandre Ničev, pour sa part, pousse l'analyse plus loin. Il cherche à replacer le débat sur l'utilité de la tragédie dans son contexte historique⁵⁴. Ničev revient donc à une des objections de Platon. Ce dernier se servait de prétextes religieux pour défendre sa thèse selon laquelle la république devrait interdire la tragédie⁵⁵. C'est vrai, Platon rappelle dans la *République* que Dieu est bon⁵⁶, « juste et vrai⁵⁷ ». En outre, Dieu ne peut être la cause que de choses qui soient bonnes⁵⁸, les peines qu'il envoie aux hommes sont méritées : elles viennent de sa justice⁵⁹. Alors, il est déplacé d'« éprouver de la pitié envers un héros apparemment innocent, [cela] signifie reconnaître que le châtement que lui infligent les forces de justice, les

⁵⁰ Spiros Alibertis, *op. cit.*, p. 75.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Il explique que « la catharsis doit être conçue dans son sens historique concret. Aussi ne faut-il pas y voir l'effet de toute tragédie et de toute époque, tendance qu'on observe chez les esthéticiens de notre époque. » Il faudrait plutôt s'en tenir aux « belles tragédies » dont Aristote a peint le portrait dans sa *Poétique*. Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 74 et 75.

⁵⁵ « Le philosophe considère comme pernicieuse et inadmissible son existence dans la république "idéale". Aussi la bannit-il hors de ses confins. » *Ibid.*, p. 32.

⁵⁶ « *And in reality of course, god is good, and he must be so described.* » (*Republic* 379 b) Plato, *The Republic*, Desmond Lee (trad.), New York, Penguin Books, coll. « The Penguin Classics », 1981 [1955], p. 134.

⁵⁷ Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁸ « *God is the cause, not of all things, but only of good.* » (*Republic* 380 c) Plato, *op. cit.*, p. 135.

⁵⁹ *According to Plato, « God must never be depicted as sending evil to men except as a just punishment. For Providence must be credited with perfect righteousness. »* F. L. Lucas, *op. cit.*, p. 265.

dieux, est injuste⁶⁰. » Ces « sentiments inconvenables [...] ne doivent pas être engendrés chez le spectateur, et, lorsqu'ils existent, on doit chercher le moyen de les dessécher, de s'en débarrasser⁶¹. » Pour tout dire, Platon n'approuve pas des textes qui font la promotion d'une image fautive⁶² du monde et des dieux.

Quelle est la riposte d'Aristote selon Ničev? Aristote, comme on l'a vu, n'aborde pas la catharsis directement sous l'angle de la religion; toutefois, il répond malgré tout aux oppositions de Platon. En fait, l'interprétation de Ničev arrive même à soutenir que la tragédie peut être bonne et utile *tout en correspondant* aux critères éthiques fondamentaux de Platon⁶³. Premièrement, « d'après Aristote, la cause des souffrances » du héros qu'il présente (celui à qui on peut s'identifier – qui n'est ni « excessivement immoral », ni doté d'une « équité et une vertu excessive⁶⁴ ») « ce ne sont pas les penchants criminels ou pervers qui caractérisent généralement la personnalité du héros, mais les fautes d'un homme bon⁶⁵. » Deuxièmement, la représentation d'un tel héros fait en sorte qu'il y ait « la possibilité de voir surgir des problèmes que le spectateur aura à résoudre comme les siens propres, car il verra en le héros tragique soi-même⁶⁶. » Ceci, comme on l'a vu, laisse le champ libre à la pitié et la peur, qui surgiront probablement chez l'auditoire ou le lecteur⁶⁷; toutefois, ces dispositions littéraires (le héros idéal, sa grande faute et la production des émotions de crainte et pitié) se révèlent au

⁶⁰ Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 31.

⁶¹ *Ibid.*, p. 32.

⁶² « Platon rejette la poésie avec le motif, au livre X, qu'elle n'est justement qu'une imitation, qu'une fautive apparence. » Pierre Destrée, *loc. cit.*, p. 531.

« *Plato's most important discussion of poetry [...] is in Republic X. Here we learn that Art is not only a snare, but a delusion.* » F. L. Lucas, *op. cit.*, p. 266. *He presents « three main objections to imaginative literature – it is unreal, it is unrighteous, it is unrestrained. In short, it remains an intellectual fraud, an emotional debauch.* » F. L. Lucas, *ibid.*, p. 269.

⁶³ « *Of Plato's theory of ideas Bertrand Russell has written: "I do not agree with Plato, but if anything could make me do so, it would be Aristotle's arguments against him".* » F. L. Lucas, *ibid.*, p. 273.

⁶⁴ Alexandre Ničev, *op. cit.*, p. 76.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 77.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 75.

fond, une stratégie qui « trompe le lecteur⁶⁸ », parce qu'en vérité, « [l]a faute du héros représente une atteinte à la vertu et à la justice⁶⁹ ». Pour résumer, « un héros donné sera traité comme innocent et ne méritant pas de souffrir, à la suite de quoi le spectateur éprouvera un sentiment de pitié et de peur, afin de pouvoir, [...] assisté par le poète, surmonter aussi bien son opinion erronée que les sentiments qu'elle engendre⁷⁰. » À vrai dire, « Aristote parle non pas d'un héros réellement innocent, mais d'un héros apparemment innocent⁷¹ ». Le spectateur s'en aperçoit au fil de l'action et se purge de l'idée préconçue qu'il avait du personnage principal⁷² : c'est là que réside la véritable « catharsis tragique⁷³ » d'après Ničev. Je note néanmoins que « [s]elon [Ničev], le spectateur est tout d'abord pris de pitié, liée à l'idée d'une souffrance injuste. Il s'expurge de la pitié, mais d'un autre côté, il ne reste nullement indifférent au sort de celui qui souffre : car il voit souffrir devant lui un être humain⁷⁴. » Il ne s'agit donc pas d'une simple élimination de la pitié; plutôt, c'est un raffinement, comme on pourrait raffiner de l'or du sol pour en extraire une substance plus pure, vers une émotion plus adéquate. En somme, Aristote, d'après les propos de Ničev, ne contredit pas l'idée de Platon que les « châtements » infligés par les dieux soient « justes » : il rectifie simplement la perception selon laquelle la tragédie est fautive et cause une vision mensongère des dieux. Il

⁶⁸ *Ibid.*, p. 83.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 77.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*, p. 81.

⁷² « Chez le spectateur surgissent des sentiments de pitié et de peur provoqués par son opinion erronée sur l'innocence du héros tragique. Le déroulement de l'action montre cependant que l'innocence n'est qu'apparente et que par cela même l'idée de son innocence est erronée. Étant donné, d'autre part, que les sentiments de pitié et de peur naissent précisément à l'idée fautive d'une souffrance injuste, il est naturel que le spectateur veuille s'en expurger. La voie menant à l'expurgation de ces sentiments passe à travers l'indignation du spectateur envers le héros, dont la culpabilité est mise à jour. L'indignation est incitée par l'idée que le héros a commis ou commet des actes injustes qui sont sa "grande faute". C'est ainsi qu'il se débarrasse consciemment des illusions concernant le comportement du héros tragique, afin d'avoir une connaissance réelle. » *Ibid.*, p. 88.

⁷³ *Ibid.*, p. 77.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 89.

semble, au contraire, qu'Aristote montre que la tragédie, par le biais de la catharsis, soit propice à une meilleure compréhension de la justice divine.

La catharsis psychologique ou médicale

Une autre explication plus controversée de la catharsis aristotélicienne que celle de Ničev est pourvue par Jacob Bernays. Bien que je n'adhère pas à l'idée que la catharsis ait été employée *uniquement* à titre médical, il est intéressant de constater que les analyses qui se sont tournées vers l'aspect médical soulèvent la question. C'est d'abord Bernays qui rend populaire la vision selon laquelle Aristote aurait pensé à la catharsis en termes strictement médicaux⁷⁵.

[L]argument majeur de Bernays [est le suivant] : si la finalité ou l'effet de la tragédie est une catharsis que celle [des] chants "enthousiasmants" [dont il est question dans la *Politique*], à savoir une purgation médicale, et qu'Aristote distingue finalité éducative et finalité médicale, il n'y a aucune raison de penser que la tragédie puisse avoir un but d'éducation morale⁷⁶.

Or, « [e]n tant que remède, la *Katharsis* implique plus précisément l'idée de médecine homéopathique : il s'agit, avec la purgation, de guérir le mal par le mal⁷⁷. » Pour Bernays, la catharsis fonctionnerait un peu comme un vaccin, où on « injecte » une dose d'émotions pour qu'ensuite le corps (ou l'âme, dans ce contexte) sache s'en défaire et s'immuniser⁷⁸.

Comme le hasard fait bien les choses, ce Bernays était également l'oncle⁷⁹ de l'épouse de Sigmund Freud. Plusieurs devinent alors que c'est, entre autres, grâce à l'influence de Bernays que Freud élabore sa propre vision de la catharsis, qui sera tout de même bien

⁷⁵ Il affirme d'ailleurs après avoir émis un raisonnement selon lequel toute autre vision de la catharsis aristotélicienne doit être éliminée : « *once one grasps catharsis in the only remaining medical meaning, everything fits optimally.* » Jacob Bernays et Peter L. Rudnytsky. « On Catharsis: From Fundamentals of Aristotle's Lost Essay on the "Effect of Tragedy" (1857) », *American Imago*, vol. 61 n° 3, automne 2004, p. 327.

⁷⁶ Pierre Destrée, *loc. cit.*, p. 520.

⁷⁷ Jean-Michel Vives, *loc. cit.*, p. 24.

⁷⁸ « [C]atharsis is [...] a designation transferred from the somatic to the mental for the type of treatment given to an oppressed person [...] that does not seek to transform or suppress the element oppressing him, but rather to arouse and drive it into the open, and thereby to bring about the relief of the oppressed person. » Jacob Bernays, *loc. cit.*, p. 329.

⁷⁹ « Jacob Bernays, oncle par alliance de Freud », Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 500.

différente de celle de son oncle⁸⁰. En fait, cette pensée s'avère être à la racine même de la psychanalyse freudienne : on ira jusqu'à l'affubler du titre de la « préhistoire de la psychanalyse⁸¹ ».

Conséquemment, qu'on soit d'accord ou non avec cette pensée qui propose la vision médicale comme origine derrière l'énoncé d'Aristote sur la catharsis, on ne peut nier que celle-ci a, malgré tout, eut un effet considérable sur la psychologie (même après Freud⁸²) en marquant tout un courant de pensée : celui de Freud et Josef Breuer⁸³. Aristote, sans le savoir, aura été le berceau de la psychanalyse. Je souhaite souligner, néanmoins, que la majorité des textes que j'ai lus s'opposent à la vision proposée par Bernays⁸⁴, estimant que ce dernier a négligé divers aspects essentiels⁸⁵ pour arriver à une compréhension exhaustive de la pensée d'Aristote.

La tragédie, la catharsis, quelques interprétations

Il n'y a pas que "la pitié", "la crainte" ou des émotions "de ce genre" dans la tragédie. Tout n'y est que bruit et fureur, chagrins, ambitions, désirs et, de plus en plus, passions amoureuses. Mais cela concerne les personnages, qui en meurent ou en sortent brisés, *non le spectateur*. Leurs tourments et leurs troubles ne s'identifient pas avec ses propres émotions dont il sort indemne, et qui sont précisément les effets de ce qui lui a été représenté. Ce sont *ses* émotions qui sont du ressort de la catharsis⁸⁶.

⁸⁰ « Même si Bernays est sans doute une des références de Freud dans sa rencontre avec la catharsis, son approche s'en différencie très notablement. Paradoxalement, le médecin Freud sera moins fasciné par le modèle médical que son oncle par alliance. » Jean-Michel Vives, *loc. cit.*, p. 24.

⁸¹ « [L]es termes servant à définir la fonction de la catharsis dans les *Études sur l'hystérie* sont bien connus et relèvent désormais de ce qu'on a pu appeler une "préhistoire" de la psychanalyse ». Isabelle Châtelet, « La fortune de la catharsis chez Freud », *L'esprit du temps*, vol. 1, n° 41, 2006, p. 34.

⁸² Voir Michael P. Nichols, « Outcome of Brief Cathartic Psychotherapy », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 42, n° 3, 1974, et Michael P. Nichols and Howard Bierenbaum, « Success of Cathartic Therapy as Function of Patient Variables », *Journal of Clinical Psychology*, vol. 34, n° 3, juillet 1978.

⁸³ Isabelle Châtelet, *loc. cit.*, p. 31.

⁸⁴ Halliwell, Destrée, Alibertis et Ničev, entre autres.

⁸⁵ Halliwell (*loc. cit.*) en fournit un exemple aux pages 505 et 506.

⁸⁶ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 315.

La définition d'Emelina de la catharsis aristotélicienne se voit liée à ce que soulignent Northrop Frye et Jonathan Lear : la littérature fournit un contexte dans lequel on peut ressentir et purger certaines émotions⁸⁷, où l'on peut « vivre pleinement, en imagination, la vie, sans risquer quoi que ce soit⁸⁸ ». Emelina le rappelle : « Des passions habitent les héros. Les émotions traversent le spectateur⁸⁹. » Il ne faut pas négliger de songer que « [p]artager pitié et crainte, vibrer à des malheurs, ce n'est pas partager un destin⁹⁰. » Il présente donc la catharsis comme un processus d'équilibre : « Purger ou purifier n'est pas éliminer, mais *rééquilibrer*⁹¹. » La tragédie pourrait, de ce fait, servir de terrain d'évacuation, où on peut ressentir intégralement des émotions pour ensuite les purifier et savoir mieux les « canaliser⁹² ».

Pour Walter Watson et S. H. Butcher, plutôt que de simplement purifier la pitié, la catharsis servirait de transformation. Le poète emploie la pitié et la crainte pour les métamorphoser en sympathie⁹³ ou en compassion⁹⁴. Dans son analyse de la *Poétique*, Butcher spécifie ce qu'il estime être le résultat ultime de la tragédie : « *The true tragic fear becomes an almost impersonal emotion, attaching itself not so much to this or that particular incident,*

⁸⁷ « [L]iterature and painting, particularly, constitute a kind of counterenvironment in which the follies and evils of the environment are partly reflected in the arts, but within a context which [...] achieves that type of purgation and, ultimately, of balance which Aristotle is talking about. » Northrop Frye, *op. cit.*, p. 31.

⁸⁸ « *We imaginatively live life to the full, but we risk nothing.* » (C'est moi qui traduis) Jonathan Lear, *loc. cit.*, p. 325.

⁸⁹ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 316.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 317.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² « [L]e fait de canaliser les émotions par le biais d'une expérience "esthétique"[...] affecte la dynamique de ces émotions, en ce qu'il les libère, au moins dans une certaine mesure (nous n'avons pas besoin de supposer que c'est complètement) du caractère douloureux qu'elles ont dans la vie réelle ». Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 508.

⁹³ « *The poets found out how the transport of human pity and human fear might, under the excitation of art, be dissolved in joy, and the pain escape in the purified tide of human sympathy.* » S. H. Butcher, *op. cit.*, p. 273.

⁹⁴ « *The fearful emotions in a tragedy are removed when the feared events actually occur, for once they occur, there is no longer occasion to fear that they are about to occur. The fearful emotions are replaced by different emotions, compassion and dread, which are the pity and fear aroused by the actual occurrence of what is feared.* » Walter Watson, *op. cit.*, p. 142 et 143.

*as to the general course of the action which is for us an image of human destiny*⁹⁵. » Toujours selon Butcher, « *The spectator is lifted out of himself. He becomes one with the tragic sufferer, and through him with humanity at large*⁹⁶. »

Cette idée ressemble à l'affirmation de Belfiore, qui définit la tragédie ainsi : « *Tragedy, in short, deals with the most serious and important aspects of human life: change, mortality, the constant threat of pain and death*⁹⁷ », ou encore, celle de Donini, qui confirme : « La tragédie ne fait que dire de manière cohérente la signification de toute vie humaine⁹⁸. » J'ajoute enfin l'interprétation de la catharsis aristotélicienne de Stephen Halliwell, qui lui, croit « que la catharsis n'est pas seulement la transformation et l'intégration d'émotions pénibles dans l'expérience agréable de l'art mimétique : c'est le profit psychologique compris dans cette transformation qu'elle procure⁹⁹. » Cette idée serait conforme à la définition du but premier de la tragédie que propose Donini et qui me paraît juste :

Qu'elle soit cognitive ou morale, la fonction de la tragédie pourrait donc être celle-ci : de favoriser, chez les spectateurs ou les lecteurs, l'affinement ou le perfectionnement de la sagesse pratique qui est la vertu dianoétique dédiée au monde de la praxis et liée aux passions qu'on ne peut éliminer de l'âme humaine¹⁰⁰.

Au fond, Donini place la sagesse au centre de la tragédie : par conséquent, la catharsis devient une méthode pour porter le spectateur (ou lecteur) à effectuer un pas de plus vers la sagesse. Encore une fois, on peut remarquer un lien entre cette pensée et celle de Halliwell, qui, d'une

⁹⁵ « La véritable crainte tragique provient d'une émotion presque impersonnelle, qui ne se lie pas autant avec tel ou tel incident particulier, qu'au cours général de l'action qui est pour nous une image de la destinée humaine. » (C'est moi qui traduis). S. H. Butcher, *op. cit.*, p. 262 et 263.

⁹⁶ « Le spectateur est soulevé hors de lui-même. Il ne fait qu'un avec le héros tragique qui souffre et, à travers ce dernier, avec l'humanité entière. » (C'est moi qui traduis). *Ibid.*, p. 266.

⁹⁷ « La tragédie, en bref, a affaire aux aspects les plus sérieux et importants de la vie humaine : le changement, la mortalité, la menace constante de la souffrance et de la mort. » (C'est moi qui traduis). Elizabeth Belfiore, *loc. cit.*, p. 360.

⁹⁸ Pierluigi Donini, *loc. cit.*, p. 444.

⁹⁹ Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 511.

¹⁰⁰ Pierluigi Donini, *loc. cit.*, p. 444.

certaine façon, fait de la sagesse l'objectif aristotélicien à son tour, puisqu'il note que, pour Aristote, la vertu est établie chez quelqu'un par sa façon de « ressentir les émotions¹⁰¹ ».

¹⁰¹ « La vertu du caractère est liée aux émotions, parce que les émotions sont des réactions éthiquement centrées de plaisir ou de peine face aux éléments de l'expérience du monde que fait un agent. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote explique que les vertus éthiques ont rapport aux plaisirs et aux peines en partie parce qu'elles ont rapport aux actions et aux émotions, et il ajoute que ces dernières sont toutes accompagnées de plaisir et de peine. De manière schématique, on peut considérer l'excellence du caractère comme le fait d'agir bien par rapport au plaisir et à la peine, ce qui à un certain niveau signifie ressentir les émotions correctement; les dispositions vertueuses ne sont pas elles-mêmes des émotions, mais des habitudes établies par rapport aux émotions. C'est parce que les émotions sont si fondamentales pour la structure psychologique de l'éthique aristotélicienne que l'éducation peut être présentée, de manière quasiment platonicienne, comme consistant essentiellement à s'entraîner à éprouver correctement le plaisir et la peine (*EN* 1104 b 11-13, 1172 a 20-21). » Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 512.

Chapitre 2 – La fonction cathartique dans *La violence de vivre*

« [L]a littérature n'est pas un objet intemporel, une valeur intemporelle, mais un ensemble de pratiques et de valeurs situées dans une société donnée¹⁰². » C'est pourquoi « il faut la replacer dans son cadre social, dans le cadre de la socialité¹⁰³. » Ayant la visée d'atteindre le plus grand public possible, il va de soi que j'ai dû « replacer » mon projet « dans son cadre social » et que j'ai jugé naturel d'éliminer le genre de la tragédie, qui, dans la majorité des cas, ne plaît pas aux jeunes de 16 à 22 ans (environ), qui constituent mon public cible. Néanmoins, comme Aristote montre que « la tragédie peut accomplir sa fonction et atteindre son but même à la simple lecture individuelle d'un texte poétique, indépendamment de sa représentation sur scène ainsi que de la musique et des chants du chœur¹⁰⁴ », je suis de l'avis qu'Aristote ne dédaignerait pas que son objectif cathartique soit transposé en une autre forme littéraire mieux adaptée à l'époque contemporaine. Je suis donc passée de la tragédie au roman en raison du public cible. Par conséquent, les ressorts du texte, à cause du genre et du public cible, ne sont pas exactement les mêmes : principalement la fin, qui n'est pas malheureuse bien que le personnage se heurte à bien des malheurs au fil du texte. Cependant, l'objectif et la fonction de mon roman sont les mêmes que ceux qui ont été définis au chapitre précédent : l'essentiel demeure alors intact. En outre, puisque certains sont convaincus du « pouvoir de récupération¹⁰⁵ » de la littérature et que d'autres soutiennent qu'une des raisons

¹⁰² Roland Barthes dans Maurice Nadeau et Roland Barthes, « Où/ou va la littérature? », Roger Pillaudin (dir.) *Écrire... Pour quoi? Pour qui?*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974, p. 12.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ Pierluigi Donini, *loc. cit.*, p. 449.

¹⁰⁵ « [W]e should not overlook the immense recuperative power that literature, along with the other arts, could provide in a world as crazy as ours. [...] [I]t is just barely possible that literature might be what all the great poets have invariably said that it was, that is, a means of concentrating and intensifying the mind and of bringing it into a state of energy, which is the basis of all health. » Northrop Frye, *op. cit.*, p. 33 et 34.

d'être du roman est d'ouvrir le lecteur à l'altérité¹⁰⁶ (deux idées qu'on pourrait sûrement retracer indirectement à la catharsis d'Aristote), j'ai confiance que le choix du roman en tant que genre pour la composante de création se révélera utile et favorable à mes desseins.

L'inspiration du roman

On peut d'abord revenir sur le processus de création, qui fut tout de même pour cette thèse, la moitié du projet. Curieusement, c'est le nom « Katharos » qui fut à la base de toute l'histoire. J'avais choisi ce nom pour le personnage principal avant même de savoir que j'allais travailler sur la catharsis et que « Katharos » était en fait la racine grecque du terme central de mes futures recherches. Je croyais simplement que c'était un mot qui voulait dire « pur » et ce fut là l'inspiration initiale de *La violence de vivre*. L'idée était de produire un personnage symboliquement « pur » au départ, qui subirait une chute morale, perdant ainsi cette caractéristique fondamentale à son identité et à son existence¹⁰⁷. Lorsque Katharos se voit initié par le groupe de Shawn, ses nouveaux camarades le baptisent « Kay » sous prétexte de trouver son vrai nom (Katharos) étrange et compliqué. En réalité, ce moment symbolise le début de la chute de Katharos, qui à partir de là, sombrera de plus en plus profondément dans le chaos et

¹⁰⁶ « [A] critic has said that the chief use of novels is to learn that we are not alone or eccentric; others are as confused, hurt, and guilty. Contrariwise, we could say that a chief use of novels is to learn that other persons exist. » Paul Goodman, *The Structure of Literature*, Chicago, University of Chicago Press, coll. « Phoenix Books », 1964 [1954], p. 154.

¹⁰⁷ On peut maintenant établir une association avec les « croyances religieuses de la Grèce antique » pour qui « l'idée du sacré connotait l'idée du pur, et le crime [...] rendai[t] le coupable moralement impur, *souillé*. Cette souillure de l'âme avait comme conséquence de séparer, de rejeter le coupable de la société de ses semblables et de le priver de l'amitié des dieux. [...] Or, la souillure est dans le fait, dans l'acte criminel lui-même qui, selon les lois divines et naturelles, exige une purification, une *catharsis*. » (Spiros Alibertis, *loc. cit.*, p. 74). Certes, la croyance est quelque peu extrême; toutefois, le concept est intéressant symboliquement et l'idée que Katharos ait à faire l'expérience d'une catharsis, tout comme le lecteur, me paraît particulièrement pertinente à mon projet. Katharos devient alors un véritable reflet du lecteur (ou vice-versa), parce que tandis que le lecteur passe par une catharsis qui le rapprochera de la « sagesse » (comme le veut Donini) ou de l'espoir (comme le veut mon objectif), Katharos subit, lui de même, une catharsis, un pas vers la transformation, quand il accepte l'aide de Guada.

l'incertitude. Le personnage principal perd donc peu à peu tout ce qui constitue l'essence de son existence et plonge vers l'absurde; désorienté, il comprend de moins en moins sa vie et cherche partout une issue à la souffrance qui le suit depuis le début, mais qui ne fait que grandir au fur et à mesure de sa « descente aux enfers ». En bref, en façonnant ce personnage ultimement bon, mais tourmenté, je préparais instinctivement (puis éventuellement consciemment) le terrain pour une catharsis du lecteur¹⁰⁸, par l'entremise, bien entendu, d'un personnage qui, j'espère, satisfait aux critères du héros idéal d'Aristote et dont le squelette de l'histoire, sans être une tragédie, correspond par transposition (époque et genre), aux exigences de la catharsis aristotélicienne.

L'objectif de création

Effectivement, le but principal à la base de cette écriture (et que j'avais déjà en tête en inventant le personnage de Katharos) était de prodiguer de l'espoir à mon auditoire jeunesse. Certains croient que « tous, nous souffrons de mélancolie » et que la lecture d'un roman « peut avoir une valeur thérapeutique¹⁰⁹ ». Autour de moi, je remarque également une souffrance muette : il semble que la dépression soit un problème omniprésent chez les Canadiens et qu'elle touche une population de plus en plus jeune. On dirait que la solitude, pour ma génération qui a grandi dans une époque individualiste, attriste tous les cœurs. Commentant sur notre époque, Emelina, pessimiste (ou devrait-on dire réaliste?) constate que

¹⁰⁸ « La "pitié" et la "crainte" concernent le spectateur, mais aussi et d'abord les héros eux-mêmes, au cœur du malheur. Aveuglés mais jamais aveugles, ils ont une conscience aiguë de leurs infortunes. Certes, un espoir fragile et trompeur peut momentanément changer leur âme [...]; mais on ne les voit pas courir au précipice dans l'ignorance et dans l'allégresse ». Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 312.

¹⁰⁹ En analysant le livre *Anatomy of Melancholy* de Burton, Frye donne comme raison pour l'écriture que « *everybody suffers from melancholy. Consequently, the book itself may have therapeutic value.* » Northrop Frye, *op. cit.*, p. 25.

[d]e nos jours, débarrassé de morale et d'idéalisme, le plaisir physique et esthétique des pleurs et des frissons est redescendu sur terre, décuplé par les mimésis de notre civilisation de l'image, « agrémentées » ou « assaisonnées », pour reprendre les termes mêmes d'Aristote, de chants, de rythmes, de décibels et d'« effets spéciaux ». C'est surtout la sensation à fleur de vie, plus que l'émotion, qui est recherchée dans ces paroxysmes comme une fin en soi : films d'épouvante, de violence, d'érotisme ou parcs d'attractions. Au-delà de la mimésis, toute une foule de divertissements, dans des ambiances sonores violentes, cultivent ce goût du « hard » et du péril de mort : concerts rock, jeux vidéo, sports extrêmes¹¹⁰.

On dirait que bien des gens voguent à travers la vie sans en découvrir un sens. Ainsi, c'est une perspective plutôt sombre qui s'annonce pour les jeunes adultes de 2017. Pourquoi alors ne pas revenir, en l'adaptant, au principe cathartique d'Aristote? Pourquoi ne pas retourner aux sources et tenter de faire flamber, sur les braises vacillantes des esprits, de véritables émotions? Pourquoi ne pas sonder les profondeurs de l'âme chez une jeunesse qui se contente souvent de rester en surface, dans le sentimentalisme? En visant la catharsis du lecteur, j'ai cherché avec *La violence de vivre* à me conformer aux caractéristiques de la catharsis aristotélicienne pour transformer mon auditoire et, ultimement, entrepris de déclencher en lui un éveil de l'espoir.

Katharos et la catharsis

Puisque ma génération en est une qui a tendance à vouloir tout immédiatement, à portée de main, j'ai décidé de plonger mon lecteur au cœur du personnage dès le premier paragraphe du texte de création. En effet, les deux premiers paragraphes du roman sont axés sur la cicatrice de Katharos, de manière que le lecteur soit intrigué dès le début. J'espère avoir réussi à façonner une atmosphère de mystère suffisante pour éveiller l'intérêt du lecteur. Cette cicatrice en « x » est, d'ailleurs, chargée de sens. C'est elle qui lie le début du livre à sa fin, où on en apprend enfin l'origine. Aussi fait-elle partie intégrante du personnage : elle symbolise son attachement au passé de même que la souffrance qui, comme cette marque physique,

¹¹⁰ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 325.

l'accompagne partout où il va. Katharos, à sa façon, subit un changement profond et ce dernier est reflété dans son attitude envers sa cicatrice. C'est vrai, tout au long du roman, Katharos cherche en vain à trouver une échappatoire à la douleur qu'il ressent. De façon semblable, il cherche constamment à cacher les origines de sa balafre lorsqu'elle provoque des questions et l'intérêt des gens autour de lui. Comme ses blessures internes et externes sont intrinsèquement liées, il est naturel qu'au tournant de l'histoire, quand Katharos accepte finalement de se décharger du poids de sa souffrance en la confiant à Guada, il lui narre l'accident qui a causé sa cicatrice.

Justement, toute cette souffrance omniprésente dans *La violence de vivre* a pour objectif d'évoquer chez le lecteur la pitié requise par Aristote au processus cathartique. Bien entendu, pour causer cette pitié, il faut s'assurer que le personnage principal corresponde au héros idéal aristotélicien. L'équilibre entre le criminel monstrueux et l'homme trop parfait pour créer un personnage principal humain; bon mais fragile est difficile à atteindre. Inutile de dire que ce fut là un projet qui donnait le vertige : comment ne pas basculer d'un côté du mur, vers la victime qui n'a rien mérité ou, à l'inverse, vers le monstre qui répugne le lecteur par ses actions trop mauvaises (j'avais particulièrement peur d'échouer lors de l'écriture de la scène où Katharos monte voir Jade)?

Maintenant l'écriture terminée, je crois avoir créé un personnage qui, par les actions qui le définissent (pour suivre la méthode aristotélicienne), sera perçu par le lecteur comme étant profondément humain. Évidemment, je ne peux l'établir définitivement¹¹¹ : je devrai me contenter d'en formuler l'hypothèse en me basant sur les quelques personnes qui ont lu l'œuvre

¹¹¹ « *Only the results of the latter cognitive apprehension of the work can give us valid information about the value of the work.* » Roman Ingarden, *The Cognition of the Literary Work of Art*, Ruth Ann Crowley and Kenneth R. Olson (trad.), Evanston, Northwestern University Press, 1973, p. 7.

et sur les éléments parsemés dans le texte pour que Katharos paraisse le plus humain possible. D'une part, j'ai doté le personnage d'un sens de l'humour (on voit souvent Katharos rire avec Christophe); d'autre part, je l'ai pourvu de plusieurs qualités et défauts (il est habituellement tranquille et sérieux, il aime beaucoup manger et boire, etc.) qui sont constants à travers le roman¹¹². En outre, bien qu'il fasse souvent des erreurs, il a bon cœur et on voit qu'il est capable de changement (par exemple, il juge d'abord Mathias pour son métier de concierge, puis, grâce à Christophe qui lui montre une autre perspective, Katharos change d'idée, prend conscience de la dignité du concierge et acquiert alors du respect pour Mathias). Il veut bien agir, même s'il se trompe souvent dans ses démarches. Dans les analepses qui relatent la perte de l'innocence du Katharos enfant, j'ai également cherché à montrer un enfant humain par sa fragilité (par exemple, lorsque Katharos est témoin des mutilations de Sarah, il tremble, il pleure et il cherche derrière lui une présence pour le réconforter, mais sa main ne rencontre que la paroi de la porte), son aptitude à l'émerveillement (quand il joue ou quand sa sœur lui raconte des histoires, entre autres) et sa personnalité qui se développe déjà. En outre, l'amitié de Katharos pour Christophe accentue aussi l'humanité du personnage. En revanche, j'ai volontairement fait de Christophe un personnage presque trop parfait. Ceci, je l'espère, contribuera à mettre l'accent sur les imperfections bien humaines de Katharos. En jouant un peu le rôle de la conscience de son ami, Christophe, le compagnon loyal de la figure centrale, soulignera que Katharos a effectivement une conscience qui le tourmente fréquemment. Pour une raison semblable, Christophe est à peine décrit physiquement dans le roman (ceci pour que le lecteur puisse l'imaginer comme il le souhaite et reconnaître en lui les traits de n'importe

¹¹² Cela fait partie des exigences qu'enseigne Aristote pour la construction d'un héros qui soit propice à causer la catharsis au sein de la poésie. « Le quatrième point [de la construction du personnage] est la constance » (*Poétique*, XV 1454 a). Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 105.

quel ami); tandis que la description physique de Katharos est précise. On peut l'imaginer avec sa cicatrice sous son menton, ses cheveux roux, son regard bleu-gris sérieux, dur ou pensif. L'image est plus détaillée et sert à rendre le personnage plus vivant dans l'esprit du lecteur : Katharos se veut nanti d'une personnalité et d'une image nettes, l'objectif étant de donner au lecteur l'impression de connaître réellement ce personnage.

On sait que le lecteur joue une part active¹¹³ dans la construction de l'histoire et du personnage¹¹⁴. Il était donc primordial pour moi de faire en sorte que le lecteur ait suffisamment d'éléments¹¹⁵ qui puissent le secouer, éveiller sa curiosité ou créer en lui un sentiment de familiarité avec le personnage : bref, faciliter un attachement à Katharos. Aristote explique que le héros a un nom et est habituellement déjà connu du lecteur (*Poétique*, IX 1451 b)¹¹⁶, ce qui permet de le lier immédiatement à lui. Comme j'ai préféré façonner un personnage de toutes pièces, j'espère que ces descriptions du personnage ainsi que ses actions (qui, comme on l'a vu, forment un autre pilier de la construction du personnage pour Aristote¹¹⁷) seront, en quelque sorte, une compensation qui permettra au personnage principal de se conformer, par transposition, aux exigences du héros idéal imaginé par Aristote.

¹¹³ « [T]he reader is active. He is not a blank tape registering a ready-made message. » Louise M. Rosenblatt, « Towards a Transactional Theory of Reading », Ronald Primeau (dir.), *Influx: Essays on Literary Influence*, New York, National University Publications, 1977, p. 123.

¹¹⁴ « Le personnage entre les pages du livre, est un ensemble sémique correspondant à une construction textuelle : c'est le scripteur qui en fournit les éléments, mais c'est le lecteur qui la fait ». Anne Ubersfeld, *L'école du spectateur : Lire le théâtre 2*, Paris, Éditions sociales, 1981, p. 178 et 179.

¹¹⁵ « [T]he reader is paying attention to the images, feelings, attitudes, associations that the words evoke in him. » Louise M. Rosenblatt, *op. cit.*, p. 124.

¹¹⁶ Aristote, *Poétique*, *op. cit.*, p. 94.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 88.

Est-ce que l'œuvre répond aux critères?

Puisqu'il est très humain et vivant, Katharos permet à la pitié et la peur de se cristalliser dans l'esprit des lecteurs. On excusera ses erreurs, on s'identifiera à lui et on comprendra ses choix (même si on ne sera pas nécessairement toujours d'accord avec lui). Si on peut conclure que le personnage a été modelé en fonction des caractéristiques aristotéliennes du héros idéal, il reste à vérifier si ses actions, au fil de l'histoire, génèrent un déroulement propice à faire survenir chez le lecteur la pitié et la crainte; si Katharos commet une grande erreur; de même que si les émotions de peur et pitié sont ensuite purifiées afin d'atteindre le but de catharsis pour l'auditoire.

Stieg Haugom Olsen soutient que les œuvres littéraires peuvent, en quelque sorte, guider les émotions des lecteurs, parce que celles-ci sont « dirigées vers des objets¹¹⁸ » et que c'est l'œuvre qui définit les objets, pilotant de ce fait les émotions en portant l'attention vers des « cibles¹¹⁹ » contrôlées¹²⁰. En suivant ce courant de pensée, j'ai fait de mon mieux pour diriger les lecteurs vers un objet majeur : la douleur du personnage principal. En effet, au cours de l'histoire, les actions de Katharos dévoilent de plus en plus la souffrance qui l'habite. C'est ce dévoilement graduel de la douleur qui devrait causer la pitié du lecteur : en voyant Katharos se souvenir de mauvais rêves, se rappeler la mélancolie de sa sœur, ou carrément se réveiller en plein cauchemar; puis le voyant tenter de réprimer ces durs souvenirs qui le hantent en buvant, réagir avec colère lorsque Mason parle de sa sœur, ou éprouver un désir de protection

¹¹⁸ « *Since emotions are object-directed [...], the object becomes a defining condition for the emotion of which it is the object. [...] Objects are the reason for one's feelings, one's feelings are dependent upon what one believes the objects to be like, and thus the nature of the feelings is determined by the object which its target.* » Stein Haugom Olsen, *op. cit.*, p. 30.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ « *Literature can control feeling through the object it presents because the object is a defining condition for the emotion.* » *Ibid.*, p. 40.

envers Jade (qui ressemble à Sarah), le lecteur devrait être pris de pitié pour Katharos, devinant assez rapidement que sa sœur est décédée. Ensuite, mon second objet se voulait le combat intérieur de Katharos, qui est montré autant en réflexions qu'en actions. Ce deuxième objet devrait invoquer la crainte. À chaque fois que Katharos fait face à une situation difficile, où il ne sait pas quel choix faire, le lecteur est témoin du déchirement intérieur d'un Katharos indécis. De cette façon, le lecteur appréhende le résultat; c'est la crainte qui l'envahit. Quand, par exemple, Vanessa demande à Katharos de monter voir Jade, celui-ci ne veut pas y aller. Il garde le silence, il soutient le regard de Vanessa et, même lorsqu'il accepte l'offre, il hésite à chaque pas qu'il prend dans les escaliers et on le verra même s'essuyer quelques gouttes de sueur. Le combat intérieur est clair et le lecteur retient son souffle jusqu'à la fin, de peur que Katharos ne mette réellement le marché de Vanessa à exécution (si on accorde foi à la logique de Watson¹²¹, la peur deviendra ensuite effroi en constatant que Katharos entre vraiment dans la chambre de Jade).

On peut maintenant se tourner vers la « grande faute », cet autre critère fondamental au processus cathartique aristotélien. Katharos est responsable de trois erreurs majeures. La première et sûrement celle qu'on excusera le plus facilement, se veut son trop grand attachement à sa douleur. Bien qu'on comprenne pourquoi il souffre, Katharos laisse la souffrance l'emporter : il se noie dans la douleur et elle devient le centre de sa vie. Étant centré sur lui-même et sa souffrance, tout ce qu'il fait a une fonction échappatoire¹²²; il place sa douleur avant les autres, jusqu'à s'y perdre. Or cette première faute ne sera probablement pas

¹²¹ Walter Watson, *op. cit.*, p. 142 et 143.

¹²² Cette faute majeure mais discrète se révèle la source qui se trouve à l'origine de nombreuses autres fautes de Katharos, telles son initiation (le duel), sa fascination pour Vanessa, son choix de joindre le groupe et sa tendance à boire et s'enivrer. Tout compte fait, c'est de cette faute inconsciente que découle la majorité des erreurs du personnage : elle est le premier domino d'une longue chaîne tourbillonnante.

remarquée par les lecteurs. Une seconde grave erreur se révèle évidemment être le choix conscient de monter voir Jade. Cependant, ici encore, le lecteur excusera probablement le personnage, qui croit bien faire en évitant à Jade une éventuelle confrontation avec Shawn ou Mason. Alors, la troisième grande faute, au sens aristotélicien du terme, survient quelques heures avant la deuxième. C'est au moment où Katharos refuse d'ouvrir la porte à Christophe, qui se veut le point culminant de la rupture de l'amitié (du côté de Katharos), que le lecteur saisira que Katharos a effectivement commis une grave erreur. En choisissant d'ignorer son ami, Katharos fait délibérément le choix de délaisser sa loyauté à Christophe.

Ces éléments seront-ils suffisants pour produire un effet cathartique? C'est probable. La pitié est déjà présente tout au long du roman. La crainte survient lorsque le lecteur anticipe les erreurs de Katharos. D'ailleurs, j'ai rédigé le texte de manière à assurer un suspense¹²³ entourant chaque faute importante. On a vu le suspense pour l'attachement à la souffrance, qui grandit tout au long du roman, jusqu'à ce qu'on apprenne la cause de la mort de Sarabi et de la cicatrice de Katharos; le suspense avec le moment où Katharos qui se fait convaincre puis monte les escaliers pour voir Jade a également été développé précédemment; il reste la scène où Christophe cogne à la porte de Katharos. Ici, les deux personnages se font face, mais le mur de la porte les sépare. Ils ne peuvent se voir, mais devinent leur présence. Le suspense est présent autant pour Christophe que pour le lecteur, qui espèrent tous deux que Katharos ouvrira, mais qui craignent l'éventualité contraire.

Lorsqu'on comprend que Katharos n'ouvrira pas, le chemin est libre pour la catharsis : tout est mis en place. On le voit ici du côté de l'interprétation de Ničev, qui dit que la catharsis

¹²³ Destrée parle du fait qu'Aristote accorde une importance au suspense dans le développement de la tragédie, qu'on remarque par l'attention qu'il porte aux « péripéties » et au « retournement de situation ». Pierre Destrée, *loc. cit.*, p. 534.

se produit par le lecteur qui prend conscience de son erreur en ayant cru le héros innocent. C'est vrai, Katharos est excusé tout au long du roman, sauf au moment où il rejette si directement Christophe. Bien sûr, je n'irai pas jusqu'à dire, comme à l'époque de la Grèce antique, que Katharos s'attire la colère et la justice divine. Par contre, on peut adapter le concept : le lecteur comprend qu'à ce moment, le personnage principal crée lui-même les circonstances propices à son malheur étant donné qu'il repousse volontairement non seulement un aspect fondamental de ses valeurs et de son identité profonde, mais également une personne qui cherchait à l'aider (et qui aurait certainement pu réussir si Katharos lui en avait accordé l'occasion¹²⁴). Aussi les émotions de pitié et de peur pour Katharos sont-elles purgées à ce moment-là. L'objet de la pitié devient Christophe qui s'éloigne après avoir fait un dernier geste amical (il dépose le café devant l'entrée de Katharos) et la crainte disparaît puisque le choix est maintenant déjà déterminé.

Emelina, Frye et Lear expliquent, pour leur part, que les spectateurs sont émus, mais ne « partagent pas le destin¹²⁵ » du personnage; aussi trouvent-ils plutôt dans la catharsis une occasion de purifier leurs émotions, il semble que l'objectif soit atteint encore une fois. On suit attentivement l'histoire de Katharos, sauf qu'au moment de l'erreur, on se distancie légèrement du personnage en se disant qu'on n'aurait pas agi de cette façon envers un Christophe (ou qu'au moins, on aurait envoyé le texto que Katharos hésite à écrire puis choisit de ne pas envoyer). De plus, l'idée de transformer les émotions, prônée par Watson et Butcher, montre que c'est aussi une possibilité. La crainte, au moment où Katharos ignore Christophe qui l'attend, devient déception. Pour ce qui est de la pitié pour Katharos, elle se fane dans les

¹²⁴ Halliwell souligne d'ailleurs l'opinion d'Aristote en lien avec l'amitié, qui soutiendrait qu'un ami, par sa compassion, permettrait « d'alléger » ou de « partager » les « fardeaux » que l'on porte. Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 507 et 508.

¹²⁵ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 317.

esprits; néanmoins, on ne perd pas l'attachement qu'on peut avoir envers lui et on éprouve, malgré tout, de la compassion pour sa personne, particulièrement lorsqu'il narre son histoire à Guada. Ce nouveau personnage crée un prétexte pour que Katharos puisse confier son lourd passé à quelqu'un qui sache l'aider (tout en faisant le lien avec Christophe par le lien de parenté; c'est une forme de rédemption pour Katharos; on devine la réconciliation qui s'annonce). Les traits maternels de Guada encouragent la compassion du lecteur puisqu'ils s'harmonisent à l'enfance racontée de Katharos et soulignent ainsi sa détresse, lui qui, sans le savoir, est marqué par la culpabilité du survivant. Il aurait voulu sauver sa sœur, protéger Jade; être le défenseur des femmes (des fleurs, comme on le voit avec l'analogie de Sarabi), mais c'est lui qui sera sauvé par des femmes (Guada et la serveuse du restaurant). Comment ne pas ressentir de la compassion (ou, au moins quelque peu de sympathie!) pour cet homme quand on voit sa vulnérabilité à vif? Quand on apprend que sa souffrance profonde lui a été infligée par des événements violents de l'enfance?

Il reste, pour terminer, les idées de Donini et Halliwell, qui traitent d'une catharsis qui mène à la sagesse. Si la clef de la vertu dont parle Halliwell en interprétant Aristote se trouve dans la manière que l'on a d'agir et d'ajuster nos émotions selon les « plaisirs » et les « peines » que l'on vit¹²⁶, il est plus difficile de déterminer si le projet cathartique est atteint ou non pour *La violence de vivre*. J'ose croire qu'après lecture et réflexion, le lecteur pourra constater à quel point la réaction¹²⁷ de Katharos face à sa peine fut nocive pour lui. Ce faisant, le lecteur peut mesurer ses choix à ceux de Katharos et soit réajuster les siens en conséquence, soit être conscient des souffrances possibles dans la vie humaine et savoir tenir la barre du

¹²⁶ Stephen Halliwell, *loc. cit.*, p. 512.

¹²⁷ Le fait qu'il ait voulu cacher sa douleur, éviter d'en parler, chercher partout des plaisirs ou des émotions intenses pour le distraire de ses souvenirs, se tourner vers de mauvaises influences, boire abondamment, etc.

navire de l'âme quand il sera assailli de toutes parts par les flots déchaînés des peines et des douleurs.

Conclusion

Pour revenir sur les éléments principaux de ma recherche, on a d'abord vu que la catharsis est un concept popularisé et promu par Aristote. Toutefois, comme les conditions qui entourent la question restent vagues, la catharsis littéraire demeure un sujet obscur, qui a été et continue d'être débattu par de nombreux penseurs, théoriciens et analystes depuis des siècles. Les points de vue sur le débat sont variés et, comme on l'a constaté, différents principalement en ce qui a trait à la définition de ce qui constitue au juste la « catharsis » comme telle (quelle est sa nature) de même que de savoir ce que sont les conditions exactes qui la provoquent. Pourtant, quelles que soient les interprétations, certains éléments, amenés clairement par Aristote lui-même, sont indiscutables. Pour commencer, il doit y avoir une tragédie construite en vue de créer une catharsis (cela comprend la fabrication du héros que donne en modèle Aristote, de même que les actions qui forment ce personnage ainsi que son histoire). Après, on doit voir surgir chez le lecteur pitié et peur. Enfin, il y a catharsis; purgations des émotions (là commence une grande part du débat que on l'a effleuré dans le premier chapitre).

Dans le second chapitre, on a dessiné un aperçu du roman en tant que déclencheur de catharsis. *La violence de vivre* comporte (hypothétiquement) tous les éléments favorables à la catharsis. C'est-à-dire que Katharos est visiblement constitué à l'image du héros idéal d'Aristote, les actions de l'histoire se conforment à la volonté d'Aristote en ce qu'elles sont volontairement centrées vers l'objectif de faire survenir la pitié et la peur en l'âme du lecteur, enfin, la catharsis est accomplie (je l'espère), du moins, si l'on se fie aux caractéristiques établies par Ničev, Emelina, Frye, Lear, Watson, Butcher, Donini et Halliwell.

Pour conclure, il reste à voir si la visée initiale du projet aura également été atteinte. J'ai voulu, par le roman, créer une œuvre qui puisse prodiguer l'espérance et enseigner aux jeunes qu'il est possible de trouver de l'aide, et ce, peu importe la situation dans laquelle on peut être plongé. « L'art n'a pas pour effet de rééquilibrer et d'apaiser des émotions naturelles¹²⁸, ni d'éliminer un mal par ces mêmes émotions. Il opère la transfiguration du malheur humain et des émotions extrêmes et douloureuses qui l'accompagnent¹²⁹. » Ce roman en est un qui visait à relater, comme l'annonce son titre, la violence de vivre. Une violence qui, comme dans les tragédies, est empreinte de passion; la passion de vivre violemment, se blessant soi-même par les chutes qui accompagnent la course folle pour échapper aux tourments de la douleur, ou la passion de vivre debout, affrontant avec courage et violence cette même souffrance pour la combattre. Je souhaite alors avoir rédigé une œuvre qui soit parvenue à « transfigurer » le « malheur humain » en *montrant*¹³⁰ qu'il est toujours possible de surmonter les douleurs. À l'exemple de Katharos qui, grâce aux encouragements de Guada, se relève du sol où il était prostré malgré sa honte et ses souffrances, mon plus grand désir serait que ce livre serve d'élan pour inspirer la jeunesse à se relever métaphoriquement elle aussi, quand surviendront les épreuves de la vie humaine. Par le biais de la catharsis, je souhaite qu'un changement ait été enclenché chez le lecteur pour dégager les rouages qui mènent vers la force et l'espérance.

¹²⁸ Je rappelle (pour ne pas que je semble ici me contredire avec cette citation) que les émotions causées par la littérature sont contrôlées : je suis donc d'avis qu'elles ne sont pas « naturelles » au sens propre (ce qui n'est peut-être pas l'avis d'Emelina).

¹²⁹ Jean Emelina, *loc. cit.*, p. 320.

¹³⁰ Todorov explique que « les registres de la parole concernent la façon dont [un] narrateur l'expose, la présente. C'est à ces registres qu'on se réfère lorsqu'on dit qu'un écrivain "montre" les choses, alors que tel autre ne fait que les "dire". » Tzvetan Todorov, *Littérature et signification*, Paris, Éditions Librairie Larousse, 1967, p. 83. J'ai estimé très important de « montrer » les choses plutôt que de simplement les dire, afin d'éviter un ton moralisateur et de faire en sorte que le lecteur puisse participer le plus possible à la construction du texte. Peut-être qu'en favorisant un climat qui permette au lecteur d'émettre ses propres conclusions, la catharsis sera davantage accentuée pour le lecteur.

Bibliographie

Ouvrages

- Aristote, *De Poetica*, Ingram Bywater (trad.), dans *The Basic Works of Aristotle*, Toronto, Random House, Inc., coll. « Modern Library », 2001, [1941], 1487 p.
- Aristote, *Poétique*, J. Hardy (trad.), Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1996, [1990], 163 p.
- Butcher, S. H., *Aristotle's Theory of Poetry and Fine Art: with a Critical Text and Translation of The Poetics*, New York, Dover Publications Inc., 1951, 421 p.
- Eden, Kathy, *Poetic and Legal Fiction in the Aristotelian Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1986, 198 p.
- Frye, Northrop, *The Eternal Act of Creation: Essays, 1979-1990*, Denham, Robert D. (dir.), Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1993, 188 p.
- Goodman, Paul, *The Structure of Literature*, Chicago, University of Chicago Press, coll. « Phoenix Books », 1964 [1954], 280 p.
- Holland, Norman N., « Literature as Transformation », Ronald Primeau (dir.), *Influx: Essays on Literary Influence*, New York, National University Publications, 1977, p. 137-153.
- Ingarden, Roman, *The Cognition of the Literary Work of Art*, Ruth Ann Crowley and Kenneth R. Olson (trad.), Evanston, Northwestern University Press, 1973, 436 p.
- Janko, Richard, *Philodemus : On Poems, Books 3-4, with the Fragments of Aristotle on Poets*, New York, Oxford University Press, 2011, 629 p.
- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Claude Maillard (trad.), Paris, Éditions Gallimard, 1978, 305 p.
- Lucas, F. L., *Literature & Psychology*, Ann Arbor, University of Michigan Press, coll. « Ann Arbor Paperbacks », 1951, 339 p.
- Mantindand, James H., *Dictionary of Greek Literature*, Totowa, Littlefield, Adams & Co. 1966, 409 p.
- Nadeau, Maurice et Roland Barthes, « Où/ou va la littérature? », Roger Pillaudin (dir.) *Écrire... Pour quoi? Pour qui?*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974, p. 11-33.
- Ničev, Alexandre, *L'énigme de la catharsis tragique dans Aristote*, Sofia, Éditions de l'Académie bulgare des sciences, 1970, 250 p.
- Olsen, Stein Haugom, *The Structure of Literary Understanding*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, 235 p.
- Plato, *The Republic*, Desmond Lee (trad.), New York, Penguin Books, coll. « The Penguin Classics », 1981 [1955], 465 p.
- Rosenblatt, Louise M, « Towards a Transactional Theory of Reading », Ronald Primeau (dir.), *Influx: Essays on Literary Influence*, New York, National University Publications, 1977, p. 121-136.
- Sifakis, G. M., *Aristotle on the Function of Tragic Poetry*, Herakleion, Crete University Press, coll. « Literary Theory and Criticism », 2001, 206 p.
- Todorov, Tzvetan, *Littérature et signification*, Paris, Éditions Librairie Larousse, 1967, 118 p.
- Ubersfeld, Anne, *L'école du spectateur : Lire le théâtre 2*, Paris, Éditions sociales, 1981, 352 p.

Watson, Walter, *The Lost Second Book of Aristotle's Poetics*, Chicago and London, University of Chicago Press, 2012, 304 p.

Thèses

Simard, Philippe, « La catharsis tragique : Évolution d'une notion des origines au classicisme », thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 2007, 304 p.

Articles

Alibertis, Spiros, « La définition de la tragédie chez Aristote et la catharsis », *Archives de Philosophie*, vol. 21 n° 1, janvier-mars 1958, p. 60-75.

Belfiore, Elizabeth, « Narratological Plots and Aristotle's Mythos », *Arethusa*, vol. 33, 2000, 34 p.

Belfiore, Elizabeth, « Pleasure, Tragedy and Aristotelian Psychology », *Classical Quarterly*, vol. 35, n° ii, 1985, p. 349-361.

Bernays, Jacob et Peter L. Rudnytsky, « On Catharsis: From Fundamentals of Aristotle's Lost Essay on the "Effect of Tragedy" (1857) », *American Imago*, vol. 61 n° 3, automne 2004, p. 319-341.

Châtelet, Isabelle, « La fortune de la catharsis chez Freud », *L'esprit du temps*, vol. 1 n° 41, 2006, p. 29-38.

Destrée, Pierre, « Éducation morale et catharsis tragique », *Les Études philosophiques*, vol. 4 n° 67, 2003, p. 518-540.

Donini, Pierluigi, « Mimèsis tragique et apprentissage de la phroèsis », *Les Études philosophiques*, vol. 4, n° 67, 2003, p. 436-450.

Emelina, Jean, « Les avatars de la catharsis », *Australian Journal of French Studies*, vol. 3, n° 33, le 1^{er} septembre 1996, 22 p.

Halliwell, Stephen, « La psychologie morale de la catharsis : Un essai de reconstruction », *Les Études philosophiques*, vol. 4, n° 67, 2003, p. 499-517.

Lear, Jonathan, « Katharsis », *Phronesis*, vol. 33, 1988, 30 p.

Naugrette, Catherine, « De la *catharsis* au cathartique : le devenir d'une notion esthétique », *Tangence*, n° 88, 2008, p. 77-89.

Nichols, Michael P., « Outcome of Brief Cathartic Psychotherapy », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 42, n° 3, 1974, p. 403-410.

Nichols, Michael P. and Howard Bierenbaum, « Success of Cathartic Therapy as Function of Patient Variables », *Journal of Clinical Psychology*, vol. 34, n° 3, juillet 1978, p. 726-728.

Soare, Antoine, « Parodie et catharsis tragi-comique », *French Forum*, vol. 9, n° 3, septembre 1984, p. 276-289.

Teytaud, Jean-Paul, « Catharsis comique et reconnaissance dramatique dans *La tempête* », *Études anglaises*, vol. XXI, n° 2, avril-juin 1968, p. 113-124.

Vives, Jean-Michel, « La catharsis, d'Aristote à Lacan en passant par Freud : Une approche théâtrale des enjeux éthiques de la psychanalyse », *Recherches en psychanalyse*, vol. 1, n° 9, 2010, p. 22-35.

Table des matières

<u>Première Partie : La création</u>	1
<i>La violence de vivre</i>	2
Chapitre 1 – Un fantôme sur la peau	3
Chapitre 2 – Un duel d’honneur	16
Chapitre 3 – Jeux d’enfants, pacte de grands	27
Chapitre 4 – La rose noire	38
Chapitre 5 – Il n’avait pas les yeux verts	47
Chapitre 6 – Bon chien.	56
Chapitre 7 – Le noir du ciel	66
Chapitre 8 – Même dans l’ombre	73
<u>Deuxième partie : Catharsis, création et propagation de l’espoir</u>	85
Introduction	86
Chapitre 1 – La théorie sur la catharsis	89
<i>Les origines de la catharsis</i>	89
<i>Comprendre le contexte de la catharsis</i>	91
<i>Le héros idéal</i>	95
<i>La catharsis psychologique ou médicale</i>	100
<i>La tragédie, la catharsis, quelques interprétations</i>	101
Chapitre 2 – La fonction cathartique dans <i>La violence de vivre</i>	105
<i>L’inspiration du roman</i>	106
<i>L’objectif de création</i>	107
<i>Katharos et la catharsis</i>	108
<i>Est-ce que l’œuvre répond aux critères?</i>	112
Conclusion	118
Bibliographie	120